

1413

ALBUM

LITTÉRAIRE ET MUSICAL

DE LA

REVUE CANADIENNE.

BIBLIOTHÈQUE DES FAMILLES,

Ou Recueil Choisi de Romans, Nouvelles, Feuilletons, Ouvrages Historiques et Dramatiques, Legendes, Anecdotes, Episodes, etc., etc. Par les auteurs les plus renommés.

LECTURES DU SOIR.

PREMIER VOLUME.

1846.

IMPRIMERIE DE LA REVUE CANADIENNE, MONTREAL, 15 RUE ST. VINCENT.

TABLE

MÉTHODIQUE DES MATIÈRES CONTENUES DANS CE VOLUME.—ANNÉE 1846.

POÉSIES.	PAGE		PAGE		PAGE
BERTILE.—Mde. Anaïs Segalas,	1	La République de Cracovie.—X. Marmier.	354	Mademoiselle du Riban.—Emile Des Champs.	231
Mon Dieu ! Payez pour moi !—M. Desbordes-Valmore.	2	Une Prophétesse.—Galoppe d'Onquaire.	175	La Dot de Suzette.—J. Fiévée.	236-256
Soupir.—Jean Reboul.	“	ÉTUDES MORALES.		Christel.—Sainte Beuve.	335
Trois Jours de Christophe Colomb } Messénienne.—C. Delavigne.	33	Le Génie de l'Homme.—Mgr. Fayet	13	Les Vertus Théologiques—La Foi—par Mde. Hermance Lesguillon. }	344
La Vertu.—O. P.	60	La Terre Paternelle.	14	VOYAGES.	
Ore Felici.—Mde. Louise Colet.	72	Le Mariage.—Châteaubriand.	39	Rome.—Barrère.	81
C'étaient les Cicux.—Mde. Pacault.	97	La Mer et les Marins.—G. de la Landelle.	73	Voyages dans l'Amérique du Nord.	171
Je voudrais être.—Anonyme.	98	La Jeunesse Dorée.—Th. Muret.	136	Déceptions de Voyages aux bord du Rhin.—Francis Wey.	199
Les Deux Amours.—Mc. Hermance } Lesguillon.	128	La Conversation des Femmes.—Mde. Clémence Robert.	159	Simple Voyage en Italie.—Arnould Frémy.	243 276 299 329
Le dernier Huron.—F. X. Garneau.	148	Sur l'avenir des Femmes.—Mde. Clémence Robert.	178	Vingt-quatre heures à la Trappe de Bellefontaine.—Pitre Chevalier.	44 76
Jeanne D'Arc.—Alex. Soumet.	123	Rêverie.—Madame A. Dupin.	179	Les Eglises de Paris et leurs Prédicateurs.	122
Louise, Légende.—F. X. Garneau.	160	Les Noces Vendécennes.—Pitre Chevalier.	180	Prise de possession du siège apostolique par le pape Pie IX.	352
Rogations.—Mde. Herm. Lesguillon.	185	Physiologie de la Toilette.—Mde. Clémence Robert.	210	MUSIQUE, CHANSONS, &c.	
Le Nid.—Emile Souvestre.	186	Une Jeune Femme dans sa maison } et dans le grand monde.—C. Wolf }	245	Jeune Fille à Quinze Ans, Chansonnette, paroles de Gustave Le Moine, Musique de Mlle. Loisa Puget.	1
L'Union des Canadas ou La Fête des Banquiers.—P. C.	192	L'Algédon, Légende.—Xavier Langçon.	292	O Salutaris Hostia ! Musique Sacrée.—O. Peltier.	3
Le Vieux Chêne.—F. X. Garneau.	224	Conversation sur le devoir des Femmes dans le Mariage.—Mde. la Comtesse de Gasparin.	303	Quadrilles de la Virginie, Old Dan Tucker.	5
Litanies de L'Amour.—Eugène de Lonlay.	225	Le Pontif.	306	Monte Alouette, Chansonnette, paroles de H. de la Morvonnais, Musique de P. Scudo.	9
Poésies Nouvelles.—Jean Reboul.	244	Les Femmes en 1847.—Alp. Karr.	349	Bazaar Marche.—J. Follenus.	11
Une Invocation à la Charité.—V. Hugo	289	L'Éducation chez les Femmes.—Mde. J. Dusseuil.	350	La France est belle, Chant national, paroles de J. Porchat, musique de E. Bien-aimé.	13
La Première Communion.—Mde. H. Lesguillon.	290	La Foi.—L'Abbé Legris Duval.	191	Ton Sourire, Romance, paroles de E. de Richmond, musique de E. Maniot.	15
La Foi et la Prière.—La même.	322	Charles Guérin.—Roman.	26, 56, 82 151, 182, 212, 280.	A la Claire Fontaine, air national.	17
Petit Chagrin.—Mde. Sophie Denne- Baron.	323	Le Beau Sexe.—P. L. McD.	32	Reveil de la Pologne, Chant Dramatique, paroles de Louise Colet, musique de B. L.	18
Sur un Tombeau.—Bénédict Gallet.	348	Revue du mois de Mars, un coup d'œil en arrière.—P. L. McD.	96	L'Eléganza, Polka, musique de E. Moniot.	21
NOTICES BIOGRAPHIQUES.		Sermon pour la Fête nationale de St. Jean Baptiste prêché à Montréal le 24 Juin 1846 par Messire Hudon	156	C'est mon Secret, Romance, Paroles de M.*** musique de Mdlle L. Bellet.	23
Ibrahim Pacha, fils de Méhémet-Ali.—G. de Chatouville.	53	CONTES ET NOUVELLES.		Parlez Marguerites, Romance, paroles de M. Victor Delzant, musique d'A. de Carpentry.	25
Abd-el-Kader.	63	Mlle. de Montpensier et Lauzon.—Le Baron Walknaër.	3	Marche Canadienne.—J. B. Labelle.	28
L'Empereur Nicolas.—G. de Montcaste.	106	Le Voile de Marie-Louise.—Arnould Frémy.	35	Les Deux Aveux, Chansonnette, paroles de M., Musique d'Escuber.	29
Sobieski, Kosciuszko, Poniatowski.—H. de Genoude.	114-141	Les Contes de la Famille.—Pitre Chevalier.	40	Marche de Varennes.—E. Joachim.	31
Lord Wellington.—Louis Blanc.	220-226	Un Vendredi Saint.—Ostaire Fournier	49	Marche de l'Album.—J. Follenus.	33
Lamartine.—Lady Eglé.	227	Mlle. de Latour.	60	Gabrielle—Polka.—P. Regnaudin.	35
ÉTUDES LITTÉRAIRES.		L'Abbaye du Verger.—Hyppolite Castille.	65-99	La demande en Mariage, Chansonnette, paroles de Gustave Le Moine, Musique de Mlle. Loisa Puget.	37
Montaigne.—Villemain.	43	On ne s'avise jamais de tout.—Emile Solié.	88	Corinne, Valse.—Par Mdlle ***.	42
M. Lamartine.—Lady Eglé.	227	Madeleine et Gilberte.—Arsène Houssaye.	110-129-164	Le Vieux Gondelier Barcarole, paroles de F. L., Musique d'E. Giraudet.	44
Poésies Nouvelles.—Jean Reboul.	244	L'Aurore et Point du Jour.—H. O.	125		
Influence de l'Esprit Français sur l'Europe.—Emile Deschamps.	308	Scènes de la Vie Militaires, quelques Affaires d'Honneur.—E. Marco de St. Hylaïre.	145		
ÉTUDES ET SOUVENIRS HISTORIQUES.		Le Rameau Bénit—Ernest Mersan.	186		
La Mort d'André Chénier.—A. Filon	12	Le Château de Montfort.—Marie de Blays.	194		
Ancienne République de Pologne.	117	Elle et Lui, Deux Souvenirs.—Mde. La Baronne de Montaran.	206		
Les Sikhs et le Punjab.	118	Contes Presque Fantastique.—Arthur Ponroy.	216		
Cousins de Rois.—E. du Molay Bacon.	120				
La Russie sous Nicolas Ier.—Ivan Golovine.	138				
Mde. Elizabeth.—Mde. Emile Marcel	176				
Le Premier Piano.—Louis Lurine.	252				
Les Écoles des Frères de la Doctrine Chrétienne.	287				
Une Guerre aux États Unis—par le Major Davezac.	311-324				
Quelques Souvenirs Inédits et peu Sérieux d'une Assemblée fort Sérieuse.	318-340				

Janvier, 1846.

LITTERAIRE ET MUSICAL

DE LA

REVUE CANADIENNE.

Poesie.

LA MERE.

[IAMBES.]



Quand tout dort ici-bas et que, seule et honteuse,
La débauche, au regard éteint,
Aux blafardes clartés de sa lampe fumeuse,
S'éveille jusques au matin,

C'est alors qu'en tremblant, la pâle jeune mère,
Sortant ses bras nus de son lit,
De son époux qui dort épiant la paupière
A l'horloge écoute minuit ;

Et lorsque du clocher s'est éteint le murmure,
Rouvrant ses yeux appesantis,
Elle soulève enfin la lourde couverture,
Et vient au berceau de son fils,

Naguère on la voyait, folâtre jeune fille,
Parmi les bals harmonieux,
Voler, tourbillonner de quadrille en quadrille,
La joie au cœur, la flamme aux yeux....

Maintenant aux rayons de la triste veillesse,
Les épaules et les seins nus,
Elle passe ses nuits, pauvre mère oublieuse
De ses heureux instans perdus ;

Elle reste immobile autant que la nuit dure,
Pliée en deux sur le berceau,
Les mains jointes, à voir la blanche créature
Dormir sous son pâle rideau !

Combien sa pauvre tête enfante de pensées
Jusques au moment du réveil !
Quelles sommes d'amour sur un être versées
Durant ces heures de sommeil !

Elle voit l'avenir tantôt morne et sévère,
Tantôt facile sous ses doigts ;
Et, tremblante ou joyeuse en son amour de mère,
Elle se dit à demi voix :

“ Il sera beau mon fils !... Sa chevelure blonde
“ Par le soleil se brunira ;
“ Et, pendue à son bras, je verrai tout le monde
“ Se tourner, quand il passera !

“ Un jour, parmi les bals je reviendrai joyeuse,
“ M'asseoir sous d'éclatans lambris,
“ Heureuse de le voir jeune et brillant, heureuse
“ De dire aux autres : *C'est mon fils !*

“ Et puis viendra pour lui l'amour, bonheur ou peine...
“ Tout le monde en arrive-là,
“ Joie aux uns, à ceux-ci douleur aride et vaine...
“ Et l'existence, la voilà !

“ Oui peut-être, mon blond, parmi les autres hommes
 “ Tu seras marqué pour souffrir,
 “ Car le chemin est dur sur la terre où nous sommes ;
 “ Mais j’y serai pour te chérir.

“ Et va, je prierai tant sur ta petite tête,
 “ Que le Tout-Puissant m’entendra ;
 “ Que tes jours couleront comme un beau jour de fête,
 “ Et que l’amour te sourira ! ”

C’est ainsi que pour elle ou glacée ou brûlante
 Plus d’une nuit doit se passer,
 J’usqu’à l’heure où dorant la persienne mouvante,
 Le jour commence à se glisser.

Heureux qui peut se dire être aimé d’une mère !
 Pauvre enfant chétif et chagrin,
 Peut-être il n’aura pas d’autre amour sur la terre
 Pour le consoler en chemin !

Pour moi, Seigneur, tu sais que d’amour infinie
 Fut dépensée à mon berceau,
 Quand, petit et pleurant, dans ma jeune agonie
 Je luttais contre le tombeau.

Oh ! s’il est dans le ciel une place plus belle,
 Une place plus près de toi,
 O Seigneur Tout-Puissant ! fais qu’elle soit pour elle,
 Pour elle qui veilla sur moi !

JUST VEILLAT.

LA FETE DES ROIS.

*De la fête la royauté
 Ne rompt pas, comme à l’ordinaire,
 Cette touchante égalité
 Qui n’existe plus sur la terre.*

MARECHAL.

Les cœurs simples ne se rappellent pas sans attendrissement ces heures d’épanchement où les familles se rassemblaient autour des gâteaux qui retraçaient les présents des Mages. L’aïeul retiré pendant le reste de l’année au fond de son appartement, réparait dans ce jour comme la divinité du foyer paternel. Ses petits-enfants, qui, depuis longtemps, ne rêvaient que la fête attendue, entouraient ses genoux et le rajeunissaient de leur jeunesse. Les fronts respiraient la gaieté ; les cœurs étaient épanouis ; la salle du festin était décorée, et chacun prenait un vêtement nouveau ; au choc des verres, aux éclats de la joie, on tirait au sort les royautés éphémères ; on se passait un sceptre qui ne pesait point aux mains du monarque. Souvent une fraude, qui redoublait l’allégresse des sujets, et n’excitait que les plaintes de la souveraine, élevait au trône la fille du lieu et le fils du voisin nouvellement arrivé de l’armée. Les jeunes gens rougissaient, embarrassés qu’ils étaient de leur couronne ; les mères soulaient, et l’aïeul vidait sa coupe à la nouvelle reine. Le curé, présent à la fête, recevait, pour la distribuer avec d’autre secours, cette première part, appelée la part des pauvres. Des jeux de l’ancien temps, un bal, dont quelque vieux serviteur était le musicien, prolongeaient les plaisirs, et la maison tout entière, nourrices, enfants, fermiers, domestiques et maîtres, dansaient ensemble la ronde antique.

CHATEAUBRIAND.

DE L’ESPRIT ET DU TALENT.

L’esprit qu’on veut avoir gâte celui qu’on a.

GRESSET.

Il y a cette différence entre ces deux présents de la nature, que l’esprit, à quelque degré qu’on le suppose, est plus avide de concevoir et d’enfanter ; le talent, plus jaloux d’exprimer et d’orner.

L’esprit s’occupe du fond qu’il creuse sans cesse, le talent s’attache à la forme qu’il embellit toujours ; car, par sa nature, l’homme ne veut que deux choses : ou des idées neuves ou de nouvelles tournures ; il exprime l’inconnu clairement pour se faire entendre : il relève le connu par l’expression pour se faire remarquer. L’esprit a donc besoin qu’on lui dise : *Je vous entends* ; et le talent : *Je vous admire*. Il est donc vrai que c’est l’esprit qui éclaire, et que c’est le talent qui charme : l’esprit peut s’égarer sans doute, mais il craint l’erreur ; au lieu que le talent se familiarise d’abord avec elle, et en tire parti : car ce n’est pas la vérité, c’est une certaine perfection qui est son objet ; et les variations, si déshonorantes pour l’esprit, étonnent si peu le talent, que, dans le conflit des opinions, c’est toujours la plus brillante qui l’entraîne. D’où il résulte que l’esprit a plus de juges, le talent plus d’admirateurs ; qu’enfin, après les passions, le talent dans l’homme est ce qui tend le plus de pièges au bon sens. Ce n’est pas qu’il n’y ait beaucoup de gens d’esprit sans un peu de talent, ni beaucoup de grands talents sans quelque dose d’esprit ; je parle seulement de la partie dominante dans chaque homme. Mais il y a généralement plus d’esprit que de talent en ce monde : la société fourmille de gens d’esprit qui manquent de talent.

L’esprit ne peut se passer d’idées, et les idées, ne peuvent se passer de talent : c’est lui qui leur donne l’éclat et la vie ; or, les idées ne demandent qu’à être bien exprimées ; et, s’il est permis de le dire, elles mendient l’expression. Voilà pourquoi l’homme à talent vole toujours l’homme d’esprit : l’idée qui échappe à celui-ci, étant purement ingénieuse, devient la propriété du talent qui la saisit.

Il n’en est pas ainsi de l’écrivain à grand talent ; on ne le peut voler sans être reconnu, parce que son mérite étant dans la forme, il appose son cachet sur tout ce qui sort de ses mains. Virgile disait qu’on arracherait à Hercule sa massue, plutôt qu’un vers à Homère.

L’esprit, qui trouve l’or en lingots, ajoute aux richesses du genre humain ; mais le talent façonne cet or en meubles et en statues qui ajoutent à nos jouissances, et sont à la fois pour nous sources de plaisirs et monuments de gloire. On peut rendre heureusement les pensées des philosophes : ils ne craignent pas la traduction qui tue le talent. L’homme qui n’aurait strictement que de l’esprit ne laisserait que ses idées ; mais l’homme à talent ne peut rien céder de ce qu’il fait ; il a, pour ainsi dire, placé ses fonds dans la façon de ses ouvrages. On dirait en effet que les idées sont des fonds qui ne portent intérêt qu’entre les mains du talent.

La différence du talent à l’esprit entraîne aussi pour eux des conséquences morales. Le talent est sujet aux vapeurs de l’orgueil et aux orages de l’envie ; l’esprit en est plus exempt.

Voyez d’un côté les poètes, les peintres ; de l’autre, les penseurs, les métaphysiciens, les géomètres ; c’est que l’esprit court après les secrets de la nature, qu’il n’atteint guère ou qu’il n’atteint que pour mieux se mesurer avec sa propre faiblesse ; tandis que le talent poursuit une perfection humaine dont il est sûr, et a toujours le goût pour témoin et pour juge ; de sorte que le talent est toujours satisfait de lui-même ou du public, quand l’esprit se méfie et doute de la nature et des hommes. En un mot, les gens d’esprit ne sont que des voyageurs humiliés qui ont été toucher aux bornes du monde, et qui en parlent, à leur retour, à des auditeurs indifférents qui ne demandent qu’à être gouvernés par la puissance ou charmés par le talent.

RIVAROL.

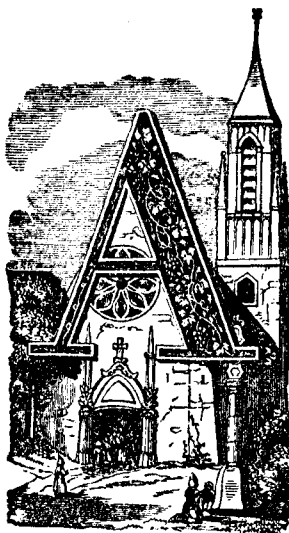


Feuilleton.

MARTAILLO

ou

LE HEROS HONTEUX DE L'ETRE.



IMABLE châtelaine, charmante lectrice qui daignez abaisser vos beaux yeux sur le titre équivoque de cette nouvelle, de grâce, ne vous laissez pas intimider par ce qu'il peut avoir de trivial, de mal sonnante ou même de mal séant en apparence. Une chienne d'habitude n'est pas toujours si détestable qu'on pourrait l'imaginer.

Et vous tous, lecteurs accoutumés dès l'enfance aux manières irréprochables, au langage aristocratique, aux allures, à la tenue, à la réserve

du bon goût qui vous distinguent, ne nous repoussez pas, ne nous abandonnez pas, si nous vous faisons faire halte à la porte d'un lieu où vous ne mîtes jamais le pied. Puisse le tableau qui va frapper vos regards ne point les blesser ! Laissez-vous toucher par nos précautions oratoires ; interrompez ce long préambule, invitez-nous à commencer ; dites seulement comme Alceste ; — " Nous verrons bien ! " En un mot, suivez-nous, quoique nous vous menions droit au cabaret : non pas dans un de ces cabarets perfectionnés, ornés de glaces et de becs de gaz, doué d'une pendule ronde semblable à l'œil fixe d'un chat-huant, et de tables rouges proprement recouvertes de toiles cirées ; non : il faut nous suivre chez la mère Bigorne, à l'enseigne de la *Baleine-d'Or*, sur le bord de la mer, et, pour tout dire, à une demi-lieue de La Rochelle. Mais ne craignez rien, vous ne serez qu'avec de bons et honnêtes marins ; il ne s'agit ni de mystères infâmes, ni de tapis-franc, ni d'argot des bagnes. Nos gens de mer ne parleront que le langage pittoresque et figuré de leur profession, langage que parlaient comme eux les Tourville, les Bart, les Dugay-Trouin, héros de notre histoire navale.

Ainsi donc, c'est le soir, il vente bonne brise de sud-ouest gou dronné, les lames se brisent à la côte avec fracas. Embruns salé, grive, grêle, pluie, tempête, voilà le dehors. Le dedans ne

vaudrait guère mieux, même pour la plus intrépide de nos lionnes. Une épaisse atmosphère d'acre fumée de tabac remplit une chambre basse, noire, à peu près quadrilatère et splendidement illuminée par une méchante lampe qui rivalise avec les pipes des assistans ; le gros vin de Saintonge coule à pleins bords dans des verres ébréchés, les jurons s'entrechoquent à l'envi ; autour de massives tables de chêne, une trentaine de pêcheurs et de matelots renforcés sont entassés dans notre espèce d'entrepont terrestre. La mère Bigorne, respectable hôtesse de cinquante ans, trône à son comptoir, l'entonnoir d'une main, le pichet de l'autre ; une chandelle jaune, fixée par sa propre substance, sur une barrique en perce, éclaire, tant bien que mal, les opérations de la digne mère. Hébé, ou plus correctement Jeanneton, passe, trotte, court, se multiplie, fait le compte de chacun, marque la coche des heureux à qui l'on accorde un crédit très-limité, porte du vin bleu ou du *fil en quatre*, rapporte de gros sous enduits de vert-de-gris ; tout va le mieux du monde : on boit, on rit, on chante. Hélas ! Callot n'est plus ; nous sommes donc réduits à tracer les portraits des convives que son crayon eût si bien croqués, force nous est de nous écrier à notre tour, mais avec moins d'enthousiasme que le Corrège : "*Anch'io son pittore.*"

Et d'abord, à la table principale, au-dessous de la fameuse lampe, voici une douzaine de camarades jeunes, gais, alertes, entonnant à gorge déployée la chanson du gabier de misaine, parodie maritime des *Laveuses du couvent* :

Ah ça ! beau gabier de misaine,
Avec ta chemise de laine
Et ton chapeau noir bien ciré,
Où vas-tu les mains dans tes poches ?
Etc., etc., etc.

Voyez leurs figures rayonnantes de plaisir. Sur chacune d'elles on lit une mâle hardiesse ; ce sont de francs et généreux enfans de la mer. Le soleil des tropiques a déjà bruni leurs fronts, les fatigues du métier ont rendu plus saillantes les arêtes de leurs traits ; il y a quelque chose de rude dans leurs physionomies, mais cette rudesse n'exclut pas un air de bonhomie inaltérable.

Ainsi de leur conversation, même contraste. A entendre leurs éclats de voix, leurs tonnantes exclamations, leurs terribles formules d'affirmation ou de négation, — car maintenant un grave sujet est discuté par l'assemblée, et les chants bachiques font place à d'énergiques discours, à entendre leurs formidables interjections par trop crues pour que nous ne les supprimions pas, malgré tout notre amour de la couleur locale, — à voir enfin leurs poses, leurs gestes, leurs mouvemens brusques et menaçans, — on croirait qu'ils vont s'égorger. Point ; c'est Prigent, Thomas, Le-Grand-Borgne et compagnie qui font à leur manière l'apologie du dévouement.

— Des bourgeois ! hein... dit l'un, belle marchandise ! ça vous a peur de tout. L'autre dimanche, j'en débale un du fond du port où il était à même d'avalier sa galle ; eh bien ! quand je le jetai à terre, il criait encore comme un possédé : " Je me noie ! je me noie ! au secours ! — Taisez-vous, chameau, que je lui dis, allons boire la goutte, ça vaudra mieux... "

Et les soldats, les pousse-cailloux, les cabillots !...

— Qui parle de tourlouroux ? des gentils garçons avec leurs pantalons rouges, des pas lourds qui ne savent pas mieux courir sur une poutre que sur une vergue. Cela me rappelle cet incendie de l'an passé, quand Le-Grand-Borgne alla chercher la belle jolie dame du colonel dans sa chambre, par dessus un vrai grig de charbons tout reluisans... Les troupiers étaient en bas qui regardaient. Ils n'y voyaient que du feu.

—Est-ce qu'il y a pareil aux matelots pour sauver le pauvre monde ? Moi, d'abord, quand j'entends crier au secours, c'est plus fort que moi, j'y cours comme à la noce.

—Moi, de même.—Moi aussi.—C'est fichtre vrai ! s'écrièrent la plupart des assistans.

Les anciens qui occupaient les tables adossées aux murs, se rapprochèrent des jeunes gens.

—C'est que c'est si amusant aussi de carotter un chrétien au grand diable d'enfer qui doit en avoir une encâblure de nez.

—Ou seulement de lui fibuster, supposition ! un avocat ou un négociant, sur quoi il comptait peut-être pour souper.

—Foi de matelot ! je serais capable de sauver un commis-saire, un gendarme, n'importe, tout comme des hommes.

—Moi de même.—Moi aussi.—C'est fichtre vrai, répéta de nouveau le chœur des jeunes et des vieux.

Michel Martaillo fut le seul qui ne dit rien, et voilà précisé-ment pourquoi Michel Martaillo mérite une mention particu-lière.

C'était un marin de trente-cinq ans ou environ, vigoureuse-ment charpenté, d'une taille au dessus de la moyenne, d'un ex-térieur farouche. Il se tenait un peu voûté par habitude, et ne se redressait que dans les grandes occasions. Il était notable-ment laid, tamisé de petite vérole, couturé de cicatrices et brê-che-dents ; une barbe rouge horriblement peignée, d'épais sour-cils, des cheveux ras, des yeux verts assez vifs et très petits, complétaient son signalement. On n'avait jamais vu d'individu plus morose en apparence. Les rides que creuse le sourire n'existaient pas sur son *facies*. Il portait du reste la veste d'uniforme et les galons de caporal, ce qui prouvait, d'une part qu'il était au service de l'Etat, et de l'autre, qu'il y occupait la brillante position de quartier-maître. Il avait obtenu une per-mission de huit jours pour venir voir sa vieille mère à la Rochelle, car sa frégate,—*la Bellone*,—se trouvait alors en rade de l'île d'Aix ; des amis, ce soir-là, l'avaient entraîné au cabaret de la *Baleine-d'Or*.

La dissertation des matelots devenue plus bruyante en raison du nombre plus grand d'interlocuteurs, c'était à qui démontrerait que rien n'est plus agréable et plus récréatif que de risquer de se rompre le cou pour sauver son prochain. L'assemblée paraissait unanime sur ce point. Michel Martaillo s'avança jus-qu'au bord de la table du milieu, trois fois il étouffa un jurément, trois fois il retourna dans son coin obscur en haussant les épaules de pitié. A la fin, il n'y put tenir ; la plus effroyables des for-mules d'exécration que puisse fournir le glossaire du gaillard d'avant se fit jour à travers son gosier. Jeanneton et la mère Bigorne elle-même en tressaillirent, le silence succéda subitement au tumulte, tous les regards se retournèrent vers le sombre quar-tier-maître qui poursuivit en ces termes :

—Matelots, mes vieux, voici tantôt une demi-heure que j'é-coute, que je marronne et que je me damne ; il faut que je largue ma bordée ; faut que je vous explique clair et net que vous êtes tous des sauvages, des paysans, des sots, oui, des sots, de tristes sots, comme dit notre capitaine ; ce qui est, à mon avis, le plus mauvais compliment qu'on puisse faire à des hommes.

Il est constant que l'épithète *sot* est si peu usitée au delà du grand mâ, qu'elle y paraît monstrueuse. Traitez un matelot de caïman ou de fahi-chien, on n'y trouvera rien d'inconvenant ; mais sot, mais triste sot, de tels termes dépassent toutes les bornes du savoir-vivre. La politesse est affaire de conventions. L'ex-orde ne paraissait pas du goût de l'auditoire ; personne cepen-dant n'interrompt Michel Martaillo, tant il l'avait pris sur un ton élevé.

—Après ça, continua-t-il, ne vous fâchez pas, j'ai mon idée, vous allez voir.

Cette transition atténuante fut de meilleure effet, l'intérêt alla *crescendo*, on eût entendu marcher un cancarlas pendant que le quartier-maître reprenait haleine en humant une bouffée de tabac :

—Passez l'inspection de ma face, les amis. Ici, au dessous de l'œil, c'est un coup de sabre anglais ; pourquoi l'ai-je ramassé sur le physique ?... Pourquoi ! pour sauver un vilain oiseau de lieutenant qui m'a plus souvent puni qu'aucun autre tout le res-tant de la campagne : et d'un. A cette heure, mesurez-moi cette brûlure sur la joue gauche, large comme la paume de la main, sans compter que l'oreille du même bord est racornie comme un cornet de poivre ; où ai-je attrapé ça ?... Où je l'ai attrapé ! à la pêche de la baleine, une nuit, en évitant au capi-taine de route d'être cuit comme un œuf dans l'huile bouillante où il allait piquer une tête. Il va sans dire que j'en ai eu les deux mains sans pelure plus d'un grand mois. Eh bien, je n'étais pas guéri qu'on me forçait à nager dans les pirogues et que mon aviron m'écorchait jusqu'au sang ; la basane n'avait jamais l'aisance de repousser, et, encore, au retour du voyage, on m'a fait tort sur ma part de cinquante-deux francs cinquante-cinq centimes : et de deux ! Mais ça n'est rien. En sortant de Toulon, mauvais temps comme ce soir, j'étais sur *le Colosse* à l'époque, un homme tombe à la mer. Sans faire ni un, ni deux, je saute à l'eau, je le croche, je l'installe sur la bouée, on met un canot dehors, on nous ramène à bord du vaisseau. Le commandant était jaune de colère, il m'envoie passer trois jours aux fers pour m'apprendre, dit-il, à me noyer : et de trois. Faut être juste, par exemple il m'a fait avoir la médaille au retour. Celui que j'avais repêché était un brigand qui déserta le mois d'après en volant le bazar de mon matelot, le brave Calimard, vous savez. Eh bien, comme de juste et de raison, je partage mon sac avec Calimard ; voilà qu'il débarque, il prend la bordée du large, et moi je suis accusé d'avoir vendu mes effets, je passe jugement, et le reste, mais ça s'est arrangé pourtant avec quinze jours de cachot. Une autre fois... bah ! je n'en finirai pas : en différens endroits, à Alger, à Mahon, à Calcutta, au diable vert, j'en ai sauvé six, et avec ces six là, j'ai eu plus de désagrémens que si j'en avais tué douze ; voilà la pure vérité.

Un murmure admiratif parcourut la foule ; chacun savait que Michel Martaillo n'exagérait en rien.

—Par conséquence donc, je dis, moi, qu'il faut être un sans raison, un innocent, un rien du tout, pour tourner seulement la tête quand on crie au secours. Qu'ils brûlent, qu'ils s'échau-dent, qu'ils s'échignent ! qu'ils se noient ! ça m'est égal, je n'en veux plus, je ne dérape pas de mon coin ! Faites comme moi, matelots ; voilà ce que je voulais dire à la compagnie.

Là-dessus, le quartier-maître ralluma sa pipe éteinte et re-tourna prendre sa place dans l'angle où il avait provisoirement élu domicile. Les plus éloquens ne savaient que répondre ; leur verve était coupée. L'un des anciens qui connaissait de longue date Michel Martaillo compléta son histoire héroïque. D'après lui, si le quartier-maître était aussi laid, ce n'était pas de naissance ; il n'avait rien de repoussant quand il était mousse ; ses cicatrices et ses brûlures ne le défiguraient pas encore, et son visage n'était point criblé comme aujourd'hui, attendu qu'il n'a-vait été atteint par la maladie qu'en faisant le métier de garde-malade auprès de l'enfant de son hôtesse à Lorient. Quant à ses dents, il n'y avait pas plus de quatre ans qu'il les avait perdues dans une rixe, en s'efforçant d'empêcher quelques camarades

à être ramassés et reconduits à bord par les gendarmes : un coup de poignée de sabre dans la mâchoire le réduisait ainsi à la dure nécessité de ne plus naviguer au long-cours sur des bâtimens de commerce, car on n'y a pas du pain frais tous les jours en suffisante quantité. Michel Martaillo ne voulait pas se faire pêcheur, il était incapable de manger du biscuit ; il se trouvait donc contraint, à son grand regret, de rester à jamais dans la marine militaire.

—Ce qui me dépasse tout de même, murmura Le-Grand-Borgne, c'est qu'un homme comme ça soit dégoûté des sauvetages.

—Tiens ! dit Prigent, puisqu'il a bien paré la coque à une dizaine tout compté, il peut sûrement se tranquilliser, si ça lui plaît.

Les choses en étaient là, et, faute de mieux, le coryphée de la bande allait redonner le ton, lorsque Jeanneton, sortie un instant, rentra en poussant des cris affreux :

—Seigneur puissant, disait-elle, un canot vient de chavirer sur la pointe...

Elle n'avait pas fini de parler que le cabaret était vide.

Pêcheurs et matelots s'étaient précipités dehors en emportant quelques rouleaux de corde qui, tout-à-l'heure, se trouvaient entassés sous les tables. La plage était couverte de riverains. Malgré le temps affreux qu'il faisait, Le-Grand-Borgne et ses camarades lancèrent à la mer leur barque de pêche échouée sur la vase ; mais l'opération fut assez longue, bien que tous les matelots fissent des efforts inouïs. Les plus lestes montèrent l'embarcation ; Le-Grand-Borgne fut obligé de repousser une partie des marins, c'était à qui le suivrait, et il ne fallait point que le bateau fût trop chargé. Les autres allèrent se poster avec des cordes de distance en distance ; prêts à tout dès qu'ils trouveraient l'occasion d'être utiles. Mais on ne voyait rien, rien, si ce n'est l'écume blanche des vagues qui, poussées par le vent en sens contraire du courant, rejaillissaient en gerbes de tous côtés ; on n'entendait que le tumulte du sud-ouest irrité, que le fracas des flots qui se tordaient au rivage ou s'entre-choquaient au large. Tout-à-coup, cependant, une voix tonnante, qui sortait du milieu des lames, héla ainsi :

—Ho ! de la côte ! ho !

—Holà ! répondit-on au même instant.

—Envoyez une amarre !

—On y va ! crièrent les autres.

Thomas, resté sur le bord, se déshabilla en un clin-d'œil, passa la corde à son bras et se jeta à la nage dans la direction d'où partait la voix. Afin de bien marquer sa position, l'homme qui avait hélé la côte, chantait d'un ton lugubre : *Ici, ho ! Ho-hé ! Hissoué ! Hourah ! Hop !*

Le matelot parti de terre, trouva dans l'eau un nageur qui lui remit un enfant et disparut.

La barque des pêcheurs arriva peu d'instans après sur le lieu du désastre.

Cinq hommes se débattaient alors autour d'un canot défoncé. L'un d'eux, évanoui était soutenu par un marin qui le passa d'abord aux rameurs ; puis on sauva tous les autres, cramponnés encore à des avirons, à des débris de mâture ou à la quille de l'embarcation chavirée.

Le dernier qui grimpa dans la barque était nu, il ne dit pas un seul mot. L'on avait trop à faire pour s'occuper de lui. Seulement, lorsque le patron demanda s'il ne restait plus personne à l'eau, et que les gens du canot répondirent : « Nous avons un enfant avec nous, le fils de ce monsieur évanoui, » le dernier venu ajouta : « L'enfant est à terre, je l'y ai porté. »

Dans l'obscurité, l'on ne pouvait reconnaître celui qui parlait de la sorte : Le-Grand-Borgne se tourna vers lui :

—Qui es-tu ? dit-il.

—Ça ne te regarde pas, répliqua l'autre, gouverne droit !

A quelques longueurs de barque du rivage, le laconique sauveteur se précipita dans l'eau, et, comme en raison de l'état de la mer l'abordage exigeait des précautions infinies, le nageur toucha la terre plus de dix minutes avant que le bateau de pêche fût tout-à-fait en sûreté. Lorsque les hardis riverains rentrèrent dans le cabaret de la *Baleine-d'Or*, Michel Martaillo fumait gravement sa pipe au coin d'un grand feu que la mère Bigorne venait de faire allumer. Thomas s'efforçait de ranimer le courage d'un petit garçon de dix à douze ans qui pleurait à chaudes larmes en appelant son père.

—Soyez tranquille, mon petit Monsieur, disait-il, votre papa sera sauvé, la grande barque le ramènera bien sûr. C'est Le-Grand-Borgne qui est patron dedans ; il s'y entend, calmez-vous.

Le pauvre enfant était inconsolable, ses lamentations faisaient pitié. Michel Martaillo fut tenté de rompre le silence, et même il commença de grogner sourdement pour préluder peut-être à quelque rude apostrophe ; mais les gens de la barque ouvraient la porte, il se tut, quitta sa place et alla se cacher de nouveau dans son coin obscur.

—Mon père ! mon père ! Dieu ! il est mort ! cria d'une voix déchirante le petit garçon.

—Non ! non ! votre père n'est pas mort, ne vous désolez pas, dit Le-Grand-Borgne en asseyant sur le banc de la cheminée un homme complètement évanoui, auquel Jeanneton et la mère Bigorne prodiguèrent aussitôt les soins que réclamait son état.

Les pleurs du petit garçon cessèrent de couler ; Prigent, qui avait le don de l'éloquence, lui fit comprendre que son père ne tarderait pas à reprendre ses sens. Puis chacun raconta sa version.

—Ah ça ! voyons un peu, dit Thomas à haute voix, quel est donc celui qui m'a passé ce petit monsieur pour le porter à terre ?

Personne ne répondit.

—Et quel est le sauvage qui m'a remis M. Dumaine et qui après s'est jeté dehors sans dire gare ?

Même silence. On savait le nom du personnage principal de l'embarcation chavirée, c'était un riche propriétaire de l'île de Ré, que des affaires urgentes appelaient à La Rochelle ; le mauvais temps n'avait pu le retenir ; et croyant bien faire, il était parti de la pointe de l'île la plus rapprochée du continent au lieu de fréter un des grands passagers du port de Saint-Martin.

—Sommes-nous tous ici ? s'écria Prigent.

Les anciens comptèrent et répondirent : Oui, oui, nous y sommes tous.

—Alors apparemment c'est quelqu'un qui n'est pas de la compagnie.

—Et moi, je gage que c'est vous, caporal, reprit vivement Le-Grand-Borgne, en s'adressant à Michel Martaillo.

Tous les yeux se tournèrent vers le quartier-maître.

—Pas si bête ! dit-il.

—C'est toi, dit un ami du marin, tu n'étais pas ici pendant le coup de feu.

—Moi ! plus souvent ! regarde : mes habits ne sont seulement pas mouillés.

—Pardienne ! interrompit Jeanneton, ce n'est pas malin, il les avait laissés sous le hangar, au bois, où je les ai vus.

—Eh bien ! oui ! c'est moi ! là ! Je suis un imbécile, un chameau, un triple sot ! Je l'avoue. Mais je vous avertis, moi, que le premier de vous qui apprendra mon nom à ce Monsieur, je lui ferai passer un vilain quart d'heure, vrai comme je ne suis qu'une vieille bête incapable de résister à sa chienne d'habitude !... Bonsoir !

Là-dessus, le quartier-maître essaya de sortir, ses camarades le retinrent quelques instans.

—Reste donc, matelot, reste, disaient-ils, on ne te dénoncera pas ; sois calme, nous allons faire route ensemble, il n'est pas encore neuf heures.

—Laissez-moi ! laissez-moi ! les pieds me brûlent, je ne veux pas demeurer une minute de plus.

Comme le farouche caporal achevait ces mots, M. Dumaine rouvrit les yeux, tendit les bras à son enfant, l'embrassa tendrement et remercia Dieu de le lui avoir conservé. Michel Martaillo se sentit ému par ce tableau, détourna la tête et fit encore trois pas vers la porte.

—Mais attends donc, crièrent les autres.

—Quoi attendre ? je suis pressé !

—Mon père ! s'écria le jeune fils de M. Dumaine, voici l'homme qui nous a sauvés tous deux, il part sans vouloir qu'on le nomme.

—Maudit mousse de malheur ! hurla Michel Martaillo furieux ; que le ciel te.....

Le reste se perdit dans l'éloignement, le quartier-maître avait brutalement repoussé ses amis et prenait la fuite en courant.

II.

LE DÉPART.

Lorsque Michel Martaillo entra chez sa vieille mère, il était démoralisé :

—Tenez, mère, dit-il, votre fils n'est pas un homme ; il n'a pas pour six liards de résolution.

—Qu'as-tu donc, mon pauvre Michel ! demanda la bonne femme.

—Ce que j'ai ? Que je retombe toujours en faute. Je n'ai pas pu résister encore ce soir ; je viens de repêcher un monsieur et son fils qui ont chaviré en canot, toujours la même manie ! J'avais juré mes grands dieux qu'on ne m'y reprendrait plus. Bah ! j'entends crier, me voilà à l'eau. J'arrive par bonheur à l'endroit qu'il fallait, le monsieur tenait son garçon... « Sauvez, sauvez mon fils, me dit-il, les forces me manquent, le froid me glace. Mon Dieu ! ayez pitié de lui !... » Aussitôt, mère, je nage droit à terre, je passe le petit à Thomas qui s'était mis à l'eau, un brave homme, ce Thomas, il s'exposait à rester planté dans la vase ! Enfin, je reviens encore à temps pour crocher le monsieur qui coulait, un certain Dumaine, un richard de l'île de Ré ; ça va me faire du tort, bien sûr ! Je ne voulais pas dire que c'était moi, on m'a vendu ! Ah je réponds bien qu'on ne m'y repincera de ma vie ! Je me boucherai les oreilles, je serai sourd, plus sourd qu'un sourd-muet, voilà !

La vieille mère avait pris les mains calleuses du matelot et les réchauffait entre les siennes ; elle lui souriait doucement, elle était fière de son fils.

—Michel, tu as bien fait, dit-elle, pourquoi te désoler de même ?

—Parce qu'on saura que c'est moi et que ça me vaudra encore de la misère. Je vous ai dit cinquante fois mes motifs.

—Mon enfant, si, comme tu le crois, ces sauvetages te font du tort à terre, ils ne t'en font pas dans le ciel.

—Et je réponds, moi, que le bon Dieu a ses raisons pour faire chavirer les canots, et qu'on ne doit pas aller contre sa volonté... C'est même une idée, voyez-vous, un sujet de plus pour qu'une autre fois je me tranquillise.

—La mer est bien grosse ce soir, interrompit la vieille femme avec une sorte d'esfroi, tu auras failli te noyer, mon pauvre Michel ?

—Oh oui ! c'est vrai. Un moment j'ai senti mes pieds qui touchaient la vase, j'ai cru que j'y coulais.

—Mon brave fils, mon enfant, dit la pauvre mère ; et je ne t'aurais plus revu. Mon Dieu ! j'en serais morte aussi de douleur.

—Quand on est bête comme moi, on ne songe à rien de tout ça... Et qui vous ferait la délégué (1) de sa paie, si j'étais noyé ?... Je suis un sans-cœur de fils ; si je ne me retenais pas, je me battrais.

La veuve Martaillo était violemment émue. Le quartier-maître se promenait dans la chambre ; au bout d'un instant il déboutonna sa veste et défit sa ceinture de cuir.

—Voyez-vous, mère, cet agrément de sauver des bavards de gamins comme celui de ce soir. J'avais encore trois jours francs, eh bien ! adieu ! je ne veux pas qu'on me retrouve ici demain ; je me sauve à bord ; avant le jour je serai en route.

—Quoi ! déjà ! je t'ai à peine vu.

—J'ai peur de ce M. Dumaine, moi ! il faut que je pousse au large.

—Mais, mon pauvre garçon, quel malheur peut-il t'arriver. Que veux-tu qu'on te fasse ?

—Je n'en sais rien. Je sais que mes sauvetages m'ont toujours mal tourné, e'est connu ! Celui-ci commence par me coûter trois jours de permission, à la case, avec vous, mère.

—Reste, Michel, je t'en prie.

—Assez causé. Demain matin, je viendrai vous embrasser dans votre lit. Ce soir, faisons nos comptes, et attrape à se coucher.

En disant ces mots, le marin débouclait sa ceinture. Il en fit sortir une vingtaine de pièces de cinq francs qu'il divisa en trois parts inégales.

—Primo, d'abord, mère, voici la moitié de mon décompte, et d'une ! c'est de droit. Secondement, si j'avais passé ici encore trois jours, à 10 francs par jour de *regalamientos*, comme dit l'Espagnol, j'aurais bien mangé 30 francs ; après tout, vaut mieux que ça vous serve, et de deux ! Reste 20 francs, de quoi faire ma provision de fil, aiguilles, savon et tabac pour la campagne, j'aurai encore 5 francs, frais de route payés. Le commissaire n'a jamais si bien compté que moi !

Le marin replaça 20 francs dans sa ceinture, donna le bonsoir à sa mère et s'endormit ; mais la pauvre femme s'agenouilla auprès de son lit et pria longtemps pour lui. Le lendemain, aux portes ouvrantes, Michel Martaillo sortait à grands pas de La Rochelle comme un malfaiteur qui tremble d'être arrêté.

(1) Délégué, ou correctement délégation, retenue que les matelots font prélever sur leur solde en faveur de leurs familles.

III.

AUTRES CONSEQUENCES D'UN SAUVETAGE INCOGNITO.

A bord de *la Bellone*, quand les camarades du quartier-maître le virent revenir trois jours avant l'expiration de son congé, ils lui en demandèrent la raison, mais, lui, refusa brusquement de s'expliquer. Le gaillard d'avant en jura. Les mauvaises langues ne tardèrent pas à dire que Martaillo devait avoir eu quelque méchante affaire chez lui. Le bruit arriva aux oreilles du capitaine d'armes, adjudant de police toujours prédisposé à recueillir les versions les moins charitables. Le capitaine d'armes, sous-officier d'artillerie essentiellement soldat, n'aimait pas le quartier-maître, qui professait un souverain mépris pour l'exercice du fusil, la guêtre et le sac en peau ; il crut devoir faire part de ses propres suppositions et des cancans de l'équipage au lieutenant du bord. Sur ces entrefaites, arriva de Rochefort une lettre du commissaire de la marine qui demandait instamment le nom d'un caporal de *la Bellone*, récemment envoyé en permission à La Rochelle. La lettre se terminait par ces mots :

« J'ignore par quels motifs M. Dumaine, un des plus recommandables habitans de l'île de Ré, tient à ce renseignement qu'il sollicite avec chaleur, car il n'a jamais voulu me l'avouer ; mais M. Dumaine est trop généralement estimé dans le pays pour que je ne fasse pas mon affaire de la sienne ; et puisqu'il lui importe de savoir le nom du permissionnaire, j'espère que vous voudrez bien me le faire connaître sous le plus bref délai. »

L'on répondit immédiatement par le nom de Michel Martaillo.

Dès le premier soir, M. Dumaine avait pris ses informations auprès de l'hôtesse et des habitués de la *Baleine-d'Or* ; personne n'avait voulu trahir l'incognito de Michel.—Le sauveteur, lui dit-on, craignait par-dessus tout que son action fût connue à bord de sa frégate. M. Dumaine apprit pourtant que cette frégate était *la Bellone*. Quand il eut réglé les importantes affaires qui l'appelaient à La Rochelle, il fit tout exprès le voyage de Rochefort et eut recours, comme l'on voit, à l'autorité administrative. Il avait respecté les bizarres volontés du quartier-maître en se réservant d'aller le trouver dès qu'il saurait son nom, de le récompenser libéralement, et d'obtenir de lui la permission de rendre un hommage public à son dévouement, à son courage désintéressé, à sa rare modestie. Mais M. Dumaine n'eut pas le temps de se rendre à bord, la rade est à une très-grande distance de la ville, et le soir même la frégate reçut par *le Sémaphore* l'ordre de partir. Il s'ensuivit que la lettre du commissaire fut interprétée défavorablement ; les chefs du navire pensèrent tous que Michel Martaillo avait dû jouer quelque tour pendable à M. Dumaine, qui, par commisération, sans doute, voulait essayer d'en obtenir réparation de gré à gré avant de faire un rapport en forme. Les hypothèses du capitaine d'armes, les cancans de l'équipage et la mine farouche du quartier-maître étaient autant de circonstances aggravantes. Quand la frégate jeta l'ancre à Lisbonne, lieu de sa destination, Michel Martaillo jouissait à bord de la réputation de bandit consommé.

IV.

LE MATELOT D'UN MATELOT.

Peu de jours après l'arrivée à Lisbonne, le capitaine d'un navire français en chargement vint pour porter plainte au commandant de la frégate contre un certain Calimard, matelot de son na-

vire, indiscipliné, raisonneur, mauvaise tête, excellent gabier du reste, mais dont il sollicitait le débarquement. Aucun chef d'accusation bien précis ne pesait sur Calimard, on se contenta de le prendre à bord de *la Bellone*, où il retrouva Michel Martaillo, son intime camarade.

Pour la première fois, depuis six grands mois que *la Bellone* était armée, pour la première fois, on vit la figure du quartier-maître exprimer le plaisir. Ses yeux pétillèrent, et quoique les ressorts du sourcil fussent rouillés chez lui, ses lèvres se retroussèrent ou à peu près. Calimard oublia ses ennuis à l'instant même ; les deux marins se ramateloèrent, c'est-à-dire que, comme autrefois à bord du *Colosse*, tout devint commun entre eux, pipes, tabac, argent, effets et le reste.

Calimard était cependant un homme bien différent de Michel.

Au physique d'abord, c'était un beau garçon tout d'une venue, droit comme un mât de hune, souple comme une drosse de gouvernail, âgé de vingt-huit à vingt-neuf ans, mais paraissant plus jeune encore ; au moral, un peu difficile à mener, et parfois très turbulent, ainsi que l'avait dit son ancien capitaine.

Or, au nombre des mérites de Michel Martaillo, nous devons enrégistrer, en première ligne, une rare subordination : abstraction faite du *troupiage*, de l'exercice du fusil, de *la boutique au capitaine d'armes*, pour parler son idiome, il était le serviteur le plus obéissant.

Le quartier-maître était taciturne, d'une mise sévère, d'une rudesse que l'on connaît assez ; le jeune gabier était communicatif et même bavard, coquet, avenant, bon garçon.

S'ils avaient quelque similitude, ce n'est en rien de ce qui frappe au premier abord.

L'équipage fut très surpris de voir quel *matelot*, ou, en termes vulgaires, quel ami, quel frère d'armes choisissait Calimard.

Celui-ci se chargea de raconter ses anciennes relations avec Michel Martaillo dont il fit, bien entendu, un éloge homérique ; ses récits commencèrent à modifier l'opinion du gaillard d'avant sur le compte du quartier-maître.

Mais le capitaine d'armes, le lieutenant et les autres chefs directs des deux marins, à l'exception toutefois du maître de manœuvre, vieux connaisseur en matelots, toutes les autorités du bord enfin, pensèrent que ce qui se ressemble s'assemble.

Calimard embarquait avec de mauvaises notes ; Michel était déjà mal noté.

Certes, il fallait que l'honnête quartier-maître se fût bien sagement comporté depuis le départ de l'île d'Aix pour avoir conservé les galons de caporal. Maintenant, sans qu'il en sût rien, une lourde accusation du capitaine d'armes pesait de plus contre lui ; l'argus avait entendu un discours de Martaillo, adressé à une réunion de camarades, sous le petit tillac, pendant une nuit noire. On connaît l'unique sujet sur lequel pouvait pérorer le laconique quartier-maître ; il n'avait de verve que contre le dévouement. Il donna donc une seconde édition de sa terrible allocution aux pêcheurs et matelots de la *Baleine-d'Or*. Seulement, cette fois, il ne se cita point comme exemple, il emprunta à saint Paul la forme de l'épître aux Corinthiens :

—Je sais un matelot, dit-il, qui a été à l'eau et au feu, qui s'est plongé les bras dans l'huile bouillante et qui a sauvé plus de dix hommes en diverses occasions, etc...

—Mais Michel n'ajouta point comme l'apôtre : Je puis me glorifier d'être cet homme-là.

Après avoir énuméré tous les désagrémens qu'entraîne *la manie du sauvetage*, il conclut, comme la première fois, en déclarant qu'il fallait être dépourvu de sens commun pour imiter un pareil fou.

Calimard, à la vérité, révéla jusqu'au bout la pensée du quartier-maître, mais le capitaine d'armes n'avait entendu que ce dernier, dont les paroles furent rapportées, dès le lendemain, au lieutenant de la frégate.

—Ce Michel Martaillo est donc décidément un homme dangereux, dit l'officier.

—Très-dangereux, capitaine, répondit l'adjutant : il est capable de démoraliser tout un équipage.

—Continuez à le surveiller de près, trouvez-moi un grief plus solide ; il est temps de lui enlever tout crédit.

—Oui, capitaine ; il faut le démonétiser sur l'avant, le casser comme verre !...

—Mais, que diable ! c'est un excellent matelot au dire du maître de manœuvre.

—Et à mon dire, sous votre respect, capitaine, c'est un lâche qui ne saura jamais la charge en douze temps, et ça porte les galons de caporal !

—Un lâche, c'est possible ! mais n'a-t-il pas une médaille ?

—Jo n'en sais rien. S'il en a une, il faut qu'il l'ait volée ; quand on tient des propos pareils à ceux que j'ai entendus ce soir, on n'est ni bon marin ni bon soldat.

Là-dessus le grand inquisiteur de *la Bellone* fit un salut militaire et alla continuer son active surveillance.

Vers midi, un incendie éclata dans le palais du marquis das Golpelhas. Aussitôt à bord de *la Bellone* on fit armer la chaloupe et le grand canot. La pompe à jet continu, des seaux, des haches y furent descendus ; les charpentiers et calfats, plusieurs officiers et élèves de marine s'y embarquèrent avec les rameurs ; le maître de manœuvre reçut l'ordre de désigner, en outre, trente marins d'élite.—Il choisit tout d'abord Calimard et Martaillo.

Le capitaine d'armes n'avait rien à dire, mais il s'adjoignit à l'expédition dans le but d'exercer sa police sur les travailleurs lorsqu'on serait à terre.

Calimard se frottait les mains. Michel Martaillo grognait :

—Tues un enfant, matelot, disait-il ; voici que tu te réjouis, pourquoi ? Est-ce à nous d'éteindre ce feu-là ? Sommes-nous embarqués pour empêcher les Portugais de se rôtir si ça les amuse ?

Calimard connaissait l'idée fixe de son vieux camarade, et souriait bonnement.

Un quart-d'heure au plus s'était écoulé, quand les gens de *la Bellone* arrivèrent au pied du monument qui brûlait. La populace effrayée les accueillit par des cris d'espérance ; eux s'emparèrent des échelles, les officiers firent former la chaîne, la pompe commença de jouer. Le capitaine d'armes avait dit au quartier-maître de rester avec lui, pour forcer le peuple à se passer les seaux. Michel parut d'abord accepter ce poste de grand cœur :

—Au fait, murmurait-il, c'est l'ordre, je fais mon service, je suis payé pour ça !

Mais dès qu'il vit Calimard du haut d'une échelle, entrant dans le palais par une croisée, le caporal, qui ne luttait pas sans peine contre ses instincts de sauveteur, abandonna son poste et s'élança d'un bond vers l'édifice.

Une seconde après, il disparaissait dans la direction suivie par son matelot.

Tandis qu'à l'extérieur la chaîne s'établissait et que les marins se suspendaient aux corniches, recevaient de l'eau de main en main, couraient sur les toits, abattaient des cloisons et des solives, et semblables à des Salamandres paraissaient être dans leur élément, Calimard et Martaillo se retrouvèrent au milieu de la fournaise. Le bruit courait que la famille du marquis s'était réfugiée

au centre du corps de logis donnant sur la cour intérieure, et que l'escalier de cette partie du palais était entièrement consumée. Les deux matelots pénétrèrent aussi avant qu'ils purent, — ils cherchaient ; — des clamours désespérées les guidèrent, — ils se soutinrent mutuellement, et s'accrochant comme des lézards aux crevasses des murs, ils parvinrent à atteindre le pavillon du centre.

Au dessus, au dessous, tout autour d'eux, l'incendie se tordait en flammes rougeâtres.

Quelques marins, cependant, avaient forcé le passage d'un autre côté, ils entraient dans la cour.

—Une échelle ! une échelle ! enfans ! cria Martaillo qui grimpa toujours.

L'échelle fut apportée à l'instant même ; le quartier-maître et son fidèle matelot réparurent avec des femmes qu'ils venaient d'arracher aux flammes. On se les passa de main en main.

A peine étaient-elles sauvées, que Calimard croit encore entendre des cris étouffés derrière lui, il se précipite de nouveau dans l'intérieur, Martaillo le suit.

Comme le gabier courait sur une solive embrasée, la solive céda sous son poids, il tomba au milieu des flammes à l'étage inférieur. Michel Martaillo le vit disparaître et poussa un hurlement de rage ; puis, prenant un élan prodigieux, il sauta non loin de l'endroit où son matelot avait roulé. Il se trouva sur une espèce de plate-forme isolée, soutenue seulement par quatre colonnes de marbre. Alors, il se laissa glisser aussi près que possible du brasier ardent afin de secourir son ami. Sa tentative plus qu'audacieuse fut inutile ; c'était en vain qu'il s'exposait à brûler vif ; le malheureux gabier était tombé la tête la première sur le bûcher, ses vêtements étaient déjà réduits en cendre, il ne bougeait plus. Michel Martaillo vit distinctement le corps sans mouvement dans la fournaise. Alors il se rehissa sur la plate-forme et s'assit :

—Il faut donc qu'on ait une mère ! murmura-t-il.

Ce fut là qu'on le retrouva une heure après, lorsque l'incendie fut entièrement éteint. On ne savait s'il possédait encore sa raison. Il expliqua cependant comment son matelot avait péri, et ajouta ensuite avec une sorte d'égarément :

—Oui ! oui ! il faut donc qu'on ait une mère !...

Le maître de manœuvre comprit le sens de cette parole et lui dit amicalement :

—Oui, Martaillo, mon fils, il faut qu'on ait une mère, sans quoi on resterait là où son matelot est resté. J'ai senti ça dans mon jeune temps. Sois calme, mon garçon ; Calimard ne boulinguera plus, il y a là haut un bon Dieu qui prendra soin de lui.

—C'est comme ça que parlera ma mère, répondit Michel. Merci, maître, vous êtes un ancien et un brave.

Après quoi, le marquis das Golpelhas vint offrir une bourse d'or à Martaillo, qu'on lui désignait comme étant le sauveteur de sa femme et de ses enfans ; mais le quartier-maître entra en colère, rejeta dédaigneusement la bourse et se prit enfin à pleurer.

Le capitaine d'armes n'obtint pas que Michel Martaillo fût mis aux fers pour avoir abandonné son poste à la chaîne des seaux, le lieutenant s'y refusa.

Le commandant de *la Bellone* prit le quartier-maître sous sa protection et se chargea de lui faire accepter plus tard le don du marquis das Golpelhas.

Enfin, à partir du jour de l'incendie, l'équipage professa une estime singulière pour le farouche caporal qui, le mois suivant, sur la proposition du commandant de la frégate, fut nommé second maître de manœuvre, en vertu d'une décision spéciale du conseil d'avancement.

V.

MADELEINE CALIMARD.

La tristesse de Michel Martaillo devint plus sombre que jamais ; hors du service, il ne rompait guère le silence que pour maudire le dévouement et les imprudences qu'il fait commettre. Un fatal grief s'ajoutait à ses anciens griefs : la mort de Calimard avait été causée par l'espoir de sauver une victime de l'incendie ; mais maintenant la monomanie de l'officier marinier était respectée par tout le monde.

Au Sénégal, où la frégate se rendit après avoir quitté Lisbonne, un canot chavira sur la barre, Michel sauva deux hommes, dont l'un était le capitaine d'armes.

La frégate désarma à Toulon, Michel obtint un congé pour aller revoir sa mère.

Pendant son voyage il fut arrêté par une inondation de la Durance ; le brave matelot n'écouta que son cœur, et le canot dont il s'empara rendit les plus grands services.

Comme, d'après son principe, il refusait de se faire connaître, on le prit pour un vagabond, les gendarmes l'arrêtèrent. Il avait perdu dans l'eau l'étui de fer-blanc qui contenait ses papiers, et pour comble de malheur on le fouilla. Sa ceinture contenait deux à trois cents francs en argent, plus une bourse d'or étranger ; le tout fut déposé chez le juge de paix ; Michel fut mis en prison.

Alors seulement il consentit à dire la vérité ; son récit parut fabuleux, et quinze jours s'écoulèrent avant qu'on eût écrit à Toulon et reçu une réponse qui confirmait toutes les dépositions du second maître.

Le maire et le juge de paix, le brigadier de gendarmerie lui-même, se confondirent en excuses ; ils lui promirent de faire un rapport circonstancié de sa belle conduite durant l'inondation. Michel Martaillo les envoya à tous les diables de terre et de mer, et poursuivit sa route.

Enfin, il arriva à La Rochelle ; sa mère était fort inquiète de son retard ; on laisse à penser quelle tirade il fit contre sa chienne d'habitude.

La veuve Martaillo habitait alors un petit logement fort propre et passablement meublé ; un air de bien-être tout nouveau était répandu dans son domicile ; quand elle eut embrassé son fils et qu'ils eurent mêlé les douces larmes du retour, quand le marin eut fini de raconter son voyage par terre :

— Ah ça ! mère, dit-il, d'où vient cette richesse ? ce n'est assurément pas sur ma pauvre délégué que vous avez pu économiser de quoi acheter tout ça. J'ai beau être second maître, une pièce de dix francs de plus chaque mois n'est pas assez suffisant pour se grêler de même.

— C'est pourtant par toi que cela m'est arrivé, dit la vieille femme en souriant.

— Expliquez-vous, mère, je n'y comprends rien.

— Après ton départ à bord de la *Bellone*, M. Dumaine, que tu as tiré de l'eau, est venu me voir, il a voulu que la mère de Michel Martaillo ne fût plus sans feu dans un grenier au fort de l'hiver, c'est lui qui m'a installée comme tu vois.

Le digne second maître ne répondit rien, il venait de songer à la reconnaissance du seigneur portugais et à la mort de Calimard. Comme sa mère le regardait, elle vit qu'il était triste, et plus il

essayait de maîtriser sa douleur, moins il y parvenait : la voix lui manquait, car sa mère l'interrogeait, mais il ne pouvait parler.

A la fin, il prononça le nom de son matelot, il raconta brièvement l'histoire de l'incendie que la bonne femme connaissait déjà ; elle frémit au récit des dangers inouïs que le pauvre Michel avait courus en tâchant de retirer du feu l'infortuné gabier.

— Pour lors donc, ajouta Michel, il n'est pas malheureux que M. Dumaine ait soin de vous : une fois par hasard ça peut servir de sauver quelqu'un ; pas de règle sans exception, comme dit le fourrier. Oui, mère, il est bon que vous soyez à l'aise à cette heure, car ma délégué sera pour une autre, ma délégué, et encore ceci que le commandant m'a forcé de prendre : — Il montrait la bourse donnée par le marquis das Golpelhas ; — allons chez la femme à Calimard.

Le jeune gabier laissait une veuve et deux enfans réduits à la dernière misère par le fait de sa mort et de la suspension d'envoi de sa demi-paie.

Quand Michel et sa mère entrèrent dans le triste réduit de Madeleine Calimard, l'infortunée les reconnut et fondit en larmes. Elle berçait son plus jeune enfant, l'autre était pendu à son bras et voyant que sa mère pleurait, il pleurait aussi. Longtemps la douleur commune empêcha le second maître de dire un seul mot, mais à la fin, rompant brusquement le silence :

— Madeleine, dit-il, je n'aime pas le mariage moi, ni les femmes non plus, hormis ma bonne femme de mère. Pourtant, il m'est venu une idée : les enfans de mon matelot n'ont plus de père ; si vous me voulez, je suis paré ; le reste vous regarde !

Il fit quelques tours dans la chambre avant de poursuivre.

— Après ça, reprit-il, voici qui est à vous, c'est de l'or, il y a de quoi aller bien du temps avec... Ne me demandez jamais d'où ça vient ! ajouta le rude marin d'une voix étouffée.

Alors il reprit sa promenade en attendant une réponse.

Madeleine était une belle brune de vingt-cinq à vingt-six ans. Elle n'avait plus ni père ni mère ; Calimard l'avait épousée quatre ans auparavant, elle ne savait rien d'aussi beau dans le monde que son malheureux mari. De sa vie elle n'avait songé à un autre ; et puis Michel était si laid, si vieux en apparence, si peu galant. Elle le regarda avec une sorte d'effroi, elle regarda ensuite ses deux pauvres enfans, elle leva de nouveau les yeux sur Michel, et les baissant encore sur ses enfans qu'elle embrassa pour se donner de la force, elle fut au moment d'accepter la main du second maître. Mais celui-ci, quoi-qu'il eût l'air absorbé dans ses réflexions, avait tout vu, tout compris.

— Dieu, Madeleine, bien ! assez causé ! ma vieille carcasse ne vous va pas ; tant mieux ! ce que j'en faisais, c'était par rapport à mon matelot...

— Mais, monsieur Michel, interrompit la mère désolée, je n'ai rien dit encore, et mes deux enfans...

— Soyez calme, Madeleine, vos enfans ne manqueront de rien tant que Michel Martaillo aura ses deux bras à son service. Je ne tenais pas du tout à être votre mari, moi ! je veux à cette heure que vous soyez ma sœur, et que ma mère soit votre mère et que vous soyez sa fille. Ma bonne femme se fait vieille, voyez-vous, eh bien ! vous l'aidez, vous la soignez, et elle bercera les petits ; et moi je vous enverrai ma délégué, et quand les fils de Calimard seront en âge d'être mousses, je leur apprendrai le métier. Un matelot, un vrai matelot comme Calimard, c'est un frère ; vous donc, Madeleine, vous être ma sœur. N'est-ce pas, mère, qu'elle est votre fille ?

Les deux femmes étaient dans les bras l'une de l'autre.

Michel les contempla longtemps en pensant à Calimard ; il prit ensuite sur ses genoux Joseph, l'aîné des deux petits garçons, et le caressa paternellement.

Dès le même jour, comme il avait été dit il fut fait. Et après trois mois de séjour à La Rochelle, le second maître repartit pour Toulon.

VI.

FIN DES AVENTURES DE MICHEL MARTAILLO.

L'ancien commandant de la *Bellone* étant revenu de Paris avec l'ordre d'armer et de monter le vaisseau le *Sans-Pareil*, maître Martaillo ne manqua pas de se présenter chez lui. On conçoit que l'officier marinier obtint sans peine son billet d'embarquement. Pendant le cours de la campagne, le taciturne marin se montra plus ennemi que jamais, en paroles du moins, de tous les dévouemens d'action. Lorsqu'à la table de la maistrance il lui arrivait de rompre son silence accoutumé, ce n'était que pour commenter le même texte. Il finissait toujours par songer à Calimard, et alors, afin de dévorer sa douleur, il s'éloignait brusquement ; ses collègues s'habituaient à la longue à cette bizarrerie de caractère.

Cependant, trois ou quatre fois, on eut besoin d'hommes intrépides, surtout lors du fameux coup de vent qu'essuya le vaisseau entre les Beléares et la côte d'Espagne ; le commandant choisit constamment maître Martaillo le premier de tous.

Le *Sans-Pareil* ayant démâté de ses trois mâts de hune, il importait de couper les manœuvres qui le retenaient le long du bord. Il s'agissait du salut du bâtiment ; les espars, repoussés contre la muraille par une mer furieuse, menaçaient de la défoncer à chaque instant.

Le second maître n'avait pas même eu besoin d'être nommé, il s'était élancé à l'extrémité la hache à la main, son exemple fut suivi ; les mâts furent entraînés par la mer, et le navire dégagé. Les dangers que courut Michel en cette circonstance sont imaginables ; s'il ne fut pas enlevé par les lames, c'est par une sorte de miracle.

En rentrant à bord, comme on le louait de son sang-froid et de son courage, il répondit avec humeur :

— J'ai fait mon service ; mais croyez bien que sans ça je ne m'exposerais point de même, pas si bête !

Néanmoins il continua de jouer sa vie à pair ou non, toutes les fois qu'il vit quelqu'un en péril.

Après chacun de ses actes de dévouement, il restait huit jours sans desserrer les dents, morne, mécontent de lui-même ; il s'adressait les plus violens reproches, et si on le questionnait, il s'accusait rudement d'être incorrigible et de retomber toujours dans sa chienne d'habitude.

Nous allons maintenant passer sous silence cinq ou six années de la vie de notre héros. Bornons-nous à dire qu'il reparut trois fois à La Rochelle. Madeleine soignait la bonne femme Martaillo, les enfans de Calimard grandissaient, la délégation était exactement servie par les soins du commissaire de l'inscription maritime. Au retour de chaque campagne, le second maître partageait en outre son décompte arriéré avec sa mère et celle qu'il nommait sa sœur. D'un autre côté, l'or portugais avait été sagement employé. Une partie de la somme était placée à la caisse d'épargne, l'autre avait servi à compléter le bien-être des

braves gens que M. Dumaine venait toujours voir de temps à autre, et qu'il protégeait avec une noble sollicitude. Rien de tout cela ne changeait les opinions du grognard d'eau salée ; la mort de Calimard était à ses yeux un argument sans réplique contre le dévouement.

En 1838 et 1839, Michel Martaillo, alors premier maître de manœuvre, naviguait dans les Antilles à bord d'une grande corvette. Il se trouva en rade de Port-Royal, lorsqu'eût lieu le tremblement de terre. Il passa consécutivement trois jours et trois nuits à piocher, à déterrer les vivants du milieu des décombres, à travailler de toutes ses forces. Il fut blessé par plusieurs éboulemens, tandis qu'il creusait sous les ruines des passages pour ceux qu'il arrachait à la mort. Par effet de cet excès de zèle, il fut atteint de fièvre jaune. Pendant sa maladie, il répétait avec désespoir le nom de sa mère et celui de Madeleine.

— Qui leur donnera du pain ? Qui leur enverra sa déléguée ? s'écriait-il ; j'avais bien besoin de m'éreinter pour ces créoles et ces nègres de malheur ; je suis un sans cœur et un misérable, c'est sûr !

— Tranquillisez-vous, maître Martaillo, dit le chirurgien-major, ayez du flegme et de la confiance, je répons de vous guérir.

— Du flegme, comment voulez-vous que j'en aie ? Si j'avale ma gaffe, ma vieille mère et Madeleine retomberont dans la misère.

— Vous guérirez, maître, poursuivit le docteur, vous guérirez si vous n'avez pas peur de mourir.

— Peur ! dit le marin ; je n'ai pas peur pour moi, mais pour elles.

— Alors je vous ordonne de ne plus vous inquiéter, c'est ma consigne, reprit le médecin.

— Suffit major, répliqua maître Martaillo, qui obéit à la lettre.

Huit jours après, il était sur pieds.

Faut-il ajouter qu'étant à Cayenne, comme un requin allait dévorer un baigneur, Martaillo se précipita brusquement à la mer ? Sa chute fit peur au terrible cétacée qui prit la fuite.

À la Havane, maître Martaillo étant descendu à terre avec son commandant, pendant une émeute de noirs, préserva l'officier supérieur d'un coup de stylet, mais le reçut lui-même à la main. Soit que l'arme fût empoisonnée, soit que la chaleur seule eût envenimée la blessure, la gangrène s'y mit ; il fallut couper l'avant-bras du vaillant maître d'équipage.

Durant l'opération, il se reprochait encore sa chienne d'habitude en disant :

— Je n'avais que deux bras pour les faire vivre, et, à cette heure, me voici manchot.

Malgré ses regrets qu'il ne dissimulait point, maître Martaillo avait des droits à la reconnaissance de son capitaine. Un rapport circonstancié, dans lequel l'officier supérieur mentionnait tous les derniers actes de dévouement du marin, fut expédié au ministre. Quand cette pièce arriva, l'ancien commandant de la *Bellone* et du *Sans-Pareil* était attaché au ministère de la marine. Dieu fit qu'il en entendit parler. Aussitôt le capitaine de vaisseau relata, dans un second rapport, tous les autres exploits du maître de manœuvre. On retrouva aussi une pièce adressée au ministre, longtemps auparavant, sur le même homme, par les autorités d'un village des bords de la Durance.

Michel Martaillo, cependant, avait été renvoyé dans ses foyers comme désormais incapables de servir l'état. Il avait alors quarante-huit ans passés. Or, attendu qu'il naviguait depuis l'âge de dix ans, il complétait, interruptions déduites,

cinquante mois de mer de plus que les trois cents rigoureusement exigés du marin qui sollicite sa retraite. Le commissaire de La Rochelle, en faisant valoir les droits du brave maître, n'oublia pas d'ajouter à ses états de service plusieurs annotations honorables. Il y joignit, en outre, une lettre de M. Dumaine et un récit de sa généreuse conduite envers la veuve et les enfans de Calimard. Mais l'invalidé ignorait tout cela, et sa mélancolie était si profonde que sa vieille mère et Madeleine ne pouvaient venir à bout de le déridier.

—Que faire maintenant ? disait-il avec amertume, me voici pareil à un vieux ponton crevé, je suis cloué à terre comme un soldat ou un procureur. Ils vont me donner ma retraite, joli denier ! Et voici que je coûterai plus que je ne rapporterai à la case, car enfin je ne puis pas me passer de fumer ma pipe et de boire mon bonjaron de suc, sans compter qu'il me faut du pain frais, vu que je n'ai plus de dents.

—Mon enfant, proposa timidement la vieille mère, si tu te faisais nommer patron d'une barque de pêche ou d'un passager de l'île de Ré.

Michel prêta l'oreille plus attentivement, une lueur d'espoir brilla dans ses yeux.

—Nous avons à la caisse d'épargne plus qu'il n'en faudrait pour ça ; tu pourrais commander au cabotage si tu voulais...

—Est-ce que je sais les calculs, moi ! interrompit le marin.

Madeleine sortit sans rien dire et se rendit chez M. Dumaine, qui était alors à La Rochelle. A son retour, elle était bien joyeuse intérieurement, mais Michel avait cessé d'être séduit par l'appât de commander un bateau. Avec un bras de moins, faire la pêche lui semblait impossible ; l'examen du capitaine au cabotage l'effrayait comme on l'a vu ; et quant à l'intérêt à prendre dans la coque d'une barque quelconque :

—Non, mère, disait-il, cet argent de la caisse d'épargne n'est pas à nous, c'est à Madeleine, voilà mon idée ; et j'aimerais mieux perdre l'autre bras et les deux jambes avec, que d'y toucher seulement du bout de l'ongle !

—Mais, interrompit Madeleine, si maintenant je vous demandait d'être votre femme...

—Pourquoi ça ? répliqua sévèrement le maître, c'est coulé depuis plus de dix ans, n'en parlons plus !

—Pardon, maître Martaillo, c'est que je pensais que si vous étiez mon mari, rien ne s'opposerait plus à ce que vous prissiez l'argent pour avoir une barque.

—Assez causé !... s'écria le marin en détournant la tête, car il était touché du sacrifice que voulait faire Madeleine.

—Et puis, votre mère vous le dira, Michel, je vous aime à présent que je vous connais mieux. Vous seriez le père des enfans de Calimard, comme vous disiez dans le temps.

—Michel, mon bon Michel, pourquoi la refuses-tu ? dit la vieille veuve ; tu vois bien que tu lui fais de la peine.

—Je lui refuse, parce que je suis laid, vieux, manchot, bon à rien ; du reste, vous le savez bien, vous, je n'aime pas le mariage, c'est connu !

—Elle est si douce, reprit la mère Martaillo, tu l'aimerais tant !

—Ah ! par exemple, Madeleine, je me défie bien de t'aimer un brin de plus qu'à présent ; tu es ma sœur, je l'ai dit, la femme de mon matelot, de Calimard. C'est bête de se jeter à l'eau et au feu pour le premier venu comme c'est ma chienne d'habitude, mais pour vous, mère, ou pour elle, je suis paré à me faire couler avec la grande ancre en cravatte.

Restait un dernier argument, la mère Martaillo l'employa :

—Je suis bien vieille, dit-elle et elle est encore jeune ; Madeleine n'a pas même trente-sept ans. Après moi, où demeurera-

t-elle ? et ce n'est pas tout, si toi aussi tu venais à mourir, elle n'aurait pas même de pension de veuve, elle n'en a pas eu pour Calimard, tu le sais ; eh bien, après toi, mon fils, elle serait sûre d'en avoir une.

—Parbleu ! dit le rude marin, si ce n'est que ça, qu'elle en prenne un autre que moi, la denrée ne manque pas sur la place.

Madeleine fondit en larmes.

—Non ! s'écria-t-elle, je n'aurais pas attendu cela de vous. Voici la première fois que vous me faites de la peine, mais il était impossible de m'en faire davantage. Moi, capable de quitter votre mère ! de vouloir un autre homme que le matelot de Calimard !

Maître Martaillo sentit qu'il avait eu tort, il prit la main de Madeleine et la serra doucement en essayant d'adoucir sa grosse voix plus rauque que le vent de sud-ouest.

Là, là ! ma belle petite Madeleine, dit-il, ne pleure pas de même, j'ai tort, je te demande pardon ; voyons, que faut-il faire ?

—Il faut te marier avec elle, interrompit la mère Martaillo.

—Eh bien !... ça y est ! et soyez contentes. Faut bien faire ce que vous demandez, si ça vous rend heureuses ; et d'ailleurs il est juste qu'elle ait un jour la pension de veuve à cause de moi. Voyons, à quand la noce ?

Les enfans, qui avaient attentivement écouté, pleurant quand leur mère pleurait et souriant avec elle, se précipitèrent à ces mots vers l'invalidé et se suspendirent à son bras, ils l'appelaient leur père.

Michel Martaillo, tout ému, les embrassait, et Madeleine et la vieille veuve, les larmes aux yeux, se félicitaient l'une l'autre, lorsqu'un gendarme vint chercher le maître de manœuvre de la part du commissaire de l'inscription.

—Que nous veut celui-ci ? dit le marin.

—Rien de mauvais, je pense, répliqua le gendarme ; le commissaire avait l'air d'avoir quelque bonne nouvelle à vous apprendre.

—C'est ma retraite, apparemment, ajouta le maître en sortant avec le gendarme.

Quand il rentra il était rayonnant.

—Primo d'abord, mes vieilles, dit-il, la retraite est réglée crânement mieux que je n'y comptais. Secondement, M. Dumaine qui était là,—tu avais été le voir pour moi, ma bonne Madeleine,—M. Dumaine me donne à commander son grand lougre le *Marsouin*, joli morceau de bois ! Le commissaire a dit qu'il arrangerait tout moyennant que je me présentasse devant la commission et que je prouvasse que je connais nos côtes et que je suis capable de faire mon point par le quartier ; je sais ça par cœur, ce n'est pas malin. Enfin, troisièmement, voici le plus beau !... Dimanche, ils me donneront, quoi, mère ?... devinez !... Sais-tu ce qu'ils me donneront, Madeleine ?... La croix d'honneur ! cinq cent mille tonnerres ! la croix d'honneur !...

Le vieux maître d'équipage, l'héroïque sauveteur, pleurait de joie ; mais, après un moment de silence, il reprit de son ton le plus farouche :

—Seulement, ces sauvages-là ont voulu la liste de tous les hommes que j'ai sauvés de manière ou d'autre depuis que je navigue, et je n'ai pas pu refuser, j'étais si content ! mais tout de même ça me jugule ; que vont-ils faire de cette liste ?

—Allons, Michel n'y pense pas, répondit la mère Martaillo au comble du bonheur, jusqu'à présent il me semble que tes sauvetages t'ont fait plus de bien que de mal. Vois M. Dumaine, et le commissaire d'ici, et celui de Rochefort, et tout le monde dans le pays. Tout notre bien-être, tout notre contentement, ne viennent-ils pas de tes belles actions ?

L'invalidé, pour réponse, aurait pu montrer son moignon, il n'y songea même pas, mais il dit d'une voix sourde :

—Mère, vous oubliez Calimard !

CONCLUSION.

Moins d'un mois après cette scène, maître Michel Martaillo, patron du beau lougre *le Marsouin* qui cabotait d'ordinaire entre La Rochelle et Saint-Martin-de-Ré, sortait de chez lui en grand uniforme de premier maître de manœuvre. La croix d'honneur et plusieurs médailles brillaient à sa boutonnière, à côté du bouquet du nouveau marié.

Madeleine lui donnait le bras.

Les enfans Calimard et la bonne vieille Martaillo suivaient, ainsi que nos anciennes connaissances, Prigent, Thomas, Le-Grand-Borgne, la mère Bigorne et une foule de riverains, de marins et de pêcheurs.

On se rendait à l'église.

On y trouva M. Dumaine et sa famille qui étaient venus tout exprès de La Rochelle, afin d'assister au mariage de maître Michel Martaillo. Le commissaire de marine avait aussi jugé convenable de s'y montrer.

Le curé qui bénit les nouveaux époux ne put s'empêcher de rendre un hommage public aux belles qualités du vieux marin.

Le soir de la cérémonie nuptiale, un grand festin eut lieu à la *Baleine-d'Or*; la mère Bigorne et Jeanneton firent merveilles. Le ciel était pur et la mer sereine, la fête se prolongea, sans incidens tragiques, jusqu'à une heure fort avancée dans la nuit.

On complimentait à l'envi Michel, et Madeleine toute fière des louanges unanimement données à son second mari,—vrai cœur de matelot, disait-on, qui avait gagné tous ses grades par des actes de dévouement.

Pour la première fois, le patron du *Marsouin* souffrit ces éloges sans les interrompre; mais, à quelque temps de là, lorsque par des efforts réunis de ses divers protecteurs, l'Académie française lui décerna l'un des prix Monthyon, et que le maire de La Rochelle lui fit part de cet heureux événement, en lui expliquant le but de l'institution :

—Tremblement de Brest! s'écria le marin, voilà encore de fameux oiseaux à gros bec, avec leurs idées d'encourager le pauvre monde à faire des bêtises comme j'en ai fait toute ma vie. On a bien raison de dire qui ne faut compter ni sur un serment d'ivrogne ni sur une promesse de joueur. Moi, c'est de même, j'avais beau avoir cinquante bonnes raisons pour ménager ma peau, va! je t'en fiche j'oubliais tout. Enfin, Monsieur le maire, je vous remercie malgré ça; on sait ce qu'on a à faire.

L'on cite aujourd'hui le lougre *le Marsouin*, commandé par Michel Martaillo, et monté, entre autres marins, par Joseph et Pierre Calimard, comme le plus hardi des caboteurs de la côte. Quatre ou cinq navires au long cours, pilotés par lui, sont entrés dans les pertuis par des temps affreux, des temps de perdition. Martaillo le manchot et les deux fils de sa femme sont désormais en grande vénération sur le littoral des Sables d'Olonne à Marenne, de l'île-d'Yeu à l'île d'Oléron, dans un rayon de plus de dix lieues autour du cabaret de la *Baleine-d'Or*. Enfin, malgré la faible vocation matrimoniale du valeureux maître et pilote, il rend Madeleine la plus heureuse des femmes maritimes du pays,—Madeleine, la veuve de son cher et infortuné matelot.

G. DE LALANDELLE.



Poesie.

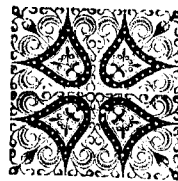
LE COIN DU FEU.



Le foyer, des plaisirs est la source féconde ;
Il fixe doucement notre humeur vagabonde.
Au retour du printemps, de nos toits échappés,
Nous portons en tous lieux nos esprits dissipés ;
Le printemps nous disperse, et l'hiver nous rallie ;
Auprès de nos foyers, notre âme recueillie
Goûte ce doux commerce à tous les cœurs si cher !
Oui, l'instinct social est enfant de l'hiver.
En cercle un même attrait rassemble autour de l'âtre
La vicillesse conteuse et l'enfance folâtre.
Là courent à la ronde et les propos joyeux,
Et la vieille romance, et les aimables jeux ;
Là, se dédommageant de ses longues absences,
Chacun vient retrouver ses vieilles connaissances.
Là s'épanche le cœur : le plus pénible aveu,
Longtemps captif ailleurs, s'échappe au coin du feu.
Comme aux jours fortunés des pénates antiques,
Le foyer est le dieu des vertus domestiques.
Là reviennent s'unir les parents, les maris,
Qui vivaient séparés sous les mêmes lambris.
Là vient se renouer la douce causerie ;
Chacun, en la contant, recommence sa vie.
Vous dirai-je ces jeux dont les amusements
De la jeunesse oisive occupent les moments,
Abrégent la soirée et prolongent la veille ?
Mais la maternité, de l'œil et de l'oreille,
Suit leurs joyeux ébats, tempère la gaieté,
Et la sagesse impose à la témérité.
Ici, sous des genoux qui se courbent en voûte,
Une pantoufle agile, en déguisant sa route,
Va, vient, et quelquefois, par son bruit agaçant,
Sur le parquet battu se trahit en passant.
Ailleurs, par deux rivaux la raquette empaumée
Attend, reçoit, renvoie une balle emplumée,
Qui, toujours arrivant, et repartant toujours,
Par le même chemin recommence son cours.
Des tablettes ailleurs étalent à la vue
Des beaux esprits du temps l'innombrable cohue ;
Et des journaux malins font passer les auteurs
Des bravos du parterre au rire des lecteurs.
Enfin, au coin du feu, nos aimables convives
Vont achever du soir les heures fugitives.
Autour d'eux sont placés des damiers, des cornets ;
L'un se plaint d'un échec, et l'autre d'un sonnet
Tour à tour on querelle, on bénit la fortune ;
Enfin contre l'hiver tous font cause commune.
Suis-je seul, je me plais encore au coin du feu.
De nourrir mon brasier mes mains se font un jeu ;
J'agace mes tisons ; mon adroit artificier
Reconstruit de mon feu l'élégant édifice ;
J'éloigne, je rapproche, et du hêtre brûlant

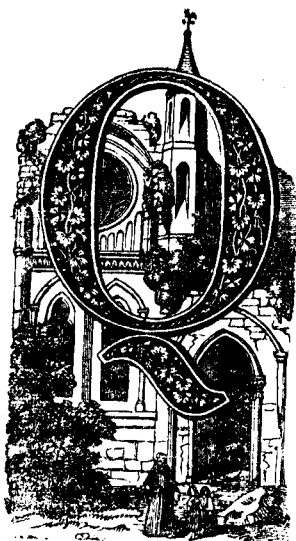
Je corrige le feu trop rapide ou trop lent.
Chaque fois que j'ai pris mes pincettes fidèles,
Partent en petillant des milliers d'étincelles ;
J'aime à voir s'envoler leurs légers bataillons ;
Que m'importent du Nord les fougueux tourbillons ?
La neige, les frimas qu'un froid piquant resserre,
En vain sifflent dans l'air, en vain battent la terre.
Quel plaisir, entouré d'un double paravent,
D'écouter la tempête et d'insulter au vent !
Qu'il est doux, à l'abri du toit qui me protège,
De voir à gros flocons s'amonceler la neige !
Leur vue à mon foyer prête un nouvel appas :
L'homme se plaît à voir les maux qu'il ne sent pas.
Mon cœur devient-il triste, et ma tête pesante,
Eh bien, pour ranimer ma gaieté languissante,
La fève de Moka, la feuille de Canton,
Vont verser leur nectar dans l'émail du Japon.
Dans l'airain échauffé déjà l'onde frissonne ;
Bientôt le thé doré jaunit l'eau qui bouillonne,
Ou des grains du Levant je goûte le parfum.
Point d'ennuyeux causeur, de témoin importun ;
Lui seul, de ma maison exacte sentinelle,
Mon chien, ami constant et compagnon fidèle,
Prend à mes pieds sa part de la douce chaleur.
Et toi, charme divin de l'esprit et du cœur.
Imagination ! de tes vagues chimères
Fais passer devant moi les figures légères.
A tes songes brillants que j'aime à me livrer !
Dans ce brasier ardent qui va le dévorer,
Par toi, ce chêne en feu nourrit ma rêverie ;
Quelles mains l'ont planté ? quel sol fut sa patrie ?
Sur les monts escarpés bravait-il l'aquilon ?
Bordait-il le ruisseau ? paraît-il le vallon ?
Peut-être il embellit la colline que j'aime,
Peut-être sous son ombre ai-je rêvé moi-même.
Tout à coup je l'anime ; à son front verdoyant
Je rends de ses rameaux le panache ondoyant,
Ses guirlandes de fleurs, ses touffes de feuillage,
Et les tendres secrets que voila son ombrage.
Tantôt environné d'auteurs que je chéris,
Je prends, quitte et reprends mes livres favoris ;
A leur feu tout à coup ma verve se rallume,
Soudain sur le papier je laisse errer ma plume,
Et goûte, retiré dans mon heureux réduit,
L'étude, le repos, le silence et la nuit.
Tantôt, prenant en main l'écran géographique,
D'Amérique en Asie, et d'Europe en Afrique,
Avec Cook et Forster, dans cet espace étroit,
Je cours plus d'une mer, franchis plus d'un détroit.
Chemine sur la terre, et navigue sur l'onde,
Et fais, dans mon fauteuil, le voyage du monde.

DELILLE.



Littérature.

LA BRESCELLE.



QUELQUES jours après la première entrée de Louis XVIII à Paris, en mai 1814, deux émigrés : M. le marquis de Cerneau et le jeune vicomte de Salnois partirent de Londres pour venir en France ; éloignés de leur patrie depuis vingt-deux ans, ils y arrivaient avec ces espérances sans limite qui sont l'éternel apanage du parti vainqueur. M. de Cerneau, âgé de quarante-cinq ans environ, avait laissé en France de très belles propriétés, dont sa mémoire lui retraçait parfaitement la valeur, l'emplacement et l'étendue ; il allait rentrer dans ses biens. M. Gustave de Salnois, qui avait vingt-huit ans depuis quelques mois, avait quitté la France tout enfant, et s'il ne pouvait pas réclamer des biens vendus, sa fidélité à la famille exilée lui donnait des droits incontestables

à un régiment et à toutes les faveurs de cour dont le roi devait être prodigue pour les siens. L'hospitalité anglaise cependant leur avait été assez douce pour leur faire préférer depuis le directoire le séjour de Londres, à celui de Paris ; mais quand ils virent que le drapeau blanc flottait sur tous les clochers, et que le tour de la noblesse française était à la fin venu, ils voulurent, comme tant d'autres, profiter de la victoire de l'Europe, et glaner en France après la moisson des alliés. Les deux voyageurs avaient débarqué à Calais, et une chaise de poste les conduisit à Paris, quoique le marquis se demandât si cette déviation aux habitudes d'autrefois était convenable, et s'il ne serait pas de meilleur goût de descendre à Versailles. Ils avaient déjà dépassé Rouen, la nuit se dissipait, et ils espéraient arriver à Paris avant la fin du jour, lorsque la chaise se pencha un peu sur le côté droit, puis s'arrêta, et après une ou deux oscillations assez douces, se coucha sur la poussière du chemin. Les deux voyageurs n'éprouvèrent aucun accident et sortirent par la portière.

— Imbécile, dit M. de Salnois au postillon qui descendait de cheval. Comment, nous verser sur un chemin uni comme une glace !

— Je ne peux conduire ces messieurs qu'avec quatre roues ; il n'y en a plus que trois, dit le postillon.

En effet, une des roues avait perdu son cercle de fer, et les jantes désunies avaient éclaté.

— C'est une prise de possession, dit en riant le marquis de Cerneau ; puis, tout d'un coup, sa figure s'altéra, quelques larmes vinrent dans ses yeux, et il s'écria :

— Ah ! mon ami, la Breschelle ! c'est la Breschelle ! regardez donc !

Sur la grande route où ils se trouvaient alors s'étendait une muraille parfaitement entretenue, dont l'œil n'apercevait ni le commencement ni la fin, et derrière laquelle les grands arbres d'un parc étendaient leurs branches feuillues.

— C'est là que je suis né, mon ami, dit-il ; voilà le manoir paternel.

Le marquis racontait ensuite toutes les beautés de cette terre, la magnificence du château, l'étendue des prairies, celle du parc, les étangs, le blé nourricier qui lors de la moisson faisait gémir sous ses gerbes d'innombrables charriots, les bœufs de labour, les vaches de l'étable ; enfin, il rappela tous les droits seigneuriaux attachés à cette terre, qui était à lui, patrimoine laissé par

ses ancêtres, et dont l'odieuse république l'avait dépouillé. Le postillon conduisit, comme il put, la chaise de poste au hameau voisin, et tandis qu'on raccommodait la roue brisée, les deux amis longèrent le parc, et ayant trouvé une porte ouverte, ils y entrèrent.

— Nous avons une heure à nous, dit le marquis à Gustave ; je veux vous faire les honneurs de chez moi.

Chaque pas du marquis réveillait un souvenir et excitait une admiration. C'est ici qu'il jouait enfant, voilà l'étang où il courut son premier danger, cet arbre avait vu son premier amour ; la Breschelle présentait en ce moment le luxe d'une végétation puissante que l'art conduit et améliore, tout était en rapport, pas un pouce de terrain n'était inculte ; ils s'avancèrent vers le château dont les blanches murailles brillaient au soleil, et qu'à ses contrevents nouvellement peints, aux rideaux de soie qui garnissaient les fenêtres, on reconnaissait pour être l'objet des soins d'un propriétaire heureux et riche.

La propriété est sans doute une chose respectable ; mais le territoire du pays n'est-il pas plus sacré et plus saint encore que ne le sont les quelques arpents du citoyen ? Et si, lorsqu'il fallait sauver la patrie, une classe de Français avait passé à l'ennemi, n'avait-on pas le droit de s'emparer du bien de tous ces transfuges, pour créer, armer et nourrir les quatorze armées qui sortirent de terre comme la moisson de quelque Cadmus nouveau ? Mais M. de Cerneau ne faisait pas un calcul pareil ; il ne voyait dans la vente de ses biens qu'une spoliation, sans profit que pour l'acheteur, et surtout il oubliait ses torts envers la patrie. Il est vrai de dire que ces torts même étaient un mérite aux yeux du souverain nouveau ; mais quelle que fût la bonne volonté de Louis XVIII pour les émigrés, il avait été forcé de sanctionner la vente des biens nationaux. Le marquis le savait, et soit qu'il se fit illusion, soit qu'il comptât sur la secrète protection du gouvernement ou sur son influence personnelle, il paraissait regarder la Breschelle comme devant sous peu lui appartenir de nouveau. Son œil de propriétaire s'égarait à plaisir dans les longues allées du parc, sur le tapis vert des prairies, et s'il n'entraît pas dans le château pour revoir les appartements, c'était pour ne pas rencontrer le vieux jacobin, qui avait fait de ce manoir seigneurial la demeure du crime heureux et enrichi.

— Mon ami, dit-il à Gustave en lui serrant la main, j'ignore encore qui jouit insolemment de mon bien ; mais je vous jure que si je peux avoir affaire à un homme et à un homme jeune, j'oublierai que je suis gentilhomme et m'en remettrai au jugement de Dieu, puisque je n'ai rien à attendre de la justice des hommes.

Il n'était pas difficile d'exalter la haine de Gustave de Salnois contre les détenteurs de biens nationaux ; le vicomte trouva en effet mille raisons pour confirmer le marquis dans son opinion ; pour lui prouver la validité de ses droits, il lui demanda avec instance d'être son second si jamais il venait à croiser l'épée.

Le marquis serra M. de Salnois dans ses bras avec effusion, et lui montrant un pavillon isolé, il le pria de se regarder comme le propriétaire de ce pavillon et de venir l'habiter dès que lui-même serait installé au château.

Il fallut enfin s'arracher de ces lieux enchantés ; le postillon avait annoncé que la roue était raccommodée ; les deux amis remontèrent dans leur chaise ; et avant la fin du jour ils étaient à Paris.

— La Breschelle vaut aujourd'hui douze cent mille francs, disait le marquis.

— Vous êtes modeste, répondait le vicomte, la Breschelle vaut davantage.

L'ambition de ces deux émigrés n'était pas la même : le marquis voulait entrer dans l'administration, tandis que M. de Salnois ambitionnait un grade dans l'armée. Ils se séparèrent donc et tous deux sollicitèrent de leur côté. On sait le reproche que les amis d'Henri IV firent à ce prince, quand il eut conquis Paris : le roi de France oublia les compagnons du roi de Navarre, pour distribuer ses faveurs à ses anciens ennemis ; il n'en fut pas de même de la Restauration, elle combla la noblesse et le clergé de toutes les grâces, de toutes les distinctions dont elle pouvait disposer ; mais la foule était si grande qu'il eût fallu doubler le nombre des régiments, des préfectures, des évêchés, pour satisfaire toutes les fidélités malheureuses et tous les royalismes désintéressés. MM. de Cerneau et de Salnois furent négligés ; un jour ils se rencontrèrent dans un salon du faubourg Saint-Germain.

— Eh bien ! dit M. de Salnois à son ami, vous traite-t-on comme moi, M. le marquis ? Sa majesté me renvoie au ministre de la guerre, le ministre m'oppose les réglemens et m'offre une sous-lieutenance dans un régiment de cavalerie, ou l'habit bleu galonné d'argent des gardes-du-corps.

— C'est à n'y pas tenir, répondit le marquis, on veut me faire juge-de-paix ? Un gentilhomme juge-de-paix, grand Dieu !

— Et la Breschelle ? demanda le vicomte.

— Vous renouvez toutes mes douleurs ; imaginez que pour comble de maux, la Breschelle est dans les mains d'une jeune femme isolée sans père, sans frère, sans époux, presque une mineure ; mais si jamais....

— Comptez alors sur moi, lui dit le vicomte, sans le laisser achever.

— J'y compte toujours répondit le marquis.

Cependant M. de Salnois n'était pas malheureux partout ; c'était un beau cavalier, d'une figure distinguée, dont les manières élégantes, le regard ferme et doux en même temps pouvaient fort bien ne pas désarmer un ministre, mais devaient faire une certaine impression sur une jeune femme ; il occupait l'étage supérieur d'un hôtel de la Chaussée-d'Antin, dont les principaux appartements étaient habités par la propriétaire elle-même. M. le comte crut devoir une visite à cette dame ; il allait se présenter chez elle, lorsque par une porte entr'ouverte il vit, dans une antichambre, le buste de l'empereur.

—Grand Dieu ! dit-il en s'enfuyant, dans quel guépier allais-je me fourrer ! c'est une femme qui pense mal.

Quelque temps après, son domestique lui apprit que cette dame était jeune et fort jolie.

—Au fond, pensa-t-il, il faut être poli avec tout le monde, et il se présenta chez elle.

Mme la comtesse Bernard était sortie ; mais M. de Salnois, introduit dans le salon, put en contempler l'ameublement élégant et somptueux ; il allait sortir, lorsque ses regards tombèrent sur un tableau devant lequel il s'arrêta involontairement : il représentait un homme dans la force de l'âge dont la chemise était entr'ouverte sur la poitrine, et qui était vêtu d'une carmagnole. Ce tableau portait la date de 93.

—Voilà un portrait bien peint, dit-il au domestique qui l'avait introduit.

—C'est un ouvrage de M. David, répondit celui-ci, c'est le père de Mme la comtesse.

—Décidément, on ne peut pas voir cette femme-là, pensa-t-il en se retirant, la fille d'un jacobin, d'un montagnard !

Au bout de deux ou trois jours, il se croisa avec Mme la comtesse Bernard qui allait mener en calèche ; il s'arrêta involontairement pour la contempler ; il avait vu de belles femmes, jamais d'aussi jolie ; c'était une beauté espagnole qui fit saillir le contraste avec le genre de beauté auquel son séjour en Angleterre l'avait habitué, des cheveux noirs et luisants, des yeux qui brillaient sous leurs cils de jais, une figure d'un ovale parfait, un teint blanc et animé, une taille fine et cambrée, et dans la démarche, cette grâce simple et naturelle qui fait deviner des habitudes élégantes. Dès ce moment, M. le vicomte ne songea plus au buste de l'empereur ni au portrait du père montagnard, il ne vit plus qu'une femme charmante auprès de laquelle il eût oublié volontiers ses vingt années d'exil ; l'ingratitude des Bourbons et l'inflexibilité des ministres. M. de Salnois s'arrangea de façon à trouver la comtesse chez elle ; d'abord ses visites furent agréées, puis elles devinrent si fréquentes qu'il ne bougeait presque plus de chez sa propriétaire. Une position pareille ne pouvait pas durer avec bienséance, à moins que M. de Salnois ne s'expliquât ; il était si amoureux qu'il n'hésita pas à le faire dès qu'il eut quelques espérances de succès : il n'était pas riche et il comprenait tout ce qu'une démarche pareille présentait de difficultés : la comtesse était millionnaire et pouvait soupçonner le vicomte d'un amour intéressé. La véritable passion a néanmoins un langage si particulier qu'une femme ne s'y trompe pas ; la comtesse ne repoussa pas celui qui l'aimait, mais elle s'expliqua franchement sur sa famille et sur ses opinions.

—Vous êtes d'une ancienne noblesse, lui dit-elle, et paraissez dévoué aux Bourbons ; pour moi, je suis la fille d'un conventionnel ; mon père était républicain, et s'il était permis à une femme de parler de ses opinions, je vous dirais que je pense comme mon père. Feu mon mari, le comte Bernard, était fils de ces œuvres et de la révolution : il a été avocat ; il fut distingué par l'empereur qui le fit entrer au conseil d'Etat, puis le nomma sénateur. Je ne renie aucun des antécédents de ma famille et ne voudrais pas m'allier à quelqu'un qui me le reprochât jamais. Je respecterai toujours vos opinions, mais j'exige que vous respectiez toujours les miennes. Cela vous convient-il, M. le vicomte ?

Il est bien difficile de ne pas se ranger à l'opinion d'une femme qu'on aime ; d'ailleurs, l'oubli dans lequel on laissait M. de Salnois avait un peu refroidi sa ferveur monarchique. Il ne demandait pas mieux que de mettre en pratique la devise proclamée par les Bourbons eux-mêmes : *Union et oubli !* On ne lui demandait pas le sacrifice de ses opinions, mais seulement de la tolérance pour les opinions d'autrui : il promit tout.

Le mariage fut bientôt arrêté ; les amis de la comtesse entouraient le futur époux, et ravis de sa modération, ils approuvaient une union où les époux pour se joindre n'en étaient pas moins partis de l'extrémité des deux camps. Le moment de la signature du contrat arrivé, le notaire, suivant l'usage, lut tout haut les dispositions de cet acte.

—Mme la comtesse veuve Bernard apporte à la communauté : 1° un hôtel à Paris, sis rue du Mont-Blanc, 500,000 fr. ; 2° une terre en Normandie, la terre de la Breschelle, 1,500,000 fr....

—La Breschelle ! s'écria le vicomte.

—Oui, monsieur, lui dit la comtesse ; une terre magnifique : la connaissez-vous ?

—Je crois l'avoir vue une fois, Mme la comtesse.

—Eh bien ! qu'en pensez-vous ?

—Elle est superbe, madame.

Tout le monde signa, et le mariage civil fut remis au lendemain. Mais avant de conduire la comtesse à la mairie, M. de Salnois avait une visite à faire : il courut chez M. de Cerneau :

—Monsieur le marquis, lui dit-il, Mme la comtesse Bernard, propriétaire de la Breschelle, va pouvoir vous présenter un champion ; elle se marie : c'est moi qu'elle épouse.

—Vous, vicomte ?

—Moi-même. Sans vous dire si mon opinion a changé sur la possession des propriétés vendues nationalement, je viens vous prévenir qu'il n'est ni en mon pouvoir ni dans ma volonté d'engager ma femme à se dépouiller de ses biens. Demain je serai propriétaire de la Breschelle, et comme vous êtes décidé à en appeler au jugement de Dieu, je viens me mettre à vos ordres. Il est singulier, ajouta-t-il, que dans cette affaire, où je devais être votre second, je sois votre adversaire... A propos, vous avez estimé la Breschelle trop bas il y a trois mois, et je vous l'ai dit, elle est portée pour 1,500,000 fr. dans mon contrat de mariage.

Les deux gentilshommes croisèrent le fer, et le jugement de Dieu fut favorable à la république, M. de Cerneau tomba sur le pré assez grièvement blessé à l'épaule.

—M. le marquis, lui dit Gustave de Salnois, vous m'avez fort galamment offert, à notre arrivée à Paris, l'usage du plus joli pavillon de la Breschelle, aujourd'hui je le mets à votre disposition pour votre convalescence.

La comtesse Bernard devint Mme la vicomtesse de Salnois et le portrait de son père le conventionnel n'en décala pas moins son salon. Quand au marquis, le pavillon Marsan lui fit part d'un projet qu'on mûrissait dans l'ombre et qui apaisa un peu sa mauvaise humeur. Effectivement il eut quelques années après une large part du gâteau de l'indemnité.

MARIE AYCARD.

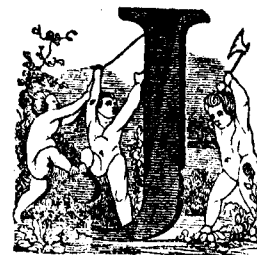


LES DEUX FRÈRES.



Un frère est un ami donné par la nature.

DU CIS,



JOSEPH RUMPHIUS, célèbre opticien de Brest, était le père de Sulpice et de son docte frère aîné. Ayant découvert chez cet aîné, qu'il préférerait de beaucoup à Sulpice, de grandes et précieuses dispositions pour l'étude des sciences abstraites, il avait tellement encouragé, développé, mûri cette vocation, que ce fils aîné, ayant été parfaire son éducation scientifique à Paris, devint bientôt un astronome et un mathématicien fort distingué.

Sulpice, au contraire, d'un esprit étroit, d'une douceur angélique, malgré les injustices criantes que lui faisait supporter son père, ne l'avait pas quitté d'un instant. A Brest, il surveillait la boutique, s'occupait des soins du ménage ; et plus tard, quand le vieux Rumphius abandonna son commerce pour se retirer dans sa petite maison de Saint-Renan, Sulpice le suivit encore, lui ferma les yeux, et puis se dévoua à son frère aîné, avec autant d'attachement et d'abnégation qu'il en avait témoigné à son père.

Le frère Rumphius, après avoir professé les mathématiques à l'école des gardes du pavillon à Brest, vint habiter sa petite maison de Saint-Renan, d'où il ne sortait guère que pour aller faire quelques observations météorologiques à la tour de Koat-Ven. Au fond, il était aussi facile à vivre que pouvait l'être un homme qui, employant tout ce qu'il avait de clair et d'intelligent dans l'esprit à se maintenir dans une sphère d'études de l'ordre le plus élevé, n'avait plus, quand il prenait terre, qu'une tête lourde, pesante, fatiguée, et juste assez d'instinct animal pour se laisser aller aux attentions dont son frère l'entourait.

Car Sulpice s'était chargé pour ainsi dire de vivre matériellement pour Rumphius ; oui, ce pauvre homme, d'un esprit si borné, qui avait pour cela même le génie du cœur, était parvenu à épargner à son frère jusqu'à l'obligation de se croire reconnaissant des soins qu'il recevait, tant il mettait de promptitude et d'adresse à le servir, tant cela paraissait simple et naturel.

Et pourtant Rumphius avait une manie, une cruelle manie, dont les conséquences faisaient quelquefois verser des larmes amères à Sulpice. Perdu tout le jour dans un abîme de calculs et d'hypothèses, Rumphius sentait souvent le soir, après souper, le besoin de réveiller ses esprits engourdis, de se fouetter le sang, afin d'activer une digestion difficile. Le café eût parfaitement rempli ce but ; mais l'astronome le redoutait ; et, par compensation, il cherchait, en taquinant son frère avec aigreur, à l'amener à une contradiction vive, hardie, nerveuse, à faire naître une discussion violente, emportée, qui, agitant le physique, par le moral, devait produire sur les organes de l'astronome une salutaire excitation. Mais bien souvent la douceur et la modération de Sulpice mettaient la digestion de son frère à de terribles épreuves négatives.

Hors ces moments de contradiction, Rumphius était bon homme. Je certifierais même au besoin que si son frère eût été forcé d'avoir recours à sa science, pour faire quelques observations sur l'obliquité de l'écliptique ou les réfractions horizontales, Rumphius eût mis à sa disposition tout son savoir et toute son expérience. Il était fort dévoué à Sulpice. Mais ne comprenant pas qu'il y eût au monde un plaisir, une peine ou un devoir qui ne se rapportât pas aux mathématiques : " Que Sulpice ait jamais une équation ou un calcul différentiel à résoudre, pensait-il, c'est alors qu'il trouvera un frère."

Un soir Sulpice attendait son frère pour souper. L'heure était passée depuis longtemps. Pour calmer son impatience, il rangeait les salières, les couverts, avec plus de symétrie encore, et plaçait le fauteuil de son frère (lui n'avait qu'une chaise) de façon que le reflet même du soleil couchant ne l'incommodât pas. Puis il allait à la cuisine, de la cuisine à sa place et à la fenêtre, et tout cela sans un mot, sans une plainte. Enfin, Rumphius parut, plus absorbé que de coutume.

" Bonsoir, mon frère, dit Sulpice.

— Bonsoir, frère, dit Rumphius.

— Voulez-vous souper, mon frère ? Depuis ce matin que vous travaillez, vous devez avoir la tête fatiguée, pesante ? Le repos vous est nécessaire."

Si Rumphius eût été à la fin du repas, il eût trouvé dans cette phrase au moins trois sujets de querelle. Il les nota dans sa tête, ne dit pas un mot et mangea.

" C'est moi, mon frère, dit timidement Sulpice, qui ai grillé et accommodé ces poissons comme notre père les aimait. Vous en souvenez-vous mon frère ?"

Rumphius fit un geste affirmatif.

" Que je serais donc aise, si vous les trouviez bons !"

Rumphius répondit en tendant son assiette.

Il fallut voir alors avec quelle joie intime, quel bonheur, le pauvre Sulpice en servit à son frère, tant il était heureux de voir quelque chose réveiller son appétit !

" Savez-vous, mon frère, dit Sulpice avec une nuance d'orgueil, en déroulant avec joie un cahier recouvert de papier bleu, savez-vous que voilà le *Mercur* de France qui dit de bien belles choses de vous ?

— Bah ! des sottises, articula Rumphius. Avez-vous autre chose à manger ?

— Oui, mon frère." Et Sulpice se leva. En dérangeant sa chaise, elle cria...

" Ah ! quel bruit affreux, dit Rumphius, qui, ayant soupé avec voracité, commençait à sentir poindre le besoin d'une contradiction.

— Pardon, mon frère, dit Sulpice en tressaillant.

— Si pourtant vous n'étiez pas d'un entêtement rare, nous aurions un domestique pour nous servir. Cela éviterait ces grincements de chaise qui à chaque instant me mettent hors de moi.

— Mais, mon frère, hasarda Sulpice, c'est vous qui m'avez défendu d'avoir personne, dans la crainte que quelqu'un ne touchât à vos livres, à vos papiers ou à vos instruments.

— Ah ! c'est-à-dire, reprit Rumphius, enchanté de la tournure que prenait la conversation, c'est-à-dire qu'aujourd'hui, je veux ceci, demain cela ; que je suis un maniaque, un fou ; que je suis bon à enfermer ; qu'on doit me donner des douches sur la tête !... Fort bien ! des douches sur la tête ! Ah ! on doit me donner des douches sur la tête ! continuait Rumphius, déjà fort agréablement excité.

— Mais personne ne dit cela, ne pense à cela, mon frère. Vous voulez que nous ayons un valet, nous en aurons un. J'ai eu tort. Pardon."

Cette soumission n'était pas du goût de Rumphius ; mais hors de combat de ce côté, il se retourna d'un autre :

" Sulpice, reprit-il, vous m'avez dit tantôt que j'avais l'air fatigué. Est-ce que réellement je vous paraissais souffrant ?"

Les interrogations étaient ce que Sulpice redoutait le plus au monde ; car il ne lui était pas possible de deviner la solution que pouvait exiger Rumphius. Il se contenta donc de répondre :

" Vous aviez l'air un peu accablé, mais il n'y paraît plus à présent.

— C'est-à-dire, reprit Rumphius, que je feignais un air de fatigue pour me faire plaindre ! Et qui pouvait m'ôter cet air de fatigue ? c'était la table. C'est me dire assez brutalement, j'espère, que ce n'est qu'à table que j'oublie la fatigue, que je fais un dieu de mon ventre ; dites donc tout de suite que je m'enivre, que je me tue en excès. Appelez-moi Tibère, pour cean d'Epicure, Vitellius, Sardanapale !

— Je ne dis pas cela, mon frère.

— Ah ! j'aime beaucoup cette raison ! vous ne dites pas cela, je le crois bien. Si vous le disiez..."

L'astronome se tut devant la douceur calme de Sulpice. Mais il reprit bientôt :

" A propos, que me parliez-vous donc du *Mercur* de France ?

— C'est un grand éloge qu'on y fait de vous, mon frère, au sujet de vos travaux sur l'astronomie indienne.

— Vous ne niez pas, j'espère, que le portrait du vrai Gourou de la secte de Siva ne soit, comme je l'ai dit et prouvé d'ailleurs, ne soit tiré du Védanta-Sara ?

— Non, mon frère. Mais vous savez que je suis trop loin de votre savoir pour comprendre rien à toutes ces sciences.

— Entêtement pur ! vous savez cela aussi bien que moi. Mais l'ardeur de la contrariété vous égare. Passons. Or, d'après le Védanta-Sara, et comme je l'ai dit, le vrai Gourou est celui qui a vu de ses propres yeux Gocarnam et Calestry. Mais ne voilà-t-il pas qu'un drôle ajoute le Pringuary au Gocarnam et au Calestry ! Ce drôle, c'est Hoëtquel, qui prétend prouver cette hérésie par la grammaire Tamulaire du père Breschio... Mais répondez-donc, Sulpice ! vous restez là inerte. Vous voyez Hoëtquel qui m'insulte, qui me contredit, et vous êtes immobile, impassible ; vous en êtes ravi, peut-être ? Ah ! vous en êtes ravi ! fort bien.

— Hoëtquel a tort, ce me semble, mon frère, dit bien vite Sulpice. Il a tort certainement.

— Hoëtquel a tort ? Pas du tout ; il a raison, quant à ce qui regarde le Védanta.

— Je me trompais donc, mon frère. Alors Hoëtquel a raison.

— Ah ! je vous y prends enfin ! s'écria Rumphius au comble de sa joie. Ah ! il a raison ! Ah ! Hoëtquel a raison ! C'est-à-dire que c'est moi qui ai tort ? fort bien. C'est-à-dire que je suis un âne ; c'est parfait ! un oison ; c'est au mieux ! que mes travaux sont ceux d'un fou, bons à allumer le feu de votre cuisine ; c'est miraculeux ! Et qui me dit cela ? C'est mon frère ! En vérité, Hoëtquel ne dirait pas mieux. Ah ! il a raison ! Eh bien ! puisqu'il a raison, c'est vous qui allez me répondre à la place d'Hoëtquel ; car vous ne faites plus qu'un avec Hoëtquel, puisque vous lui donnez raison contre moi. Car vous n'êtes qu'un Hoëtquel. Voyons, Hoëtquel, butor, puisque tu as raison, quel est le vrai Gourou de la secte de Siva ? N'est-ce pas celui qui s'est lavé dans tous les étangs sacrés, tels que Souria-Pouchkanary, Ichendra-Pouchkanary, Indra-Pouchkanary ? Hein ? Mais réponds-moi ! n'est-ce pas là le vrai Gourou, hein ?

— C'est le vrai Gourou ; oui, mon frère, dit Sulpice, c'est bien le vrai Gourou.

— Ne m'appelle pas ton frère, Hoëtquel que tu es ! ne m'appelle pas ton frère... Alors, puisqu'il est le vrai Gourou, pourquoi veux-tu qu'il ne soit vrai Gourou, qu'en ajoutant la vue du Pringuary à celle du Gocarnam et du Calestry ? Allons, réponds ; oh ! il faut répondre ! criait Rumphius en colère.

— Mais j'ignore, je ne sais..., dit Sulpice qui se perdait dans les épouvantables mots de Gourou, de Gocarnam, d'Indra-Pouchkanary.

— Ah ! tu ne sais pas !... Ah ! tu ne sais pas que Gourou signifiait maître ou guide, les rois sont les gourous de leurs royaumes. Ah ! tu ne sais pas ! et tu viens attaquer avec un acharnement de tigre, de bête féroce, les travaux d'un pauvre savant qui vit dans la solitude ! Ah ! tu ne sais pas ! criait Rumphius, au comble de la fureur et de la digestion.

— Je ne vous insulte pas, mon frère.

— Je dis que tu m'insultes, Hoëtquel ! Et il faut que tu avoues que tu n'as pas la moindre idée de ce que c'est qu'un vrai Gourou. Avoue-le, misérable !" hurlait Rumphius, en secouant son frère par son habit. Mais ses forces le trahirent ; et l'astronome tomba haletant dans son fauteuil.

Sulpice essayait la sueur qui coulait du front du savant.

" Calmez-vous, mon frère, disait-il. Calmez-vous ; j'ai eu tort, c'est moi qui vous ai contrarié.

— Non, Sulpice, c'est moi, dit Rumphius dont le but était rempli ; la chaleur de la discussion m'a emporté ; j'ai été trop loin. Mais vous savez qu'une fois la querelle passée je n'y songe plus. Pardonnez-moi, Sulpice, car vous êtes

bien la meilleure des créatures qui soient jamais descendues de la montagne d'or de Maha-Méru, comme dit Brahma.

—Que vous êtes bon, mon frère ! ne suis-je pas trop heureux d'être votre frère, à vous si savant, si renommé ? Ainsi ne m'en voulez pas, si malgré moi je...

—Taisez-vous donc, Sulpice ; car vous me faites honte de moi-même, de mes emportements.

—Ne parlons plus de cela, mon frère. Venez vous coucher ; vous travaillez tant, que vous vous ferez mal."

Et Sulpice ne regagna sa petite chambre que lorsqu'il eut vu Rumphius endormi, et que les mots de Gourou, Pringuary, Hoëtquel ne s'échappèrent plus qu'à de longs intervalles de sa poitrine.

EUGENE SUE.



LA JEUNESSE DE CHATEAUBRIAND.

L'homme s'agite ; mais c'est Dieu qui le mène.

BOSSUET.



FRANÇOIS-AUGUSTE DE CHATEAUBRIAND est né à Saint-Malo, en 1769, la même année que Walter Scott et Napoléon : il est l'un des fils de la Bretagne, cette province qui a nourri tant d'hommes forts. Son enfance commença à poindre dans le vieux donjon de Combourg : c'est des tourelles, noircies par le temps, qui s'élevaient aux angles de ce château, qu'il essaya d'abord à regarder le monde : au devant de lui il n'entrevit que la mer toujours orangeuse de la Bretagne, sous ses pieds que d'éternelles bruyères, au-dessus de sa tête qu'un ciel grisâtre et monotone.

Qu'on se figure la première adolescence du jeune François-Auguste : ses longues promenades solitaires près du manoir de Combourg, ses rêveries en face de l'austère Océan. Il y a, dans cette tristesse sauvage de la grève, quelque chose qui d'avance correspond aux lamentations prochaines de René. Je ne sais, mais dans ces cris des pêcheurs de Saint-Malo, dans ces plaintes de la mouette, je retrouve comme autant de préludes incomplets d'une harmonie dont la révélation viendra à son heure. Ce jeune enfant, ce cadet d'une maison noble que sa famille oublie, ce morose écolier qui se tient à l'écart et fuit les éclats bruyants de la joie des gentilshommes conviés aux festins de son père, personne ne comprend les entretiens mystérieux de son âme avec la nature armoricaine ; mais ces entretiens se prolongent durant des années entières et sont pour celui qui les partage une grande initiation à la poésie. Intelligence qui devient puissante à mesure que la société la méconnaît, vigoureuse à force de se replier sur elle-même, fraîche et vive dans les conditions qui semblent devoir la flétrir.

Il grandit, il atteint cette époque de transition qui précède l'âge d'homme, et déjà ses professeurs des collèges de Dol et de Rennes ont espéré, avec sa famille, le voir entrer dans les ordres ; mais on se trompait sur sa vocation. Lui-même choisit la carrière des armes. Par bonheur la noblesse de son origine lui permettait de solliciter une sous-lieutenance et d'escorter les carrosses du roi. Sa famille se hâta de réclamer et de conquérir d'aussi beaux privilèges ; quelques mois plus tard, le moment eût été inopportun : on était à 1789.

Chose étrange et néanmoins vulgaire pour ceux qui ont été admis à voir de près les petites infirmités des grandes intelligences, M. de Chateaubriand ne semblait avoir aucune intuition de ce qu'il devait être un jour : la société était travaillée par une fermentation immense, et lui seul paraissait ne point le deviner ; comprenait-il que son temps n'était point venu encore ? qu'entre le passé et l'avenir, luttant l'un contre l'autre, il n'y avait pas encore place pour sa fortune ? se réservait-il ou vivait-il d'une vie factice ? Je l'ignore. Ce qui

est certain, c'est qu'à ce moment suprême où l'expiation commençait pour la société monarchique et pour le dix-huitième siècle, M. de Chateaubriand était de ceux qui n'entrevoient pas l'abîme. C'était un homme de petits soupers, un mousquetaire, un talon rouge. Heureux de la protection de Parny, de l'amitié de Laharpe, d'un sourire de Chamfort, le jeune officier breton hantait les bureaux d'esprit et faisait insérer des vers médiocres dans le *Mercur de France* et l'*Almanach des Muses*. Ce temps dura peu : les événements s'accablèrent avec trop de bruit pour ne pas se faire entendre de tous. M. de Chateaubriand venait à peine de débiter dans la vie littéraire par une idylle intitulée *les Plaisirs de la campagne*, qu'il lui fallut reconnaître les approches d'une révolution. Le sous-lieutenant du régiment de Navarre n'entrevit pas du premier jour la portée de ce terrible mouvement ; seulement, dans la nuit du 4 août, il avait vu fouler aux pieds les privilèges de sa race ; deux mois plus tard, il aurait pu, si son service l'eût appelé ce jour-là à Versailles, considérer les troncs décapités des gardes du corps, et l'horrible Jourdan *coupe-tête* portant au bout d'une pique les enseignes de l'anarchie. A ces redoutables symptômes, M. de Chateaubriand sentit néanmoins que sa carrière militaire était brisée sans retour ; n'augurant rien de bon des événements, il partit pour le nouveau monde ; un moment il sembla renoncer à la gloire des lettres pour conquérir celle des voyageurs ; la pensée lui vint de découvrir le passage des Indes par le nord-ouest de l'Amérique : à cette imagination neuve et inquiète il fallait une entreprise au-dessus des forces vulgaires de l'homme. Quand il se présenta devant le vieux Washington, et lui demanda d'encourager cette audacieuse entreprise, l'illustre président des Etats-Unis ne lui répondit que par un doux sourire. Ces deux natures ne pouvaient se comprendre ; plus tard elles se seraient admirées.

Le voilà donc dans ces forêts vierges, en face de cette création ignorée, sur le bord de ces grands fleuves qui coulaient alors dans de libres solitudes ; c'est là que l'attendait la révélation intérieure de son génie. L'Amérique lui rendit dans leur mâle énergie ces instincts poétiques de sa première enfance qu'avaient comprimés, à son insu, la société du dix-huitième siècle mourant et les distractions frivoles des garnisons. Tout ce qu'il avait vu du monde ancien, tout, jusqu'à ses petits succès de l'Athénée, n'avait fait que le dégouter de la vie positive : il aspirait à une existence idéale, à un bonheur vague, aux satisfactions les plus grandioses de l'orgueil ; la cour, Paris, Versailles, le régiment, Trianon, rien de tout cela n'avait répondu aux désirs incomplets, mais sérieux, de son âme ; il s'était senti petit dans un monde nain, et tout à coup, ô bonheur ! ses rêves prenaient un corps, ses chimères les plus douces devenaient réalisables, son existence se dilatait sans obstacle au sein d'une nature démesurée. Il était poète.

Dire ce qu'il advint de lui sous la hutte du sauvage et dans les wigwams du chef, combien de fois il fuma le calumet de paix avec les anciens de la tribu et parcourut avec les jeunes gens le sentier de la guerre, c'est ce qui dépasserait le cadre de ce travail : ce temps fut d'ailleurs d'assez courte durée, les impressions qu'il laissa dans le cœur de M. de Chateaubriand furent inaltérables, on les retrouva dans toute sa carrière. Quoi qu'il en soit, la lecture d'un journal anglais lui ayant appris les dangers que courait le trône de Louis XVI, et la servitude déjà commencée de ce prince et de l'infortunée Marie-Antoinette, M. de Chateaubriand se crut rappelé en France par le cri impérieux de l'honneur ; il vint et prit part aux premières attaques de l'émigration. En 1792, il servait comme volontaire et faisait la guerre avec un mauvais fusil sans chien, le seul qu'on eût pu lui procurer. Si cette arme était peu redoutable, en revanche celui qui la portait savait exposer sa personne. A Thionville il fut dangereusement blessé ; pour comble de malheur il fut atteint d'une maladie contagieuse, traîné à grand-peine jusqu'à Ostende et déposé mourant au coin d'une borne de cette ville ; c'est là que, sans la charité d'une vieille femme qui le releva et prit soin de son agonie, il allait mourir misérablement. Il vécut cependant, et se réfugia à Londres, mais pour y connaître les horreurs de la pauvreté, de la faim, du froid, du grenier, de l'exil. Alors, pour soutenir sa déplorable existence, il donnait des leçons de français et traduisait pour le compte d'un libraire. Ce furent là les secondes origines de sa gloire comme écrivain : et, qui le croirait cependant ! la première production qui échappa à sa plume, celle qui lui coûta deux ans d'études et de labeur, fut une sorte de blasphème contre la Providence ! Il intitula son livre *Essai sur les révolutions*. Hélas ! quel est, dans ce rude apprentissage de la vie politique et littéraire, celui qui n'a pas débuté par l'erreur, celui qui ne voudrait pas, au prix d'une vie entière de sacrifices, déchirer et anéantir les pages de sa jeunesse ? Vains desirs ! regrets inutiles ! ces pages restent comme une accusation permanente ! elles subsistent pour que le chrétien repentant soit humble, pour qu'il hésite à juger et à condamner, pour que le droit de jeter la pierre à son frère lui soit enlevé. Ce premier ouvrage de M. de Chateaubriand niait audacieusement les vérités de la foi ; il contenait un résumé des coupables attaques de la philosophie contre l'Eglise, il donnait le rajournement du talent à de vieilles et déplorables erreurs.

La miséricorde de Dieu ne permet pas que M. de Chateaubriand persévérât dans cette triste voie : Dieu accumula les épreuves sur celui qui s'obstinait à fermer son entendement à la lumière. Ce fut d'abord Mme de Chateaubriand, mère de l'exilé, qui mourut sur un misérable grabat, seul domaine que lui eût laissé la révolution française. Pour testament, cette femme forte légua à son fils la prière de se convertir. Quelques mois plus tard, Mme de Farcy, sœur de M. de Chateaubriand, mourut à son tour en se joignant aux instances de leur commune mère. " Ces deux voix sorties du tombeau, cette mort qui servait d'interprète à la mort, me frappèrent, écrivit quelque part M. de Chateaubriand.—Jé devins chrétien !"

S'il le devint dans la pleine acception du mot, c'est un mystère que Dieu et ses anges connaissent, et qu'il ne nous appartient point d'examiner de trop près. Tout ce que de justes convenances nous permettent de dire, c'est que M. de Chateaubriand eut du moins, dès lors, l'intelligence des splendeurs de la religion, qu'il fut jeté sur la route par où l'on revient à Dieu, par où lui-même, peu importe la date, a fini par revenir tout à fait. Et certes, nous nous serions bien gardé de soulever le doute qui précède, s'il n'était nécessaire pour bien comprendre le rôle catholique et littéraire de M. de Chateaubriand, la place qu'il prit dans la lutte engagée pour la vérité contre l'erreur celle que ses écrits doivent occuper dans la confiance du lecteur chrétien. Il faut bien qu'on sache pourquoi tout n'est pas à approuver et à croire dans les pages de l'illustre écrivain ; pourquoi, avec une volonté droite, une pensée louable, avec le désir de servir les intérêts de la foi, il n'a pas toujours justifié ses expériences intérieures et l'attente des chrétiens simples et pratiques.

AMÉDÉE GABOURD.

LE PRÊTRE.

Voyez-vous ce modeste et pieux presbytère ?
Là vit l'homme de Dieu, dont le saint ministère
Du peuple réuni présente au ciel les vœux,
Ouvre sur le hameau tous les trésors des cieux,
Soulage le malheur, consacre l'hyménée,
Bénit et les moissons et les fruits de l'année,
Enseigne la vertu, reçoit l'homme au berceau,
Le conduit dans la vie et le suit au tombeau.

J. DELILLE.

Il est un homme dans chaque paroisse, qui n'a point de famille, mais qui est de la famille de tout le monde ; qu'on appelle comme témoin, comme conseil, ou comme agent dans tous les actes les plus solennels de la vie civile ; sans lequel on ne peut ni naître ni mourir, qui prend l'homme du sein de sa mère et ne le laisse qu'à la tombe, qui bénit ou consacre le berceau, la couche conjugale, le lit de mort et le cercueil ; un homme que les petits enfants s'accoutument à aimer, à vénérer et à craindre ; que les inconnus mêmes appellent *mon père*, aux pieds duquel les chrétiens vont répandre leurs aveux les plus intimes, leurs larmes les plus secrètes ; un homme qui est le consolateur par état de toutes les misères de l'âme et du corps, l'intermédiaire obligé de la richesse et de l'indigence, qui voit le pauvre et le riche frapper tour à tour à sa porte : le riche pour y verser l'aumône secrète, le pauvre pour la recevoir sans rougir ; qui, n'étant d'aucun rang social, tient également à

toutes les classes : aux classes inférieures, par la vie pauvre et souvent par l'humilité de la naissance ; aux classes élevées, par l'éducation, la science et l'élévation de sentiments qu'une religion philanthropique inspire et commande ; un homme enfin qui sait tout, qui a le droit de tout dire, et dont la parole tombe de haut sur les intelligences et sur les cœurs avec l'autorité d'une mission divine et l'empire d'une foi toute faite !—Cet homme, c'est le curé : nul ne peut faire plus de bien ou plus de mal aux hommes, selon qu'il remplit ou qu'il méconnaît sa haute mission sociale.

Comme moraliste, l'œuvre du curé est admirable. Le christianisme est une philosophie divine, écrite de deux manières : comme histoire, dans la vie et la mort du Christ ; comme précepte, dans les sublimes enseignements qu'il a apportés au monde. Ces deux paroles du christianisme, le précepte et l'exemple, sont réunis dans le Nouveau Testament ou l'Évangile. Le curé doit l'avoir toujours à la main, toujours sous les yeux, toujours dans le cœur ! Un bon prêtre est un commentaire vivant de ce livre divin. Chacune des paroles mystérieuses de ce livre renferme un sens pratique et social qui éclaire et vivifie la conduite de l'homme. Il n'y a point de vérité morale ou politique qui ne soit en germe dans un verset de l'Évangile ; toutes les philosophies modernes en ont commenté un, et l'ont oublié ensuite ; la philanthropie est née de son premier et unique précepte, la charité. La liberté a marché dans le monde sur ses pas, et aucune servitude dégradante n'a pu subsister devant sa lumière ; l'égalité politique est née de la reconnaissance qu'il nous a forcés à faire de notre égalité, de notre fraternité devant Dieu ; les lois se sont adoucies, les usages inhumains se sont abolis, les chaînes sont tombées. A mesure que sa parole a retenti dans les siècles, elle a fait crouler une erreur ou une tyrannie, et l'on peut dire que le monde actuel tout entier, avec ses lois, ses mœurs, ses institutions, ses espérances, n'est que le verbe évangélique, plus ou moins incarné dans la civilisation moderne !

Le curé a donc toute morale, toute raison, toute civilisation, toute politique dans sa main quand il tient l'Évangile. Il n'a qu'à ouvrir, qu'à lire et qu'à verser autour de lui le trésor de lumière et de perfection dont la Providence lui a remis la clef. Mais, comme celui du Christ, son enseignement doit être double, par la vie et par la parole ; sa vie doit être, autant que le comporte l'infirmité humaine, l'explication sensible de sa doctrine, une parole vivante ! l'Église l'a placé là comme exemple plus que comme oracle ; la parole peut lui faillir, si la nature lui en a refusé le don ; mais la parole qui se fait entendre à tous, c'est la vie ; aucune langue humaine n'est aussi éloquente et aussi persuasive qu'une vertu.

Le curé est encore administrateur spirituel des sacrements de son église et des bienfaits de la charité. Ses devoirs en cette qualité se rapprochent de ceux que toute administration impose. Il a affaire aux hommes, il doit connaître les hommes. Il touche aux passions humaines, il doit avoir la main délicate et douce, pleine de prudence et de mesure. Il a dans ses attributions les fautes, les repentirs, les misères, les nécessités, les indigences de l'humanité ; il doit avoir le cœur riche et débordant de tolérance, de miséricorde, de mansuétude, de compassion, de charité et de pardon ! Sa porte doit être ouverte à toute heure à celui qui l'éveille, sa lampe toujours allumée, son bâton toujours sous sa main ; il ne doit connaître ni saisons, ni distances, ni contagion, ni soleil ni neige, s'il s'agit de porter l'huile au blessé, le pardon au coupable ou son Dieu au mourant. Il ne doit y avoir devant lui, comme devant Dieu, ni riche, ni pauvre, ni petit, ni grand, mais des hommes, c'est-à-dire des frères en misère et en espérances.

Comme homme, le curé a encore quelques devoirs purement humains, qui lui sont imposés seulement par le soin de la bonne renommée, par cette grâce de la vie civile et domestique qui est

comme la bonne odeur de sa vertu. Retiré dans son humble presbytère à l'ombre de son église, il doit en sortir rarement. Il lui est permis d'avoir une vigne, un jardin, un verger, quelquefois un petit champ, et de les cultiver de ses propres mains, d'y nourrir quelques animaux domestiques, de plaisir ou d'utilité : la vache, la chèvre, des brebis, le pigeon, des oiseaux chantants, le chien surtout, ce meuble vivant du foyer, cet ami de ceux qui sont oubliés du monde et qui pourtant ont besoin d'être aimés par quelqu'un ! De cet asile de travail, de silence et de paix, le curé doit peu s'éloigner pour se mêler aux sociétés bruyantes du voisinage ; il ne doit que dans quelques occasions solennelles tremper ses lèvres, avec les heureux du siècle dans la coupe d'une hospitalité somptueuse ; le reste de sa vie doit se passer à l'autel, au milieu des enfants auxquels il apprend à balbutier le catéchisme, ce code vulgaire de la plus haute philosophie, cet alphabet d'une sagesse divine, dans les études sérieuses parmi les livres, société morte du solitaire ; le soir, quand le marguillier a pris les clefs de l'église, quand l'Angelus a tinté dans le clocher du hameau, on peut voir quelquefois le curé, son bréviaire à la main, soit sous les pommiers de son verger, soit dans les sentiers élevés de la montagne, respirer l'air suave et religieux des champs et le repos acheté du jour, tantôt s'arrêter pour lire un verset des poésies sacrées, tantôt regarder le ciel ou l'horizon de la vallée, et redescendre à pas lents dans la sainte et délicieuse contemplation de la nature et de son auteur.

Voilà sa vie et ses plaisirs ; ses cheveux blanchissent, ses mains tremblent en élevant le calice, sa voix cassée ne remplit plus le sanctuaire, mais retentit encore dans le cœur de son troupeau ; il meurt, une pierre sans nom marque sa place au cimetière, près de la porte de son église. Voilà une vie écoulée ! Voilà un homme oublié à jamais ! Mais cet homme est allé se reposer dans l'éternité, où son âme vivait d'avance, et il a fait ici-bas ce qu'il avait de mieux à y faire. Il a continué un dogme immortel, il a servi d'anneau à une chaîne immense de foi et de vertu, et laissé aux générations qui vont naître une croyance, une loi, un Dieu.

LAMARTINE.



Littérature Canadienne.

LE FRÈRE ET LA SŒUR.



I.

UNE MALADIE SECRÈTE.



Il n'y a que quelques années la Seigneurie de Beauharnais appartenait à un grand d'Angleterre, qui en avait confié le soin à un homme équitable et plein d'une honnête bonhomie. Les forêts seigneuriales étaient alors ouvertes à tous les plaisirs, et les habitans du lieu en usaient en bons fils de famille.

Mais depuis que des spéculateurs avides se sont partagé en lambeaux ces domaines naguère si heureux, la joie est disparue, loin d'entraîner avec elle la misère et les infructueux travaux.

Sous le régime libéral de la vieille tenure, j'avais moi-même battu plus d'une fois les sentiers ombreux du domaine seigneurial. Plus d'une fois aussi l'écho de ses bois avait répété le bruit inoffensif de mon fusil inhabile. Ce fut dans une de ces courses que je m'arrêtai un jour sur une pointe de terre qui s'avance dans le fleuve et dont le charmant aspect attira plus tard mes pas journaliers. Ce lieu ravissant, connu sous le nom de "Pointe du Buisson," réunit malgré son peu d'étendue, tous les agrémens que puisse offrir la plus riche nature. Le fleuve en baignant la rive semble par un effort suprême vouloir étaler toutes ses richesses, sa force et sa limpidité. Les cascades se soulèvent par milliers, revêtues des plus brillantes couleurs, mêlées d'or, d'argent et d'azur. Elles se choquent entre-elles, puis s'em brassent tout-à-coup pour retomber enlacées sur leur lit pavoisé d'une mousse soyeuse. Toute la masse des eaux resserrée en cet endroit entre une île et la pointe, bondit tumultueusement, variant sans cesse ses luttes et ses couleurs. A de courts intervalles vous pouvez voir un bateau s'engouffrer dans ces gorges et disparaître sous l'écume mugissante, pour remonter bientôt glo-

rieux sur les flots, prêt à recommencer la lutte, sans prendre le temps de sécher ses abondantes sueurs.

Souvent, assis sur un tertre verdoyant, et les pieds sur les bords gazonnés du buisson, je rêvais le bonheur du poëte dont le regard inspiré eut contemplé ce tableau enchanteur. Mais une larme de dépit m'arrachait de mes méditations infructueuses et me reportait dans les sinueux sentiers du bois où mes dents fesaient force poésie sur les mûres et les framboises. Les fruits les plus variés, les plus délicieux s'offraient de toutes parts pour égayer mes soucis, et je confessais gaiement que la nature m'avait plutôt fait glouton que poëte.

A différentes époques je m'étais arrêté à examiner les dehors d'un hermitage situé sur la partie la plus pittoresque du buisson. Le lierre envahisseur en avait caché jusqu'à la moindre ouverture. Il était facile de voir par la tenue sauvage de l'alentour que plusieurs années s'étaient écoulées depuis qu'on y était entré.

Un jour que j'étais à deux pas de là, à prendre une collation de framboises en la société de plusieurs jeunes personnes, j'entendis l'une d'elles dire en soupirant :

“Tu te rappelles, Lydie, du temps où nous venions fêter ici ce qu'ils appelaient “le jour du frère et de la sœur?”—nous avons bien du plaisir, répondit l'autre en soupirant à son tour.”

L'expression involontaire de ces regrets, pour le temps passé, piqua ma curiosité. Je demandai un mot d'explication, mais on me dit que c'était une longue histoire, et personne ne voulait se charger du récit. J'insistai, je priai, sans trop réussir. J'aurais bien pu terminer la contestation en m'adressant à mon voisin : mais j'attachais déjà trop d'importance aux paroles d'une femme pour démordre de mes premières sollicitations. Je vis enfin une poitrine se soulever par trois longs soupirs, des doigts délicats se sécher du jus de framboises, et déposer un plat encore rempli de fruits. C'était un exorde de rigueur et de bon augure.

“L'hermitage avait été construit il y avait déjà de longues années, c'est-à-dire vingt-cinq à trente ans. A peine était-il garni de quelques meubles, qu'on le vit habité par deux jeunes enfants et une bonne à figure honnête et déjà sur le retour de l'âge.

Carolle et Eliza voyaient gaiement s'épanouir leur premier lustre et ne souhaitaient rien autre chose que des bonbons et les baisers de la bonne *Marianne*, qu'ils appelaient *maman-grand-mère*.

Le père des deux enfans venait plusieurs fois dans l'année passer quelques jours à l'hermitage et y laissait chaque fois une abondante provision de bonbons et de jouets. Il arriva un jour sans son entourage ordinaire de poupées et de dragées. Peu s'en fallut qu'il ne s'en suivit une insurrection déplorable. Mais le père calma bientôt cet ouragan formidable en annonçant aux rebelles qu'ils allaient laisser l'hermitage et venir à la ville choisir leurs jouets eux-mêmes. Mais, hélas ! cruelle déception ! En arrivant à Montréal, Eliza dut embrasser son frère pour aller goûter les bonbons du couvent, tandis que Carolle de son côté suivait son père vers un collège des Etats-Unis.

Quatre années s'écoulèrent avant qu'ils se revissent. Après une si longue absence, l'hermitage s'ouvrit pompeux et décoré pour recevoir ses anciens hôtes. Des merveilles étonnantes s'étaient opérées pendant ces quatre années. Le frère et la sœur qui se revoyaient pour la première fois, se regardaient de haut en bas, comme si, au réveil d'une longue nuit, où une fée mystérieuse aurait touché leur existence de son talisman miraculeux, ils auraient cherché mutuellement en eux les traces de la veille entièrement effacées.

Eliza qui à son départ faisait des longues tresses de ses cheveux une ceinture dont le double nœud laissait encore flotter ses extrémités ondoyantes, encadrait alors sa figure d'ange dans un double cintre du plus riche châtain, qui s'ombellait en se nouant derrière les oreilles. Le reste de sa tenue ne laissait aucune trace des années de l'enfance, et laissait facilement voir qu'une camériste habile avait entièrement amélioré la vieille routine de la bonne *Marianne* qui se trouva tout désorientée dans ce nouveau système de toilette.

Carolle, quoiqu'il eût alors ses seize ans bien comptés, ne paraissait pas avoir beaucoup progressé dans la perfection de son physique. Il semblait même n'avoir jamais songé à porter le moindre soin à sa personne, et il parut tout étonné de voir l'attention particulière avec laquelle sa sœur redressait le plus léger filet qui s'écartait de l'enchevêtrement travaillé de sa chevelure. Chez lui aussi il n'était pourtant resté aucun prestige de la légèreté de ses premières années. Une humeur sombre et pensive avait succédé à toutes les folles joies de l'enfance. Une idée fixe, unique, occupait continuellement son imagination naguère si expansive. Cette inquiète préoccupation ne ferma pas néanmoins son cœur aux douces consolations de l'amour fraternel. Mais dès qu'il était seul, ses pensées reprenaient leur cours et tombaient comme un cauchemar accablant sur tous les instans de sa solitude.

Il fallut bientôt se séparer pour reprendre de nouveau la discipline du pensionnat. Il serait assez difficile de dire ce que la courte vacance qui les avait réunis avait jeté d'étranges sentimens dans le cœur de chacun d'eux. Eliza ne parut plus la même. La vie qu'elle s'était faite si joyeuse, si folâtre dans ses premières années d'études, lui devint dure et insoutenable ; et chose étonnante, ce ne fut que de ce moment qu'elle sembla vouloir en jouir pleinement. Elle commença à étudier les charmes de son esprit et de sa personne, et à mépriser les amusements de l'enfance. L'instinct du beau, si naturel à son sexe, se réveillant prématurément en elle, elle devina bientôt les privilèges attachés à sa nature, et saisit avec avidité la clef des admirations que prodigue la société à la beauté et à l'esprit cultivé. Ce fut avec le même dégoût de la réclusion que Carolle se rendit au collège. Lui aussi, il osa demander aux Grâces si elles n'auraient pas échappé chez lui quelqu'un de leurs dons enchanteurs. Cette première investigation était loin de pouvoir le désespérer ; aussi commença-t-il activement à exploiter le fonds de talents et de valeur physique que la nature lui avait départi.

Nous laisserons ces quatre années passer inaperçues et nous viendrons de suite à l'hermitage qui s'ouvrirait enfin pour posséder longtemps les deux anges du buisson. Eliza était libre depuis deux ans, et connaissait déjà amplement toutes les petites intrigues qui composent la vie de tous les mortels. Carolle avait de l'éducation tout ce qu'il en faut pour faire un savant ou un artiste ; mais il lui manquait la connaissance du monde, pour l'étude duquel il se remit sans réserve entre les mains de sa sœur.

Sans savoir pourquoi, Carolle commença néanmoins à s'éloigner d'elle dès les premiers jours de son arrivée. Il partait le matin, son fusil sur l'épaule, et ne reparissait que le soir, morne, abattu, brisé de fatigue et de tourmens intérieurs. Eliza laissée à elle seule renchérissait sur la taciturne mélancolie de son frère. Elle passait tout le jour en promenades, sans but, sans consolations, rentrant le soir sans savoir ce qu'elle avait fait. Souvent elle avait surpris son frère assis sur la dernière pierre d'un précipice, la tête appuyée dans ses mains, et les pieds inondés du reflux des flots. Elle s'en retournait en essayant les larmes qui

coulaient sur ses joues roses et en se demandant à elle-même :
“ Mon Dieu qu'a-t-il ? ”

Un jour que caché derrière des broussailles, elle l'examinait assis sur cette pierre menaçante, elle le vit tout-à-coup se lever, la figure sereine et le pas assuré. Elle s'enfuit promptement pour dérober ses yeux rougis. Mais il l'atteignit bientôt, et l'enlaçant dans ses bras, il lui demanda pardon de la solitude dans laquelle il la laissait vivre.

— Pourquoi, en effet, nous fuyons-nous, reprend la tendre jeune fille ? Pourquoi me laisser seule ? Oh ! si tu savais combien mes pensées sont tristes et mon âme inquiète, quand tu me laisses ainsi seule ! Toi-même, comme tu parais souffrir dans la solitude que tu cherches sans cesse. Qui sait, si nous parlions ensemble de ce qui nous occupe lorsque nous sommes loin l'un de l'autre, si nous n'allégerions pas nos peines respectives.

— Hélas ! dit le jeune homme avec amertume, tu peux toi me parler de tes soucis, mais moi....

— Tu consens au moins à ce que je parle un peu de moi. Eh bien : Tu as vu souvent ces petites villageoises qui viennent cueillir ici des fruits. Ne leur as-tu jamais entendu dire entre elles—“ Ce panier de mûres, ce *casseau* de framboises, je le garde pour maman.” Comme elles parlent avec amour, avec tendresse de leur mère. Ce nom de mère n'a-t-il pas souvent porté sur tes lèvres cette question désespérante : “ Notre mère à nous, qui est-elle, où est-elle ? ” Oh ! Carolle qu'il est cruel, n'est-ce pas, de ne pouvoir répondre à cette question ! Qu'il est cruel de n'avoir pas à ses côtés cet être aimant pour nous attirer contre son cœur et nous répondre par des baisers.

— Tu y penses donc, toi aussi, malheureuse enfant ! Je ne te laissais donc jamais seule, puisque ma pensée continuelle demeurait avec toi et s'unissait à la tienne ! Oh ! oui, une mère, une mère !... pour connaître nos peines, pour les faire oublier de sa douce parole !....

Tout-à-coup la jeune fille sembla renaître sous l'inspiration d'une idée inattendue.

— Dis-donc, Carolle, reprit-elle, si par hasard c'était encore un des secrets de papa de nous cacher l'existence de notre mère ? Oh ! quel bonheur de la retrouver !...

— La retrouver ! Oh ! non, jamais.... Papa nous aime trop pour nous cacher une chose pareille. Ne l'espère pas, car la déception serait trop cruelle.

Reconnaissant l'invraisemblance de sa supposition, Eliza tomba aussitôt dans un désespérant silence. La tête penché sur son sein, les yeux inondés de larmes, elle roulait machinalement entre ses doigts les boucles de cheveux qui s'ondulaient sur son cou d'albâtre. La sympathie fraternelle se communiquant rapidement, les yeux de Carolle se mouillèrent de larmes à son insu. Empruntant néanmoins des illusions qui ne l'égarèrent pas et un espoir qu'il n'osait concevoir, il essaya de relever le courage abattu de sa sœur.

— Espérons pourtant, reprit-il en lui prenant les mains, espérons que le temps effacera ces chagrins. Quant à retrouver notre mère, je n'y ai jamais songé. Mais les joies du monde et les plaisirs que papa nous promet pour l'avenir nous feront peut-être oublier ce qui nous manquera. Bientôt tu les savoureras ces plaisirs d'un monde que je ne connais pas encore, et que je n'envie pas de connaître. Bientôt tu brilleras sur ce nouveau théâtre.... Oh ! comme ton nom seul fera palpiter de cœurs !.... Oh ! sois heureuse, sois heureuse, car ton avenir est beau. Anticipe ce bonheur par un cœur tranquille.

— Mais pourquoi pleures-tu donc, en me faisant ces beaux contes, interrompit la jeune fille surprise et troublée ?

— Car, vois-tu, ces plaisirs tu les prendras sans moi. Oh ! oui, sans moi....

— Alors, je n'en veux aucun, dit la sœur en passant son bras autour du cou de son frère, et de l'autre main glissant son mouchoir blanc sur ses yeux.

— Ne parlons plus ainsi, reprit Carolle. Bannissons ces pensées. Laissons derrière nous le passé, et fermons les yeux sur l'avenir. Vivons désormais heureux du présent, et soyons comme autrefois, ce qu'ils appelaient : “ Les petits anges du Buisson.”

Ces dernières paroles, prononcées d'un ton amicalement badin, reçurent leur sanction par le baiser le plus suavement humecté que jamais lèvres fraternelles n'aient échangé. Le bonheur reparut avec son entourage gracieux. Les jours passaient inaperçus et les soirées s'annonçaient par une musique pleine d'inspirations. A peine trouvaient-ils un moment pour aller aspirer la brise épurée du rivage. Ils ne sortaient plus ; l'hermitage était transformé en salon d'artiste. Ils fesaient de la musique l'un pour l'autre, et de peur d'en laisser jouir la solitude même qui entourait leur habitation, tout était hermétiquement fermé. Au silence qui commença à régner on aurait pu croire que la vieille *Marianne* était le seul être vivant qui y demeurât. Cependant une harmonie variée du son alternatif de plusieurs instruments, et parfois aussi une voix pure, jeune, pleine de feu, de langueur, tantôt animée frénétiquement, tantôt longue et douloureuse comme la voix d'une captive, indiquait clairement que l'hermitage enfermait de jeunes existences. Et la vieille qui ne songeait pas plus à prendre un air musicien qu'à se friser ou à se farder, ne pouvait donner l'ombre de qui proquo. La nuit les chants se prolongeaient fort tard. Il n'y avait pas à se méprendre, on entendait bien deux voix. C'était de magnifiques duos, où encore on n'osait croire que la bonne fût pour quelque chose. La voix de basse était moins flexible, moins vibrante : elle s'élevait moins haut vers les cieux et s'unissait plus faiblement à la voix des anges.

La bonne *Marianne* qui, autant que ses pupilles, avait souffert de leur peu d'intimité, semblait rajeunir en les voyant s'amuser avec autant de bonheur. Elle applaudissait à tous leurs jeux, et leur demandait souvent quelque belle *gigue* de son vieux temps.

Depuis trois mois seulement ils goûtaient de cette nouvelle vie, lorsque les choses changèrent subitement de face. Carolle qui n'avait paru renoncer à ses vieux chagrins que par l'effet d'une résolution subite et forcée, sentit bientôt s'affaiblir le calme salutaire qu'il avait trouvé auprès de sa sœur. Eliza elle-même avait laissé ses pinceaux se sécher et son aiguille s'endormir au milieu d'une tapisserie inachevée.

Carolle ennuyé de cette vie où son âme serrée à l'étroit avait besoin d'une expansion plus large, résolut d'y mettre fin d'une manière quelconque. Sans attendre d'un jour, il écrivit à son père la lettre qui suit :

Mon cher père,

Si le bien-être matériel pouvait suffire à la vie et au bonheur de vos enfans, depuis longtemps vos bontés auraient fait taire tout désir de nouvelles faveurs. Tant que la légèreté de l'enfance habita cet hermitage, nous ne désirions rien que l'heure de vos visites. Quoique ce désir soit encore le plus empressé qui nous anime, je ne puis vous taire plus longtemps que la vie que nous fesons est souvent et même toujours bien sombre. Ce n'est pas que j'ambitionne les plaisirs que vous nous promettez. Eliza n'en paraît pas non plus bien éprise. Mais sans pouvoir clairement m'expliquer sur ce qui manque à notre bonheur, je vous soumettrai mes vœux, et je demande avec instances et prières

que vous portiez votre attention sur leur accomplissement prochain.

“ Ce qu’il me faut à moi, réglera nécessairement ce qu’il faut à ma sœur. Je sais que son désir le plus ardent serait de s’attacher à mes pas partout où j’irais. Notre longue habitude de vivre ensemble explique naturellement ce goût. Je ne vous dirai pas quels sont mes goûts, j’oserai plus, je vous dirai mes besoins. Je sens profondément que le seul moyen, non pas de guérir, mais de soulager les maux réels qu’une imagination trop vive m’a créés, serait de voyager loin et longtemps. S’il m’était possible de vous dire les motifs de cette détermination vous ne balanceriez pas un moment à me fournir les moyens de l’exécuter.

“ Loin de moi, je sais qu’Eliza goûtera peu des plaisirs que vous nous avez fait entrevoir. Aussi vous faudra-t-il mettre toute votre sensibilité au jeu pour la distraire. Mais la nécessité qui me presse est plus forte encore que l’affection que je lui porte. Pardonnez ma discrétion et permettez-moi d’espérer votre réponse sous quatre jours.

Hermitage du Buisson.

CAROLLE.

Deux jours après il recevait cette réponse et la communiquait à sa sœur avant même de lui avoir fait part de ses projets.

Mon bien-aimé Carolle,

Plus que jamais je sens aujourd’hui l’amertume des mystères de famille qu’il m’a fallu tenir avec mes enfans. La première relation de famille que j’ai à vous faire professer est de vous associer à mes peines et à mon deuil en vous annonçant la mort de mon père. Il vient d’expirer sans avoir embrassé son petit-fils, non plus que mon aimable petite Eliza ; sans même les avoir connus. Cet événement devant terminer votre vie de réclusion, je sens que vous ne pourrez que faiblement participer à ma douleur. Aussi je fais grâce à vos sentiments intérieurs, et je travaille incessamment à donner à cette perte cruelle les conséquences favorables qu’elle peut avoir pour chacun de vous. Il me faudra à peu près huit jours pour régler les plus pressantes affaires. Sans vouloir pénétrer tes secrets, je pense que tu peux attendre mon retour parmi vous pour discuter avec moi sur le mérite de tes projets de voyage. Attends moi donc avec la conviction que mon affaire unique sera désormais le bonheur de mes enfans ; et que quelque soit la manière de le leur procurer, je ne refuserai rien à leurs désirs. Soyez toujours bons enfans et embrassez-vous dix fois en souvenir de votre père.

—Et tu pars, ajouta aussitôt Eliza devenue blanche comme un lys ?

—Il le faut, répondit Carolle.

La jeune fille se leva sans prononcer une parole, et lançant sur son frère un regard inspiré de terreur et presque d’égarement, elle disparut derrière les buissons, où Carolle ne voulut pas la perdre d’un instant. Il la ramena bientôt à l’hermitage, où saisie d’une fièvre ardente, elle s’enferma dans sa chambre, refusant de recevoir tout soin quelconque.

II.

UN REMÈDE SECRET.

Le jour s’était levé avec toute la pompe qui illustre ordinairement les douces et bienfaisantes matinées de juin. L’horizon se diaprait d’un large manteau d’azur sur lequel une aurore éblouissante déployait coquettement ses coupoles d’or, qui se

détachaient comme une frange de rubis et d’émeraudes. Une brise légère courant complaisamment sur les bruyères, forçait mille et mille fleurs sauvages à déployer leurs corolles embaumées. Le joyeux rossignol, courtisan assidu de l’aurore, s’évertuait vainement à embellir de ses chants cette scène sublime ; car le ressac continu des cascades étouffaient ses mélodies sous son mugissement saccadé.

L’hermitage, au sein de toutes ces merveilles, ne laisse pas de relever admirablement l’art des hommes mis en contemplation avec les créations de la main éternelle qui l’entourent. Plus vaste que l’ajoupa des Indiens, il en dessine parfaitement l’extérieur feuillu et sauvage. Le lierre grimant jusqu’au sommet de sa toiture, laisse pendre ses brindilles vertes, enchevêtrées les unes dans les autres et formant une enveloppe artistement combinée, où le rossignol va promener ses chants et courir ses amours. Quelques fenêtres percées en ogive se perdent sous ce tissu verdoyant. L’aurore épandant ses nappes de lumière, à demi interceptée par la verdure, éclaire splendidement le riche intérieur de l’hermitage. D’un coup d’œil on devine la sollicitude et l’amour paternels qui ont présidé au luxe et à l’aisance qui y règne. Le pallier, recouvert en entier de damas bleu-ciel, permet néanmoins à deux larges glaces de reproduire les beautés de cette habitation solitaire. Le parquet enfoui sous la plus riche mousse de Turquie éteint le moindre bruit des pas. Une table d’ébène, incrustée en mosaïque, tient le milieu de la salle, et porte pêle-mêle mille objets de luxe futile, dont une partie se perd sous un encombrement d’instruments de musique. Un sofa dont les bras s’ouvrent voluptueusement aux fatigues et à l’indolence, occupe la pénombre d’une alcôve faiblement déclive.

Eliza y est assise et promène une main agitée sur les dernières touches du clavecin dont l’extrémité atteint presque le sofa. Carolle est devant elle, debout, le coude appuyé sur la console de la cheminée, et regardant les oiseaux se hecqueter sur la fenêtre. Tous deux se taisent, le son discordant que produisent les coups de doigts nerveux de la jeune fille, sur le clavecin, troublent seuls ce silence ennuyeux. Enfin elle retire son bras et s’adressant à son frère :

—Quelle heure est-il, Carolle ?

—Six heures à peine. Je ne sais ce qui a pu nous tirer sitôt du lit. Ce n’est pourtant pas la joie précoce de voir arriver papa. Car, quoique ma résolution soit bien prise, il m’en coûte de partir.

—Oui, partir, reprit sa sœur, partir..., et moi qui n’a de joies que les tiennes, de peines que les tiennes, tu ne me juges pas digne d’être consultée sur une affaire dont les suites me seront aussi personnelles qu’à toi.

—Pardonnez-moi, ma sœur, pour te consulter là-dessus, il n’aurait pas même fallu songer à partir, car ton avis m’était connu d’avance.

—Mais enfin pourquoi nous laisser, et pour combien de temps vas-tu nous laisser pleurer....

Et une larme tomba sur sa joue pâle et fiévreuse. Carolle tourna la tête vers la fenêtre sans répondre, et plein d’émotions, il vint s’asseoir au côté de sa sœur.

—Allons ! courage, lui dit-il ! Je ne puis te dire ni mes motifs de départ, ni le temps que je passerai loin de mon père et de toi.... Ecoute... Quand j’étais au collège, j’avais fait bien des rêves de bonheur, où, toi, ma sœur, tu étais toujours présente. J’avais fait de l’avenir un riant portrait, où, encore toi, Eliza, tu tenais la première place. Mais pardon, pardon, si mes paroles te font mal... Je ne sais quel pinceau sombre a passé sur ce fabuleux tableau. Je ne puis soulever la toile funeste qui te le cache, mais console toi

en songeant que tu fus toujours digne de réaliser mes rêves, et que moi seul, malheureux, j'y ai apporté un obstacle infranchissable. N'exige pas d'aveux plus explicites, ils sont impossibles... Pour le dernier jour que nous allons passer ensemble, allons visiter nos vieux domaines, pour leur dire adieu, peut-être éternellement...

Sa voix s'éteignit sous un torrent de larmes. Il prit le bras de sa sœur qui ne pleurait pas, et qui ne paraissait plus vivre de l'âme. Ils sortirent d'un pas lent et se perdirent bientôt dans les sinuosités du Buisson.

Carolle, sombre de ses sinistres projets, les oubliait, pour ne penser qu'au deuil qu'il allait laisser. Attrister sa sœur, elle si bonne, si douce, si belle !... Cet ange que les poètes n'ont jamais pu dire ; ce regard devant lequel Michel-Ange eut jeté de dépit son pinceau inhabile, et dans lequel l'amour avait gravé son nom ; ces lèvres si fraîches, que, naguère encore, un sourire angélique agitait sans cesse ; ces couleurs que le lys était trop pâle et la rose trop sombre pour reproduire ; elle enfin que la nature, après un long travail et des efforts sans exemple, avait offerte à l'admiration des hommes..., il la voyait déjà se flétrir sous la douleur, et l'entendait lui demander compte de la vie qu'il lui arrachait.

Ces tristes pensées tombaient sur son âme comme les gouttes de plomb rougi sur la chair des suppliciés.

La promenade d'adieux dura trois heures. Ils revinrent à l'hermitage pour y attendre leur père qui devait arriver à chaque instant. En effet dix heures sonnaient à peine qu'ils entendirent le galop de plusieurs chevaux qui arrivaient sur la pointe du Buisson. C'était leur père suivi de deux laquais qui conduisaient chacun deux chevaux. Ceux qu'ils tenaient en laisse étaient destinés aux hôtes de l'hermitage, qui ne paraissaient pas fort disposés à en faire usage. Ils arrivèrent tous deux comme leur père descendait de cheval. Loin d'offrir comme à l'ordinaire leurs fronts purs et sereins à ses baisers, ils venaient devant lui comme des condamnés devant leurs juges.

—Allons, allons ! leur cria-t-il en souriant, je vois que le départ vous prend mal au cœur. Embrassez-moi toujours, et allons sans me reposer nous conter nos petites affaires.

Ils partirent tous trois, et tournant à la bifurcation d'une allée de jeunes noyers, ils s'assirent sur une verte pelouse, le père au milieu et les deux enfans assez près de lui pour laisser leurs mains dans les siennes.

—Je vois bien, commença le père en les regardant tour à tour, que nous avons mutuellement besoin d'explications. Je vais d'abord vous conter mon histoire qui sera la vôtre, et après cela vous me direz ce que vous voudrez de vos secrets.

—J'avais ton âge, Eliza, dix-huit ans. Mon père à cette époque commençait à se relever de longs échecs. Aujourd'hui que la noblesse consiste en Canada à avoir de nombreux écus, il avait compris qu'il lui fallait nécessairement troquer ses vieux titres pour cette noblesse scabreuse qui brille ou s'éclipse suivant que les spéculations sont bien ou mal dirigées. Il vit bientôt qu'il fallait autant de noblesse d'âme pour courir et supporter les diverses chances du commerce que pour affronter le sort des armes. Après des désastres incalculables, il était parvenu à faire choir le malheur de dessus sa tête, sans faillir à ses vieux principes d'honneur. Ce succès lui inspira une singulière idée. Fier de lui-même, et ne sachant gré à personne du bien-être qu'il s'était acquis, il prétendit en dominer l'usage par sa volonté toute-puissante. Il pensait bien que ses fils hériteraient un jour du prix de ses sueurs, mais il voulait qu'ils le gagnassent par une servitude aveugle à tous ses caprices.

—Prenez garde, mes enfans, de me calomnier en votre pensée. Ce que je dis d'un petit travers de mon père, ne m'empêche pas

de respecter et chérir sa mémoire ; mais l'explication en est nécessaire pour ce que j'ai encore à vous dire.

—J'avais un frère plus âgé que moi qui s'avisait de se marier contre son gré. Pendant qu'il stipulait les conditions de son mariage, mon père dressait son acte de déshéritation. Il est mort malheureux, loin de nous, sans secours, sans consolations.

—J'avais cet exemple sous les yeux quand j'atteignis ma vingtième année. Employé dans le commerce de mon père, je m'étais étroitement lié avec le fils de son associé. L'analogie de notre âge et de notre condition avait cimenté cette amitié, et nous vivions dans une intimité toute fraternelle.

Un jour que nous étions tous deux en promenade à la campagne, un violent orage nous surprit au milieu de la route. Nous courûmes à la première habitation demander un abri. Une jeune fille de seize ans était seule à la maison. Elle nous ouvre en rougissant, et plaçant deux sièges près de la cheminée, elle nous invite à y prendre place. Je ne vous ferai point le portrait de cette jeune fille. Cette peinture réveillerait chez moi de trop cruels souvenirs, et dans mon enthousiasme, je craindrais de me rendre ridicule aux yeux même de mes enfans.

—Son père entra bientôt suivi d'un nombreux cortège des employés de la ferme. C'était un respectable vieillard, dont la figure toujours réjouie respirait l'aisance et l'honnêteté villageoise. Après l'explication de notre présence chez lui, mille civilités nous accablèrent à la fois. La salle où nous étions se trouvant presque remplie par ces nouveaux venus, notre hôte nous introduisit dans un salon dont la richesse et le bon ton ne laissaient rien à désirer aux splendeurs de la ville. Ce qui surtout poussa notre étonnement à bout fut l'ensemble de tout ce qui compose ordinairement l'entourage d'une femme bien élevée. Ici c'était des peintures encore sous palette, là des broderies en fil d'or et d'argent. Des feuilles de musique étaient éparses sur toutes les tables, et les instruments étaient là pour prouver qu'elles n'étaient pas exposées par vaine ostentation. Nous étions nous mêmes confus de ne pouvoir dissimuler notre ébahissement. Nous passions néanmoins tous ces objets en revue. Du tableau ou de la broderie, nos regards tombaient involontairement sur la jeune fille comme pour chercher dans sa figure l'étincelle du génie qui brillait dans ses œuvres. Le vieillard apercevant la confusion dans laquelle cette investigation jetait son enfant, et comprenant l'embarras où nous étions nous-mêmes sur la manière de faire faire explosion à notre admiration comprimée, vint directement à nous, en nous disant :

—Eh bien, messieurs, voilà n'est-ce pas, bien des choses qui ne ressemblent pas à des instruments de labourage ? Que voulez-vous ? Les goûts changent quand on devient vieux. Autrefois c'était moi qui faisais vivre ma fille, aujourd'hui, c'est elle qui me donne la vie. Sans le bonheur dont elle m'entoure, je vous assure que je n'aurais pas à cette heure le plaisir de vous recevoir chez moi, et mes cheveux n'auraient certainement pas pris le temps et la peine de blanchir.

—De quelle heureuse vieillesse vous devez en effet jouir, repris-je vivement ? Combien vous paraissez tous deux dignes du bonheur dont l'aperçu nous a d'abord étonnés. Nous avons mille excuses à demander à mademoiselle et à vous de la légèreté et de l'étourderie avec laquelle nous avons répondu à vos bontés.

—Oh ! tout est bien, s'empressa de dire notre hôte pour couper court à tout compliment. Maintenant que vous avez moins besoin de vous occuper à sécher vos habits, il ne vous sera peut-être pas désagréable d'humecter votre intérieur ; après quoi je

prendrai encore sur moi de placer cette guitare entre les mains de cette petite coquine de fille. Allons ! à la collation !

— Oh ! pardonnez, pardonnez, m'écriai-je, avec mon ami, la guitare d'abord, la guitare ! La pluie est moins forte, dans quelques minutes nous pourrons partir.

— A moins, messieurs, que vos occupations vous pressent, ou que vous dédaigniez mon vin et mes fruits, suivez-moi.

“ Force nous fut donc de recevoir sans mot dire toutes les politesses de notre hôte.

“ Je vois, mes enfans, que je me plais trop à m'étendre sur cette heureuse époque de ma vie. La disposition de vos esprits ne vous permet peut-être pas de prendre beaucoup d'intérêt à ce récit, ainsi je l'abrègerai autant que possible.

“ J'étais entré dans cette maison poussé par l'orage, j'en sortis le cœur agité de mille pensées indéfinies qui se pressaient encore plus impétueusement que la tempête causée par les éléments en furie. Ce fut là l'époque de mes premières amours, comme bientôt vous rencontrerez la vôtre. Je ne vous dirai rien des folies d'un amant, vous les saurez à votre tour. A quelques jours de là, j'allai de nouveau chercher une tempête près de la demeure de cette jeune fille. J'eus beau conjurer le ciel, il ne m'envoya qu'un soleil torréfiant. Enfin mon parti était pris, je m'adresse au père et lui dis sans détour :

— Il m'a suffi de voir une fois votre enfant pour l'aimer. Je viens directement vous demander sa main. Voici mon nom, ma résidence, mes moyens, mes conditions. La principale est celle-ci : Je veux tenir mon mariage secret, pour la raison que je connais la ferme volonté de mon père et les projets d'alliance qu'il a sur moi. Je serai riche si je ne lui désobéis pas ouvertement ; sinon je me confesse incapable de faire vivre honorablement et heureusement une épouse. Vous avez peu de chose à laisser à votre enfant. Je me contenterais de peu, il est vrai, mais vous savez vous-même que le bonheur habite désagréablement avec la misère. Ainsi c'est pour ma femme plus que pour moi que je pose cette condition. D'ailleurs mon père me donne actuellement de larges moyens de vivre, et je n'aurai nullement à désirer le moment de me voir affranchir de sa puissance. Pesez bien ces raisons, consultez votre enfant, et prenez sur moi tous les renseignements qu'il vous plaira. Je demande votre réponse sous huit jours, et à quinze d'ici je reviens avec un prêtre et j'épouse votre fille chez vous.”

“ Le pauvre villageois n'avait pas même eu le temps d'ouvrir ses grands yeux, je le laisse comme au milieu d'un songe, et rejoins ma voiture après une demi-heure d'absence. Sage conduite, n'est-ce pas, après l'exemple de mon frère ? J'eus néanmoins la prudence de ne pas prendre mon père pour confident.

“ Quinze jours plus tard, tout se passait comme je l'avais voulu ; avec assez de difficulté néanmoins de la part de mon beau-père, qui ne trouva pas fort à sa mode la liturgie qui régla les cérémonies du mariage. Mais le plus difficile n'était pas fait. Il fallait encore laisser ignorer mes relations journalières avec ma femme. Avec un amalgame compliqué des plus brillants prétextes, je réussis à cacher tout. Il me resterait à vous dire le bonheur de la paternité, et les jouissances ineffables de ces relations secrètes. Mais un souvenir trop amère ferme mon cœur à la joie, et m'interdit l'évocation d'un passé si regrettable.

“ Pour combler la mesure de mes félicités, mon ami avait enfin cédé aux sollicitations de son père, et contracté une union agréable à tous les partis. En joignant son habitation à la mienne, il avait affranchi mes relations conjugales de tout embarras. Les deux jeunes épouses coulaient ensemble leurs jours sereins, et rien ne troublait la tranquillité de leur esprit qu'une

légère anticipation de la part des nouveaux conjoints de voir leur condition égale à la nôtre par la paternité. Pauvres fleurs à peine ouvertes ! C'était la rosée bienfaisante du matin qu'elles demandaient au ciel, et une pluie de feu devant les consumer avant leur épanouissement !... Pour préluder au malheur qui devait les frapper, leurs familles respectives échangèrent leur bonne intelligence pour la haine la plus invétérée. Leurs persécutions s'étendirent jusqu'aux enfans qu'ils avaient eux mêmes unis. Forcés de rompre avec leurs familles, nos amis brisèrent aussi toute relation extérieure.

“ Enfin arriva le moment tant désiré par chacun d'eux. Mais hélas ! qu'ils auraient dû plutôt l'éloigner de toute la force de leur pressentiment !... La maternité et la mort se tenaient par la main, l'une laissait son fruit, l'autre emportait sa victime. L'enfant qui reçut le jour n'eut malheureusement pas l'empire de faire oublier la perte de son auteur. Les haines qui s'étaient de plus en plus envenimées entre les vieux parents reléguant l'infortuné jeune homme dans un isolement complet, achevèrent l'œuvre commencé par la douleur et le deuil. Un mal secret le mina sourdement, et peu à peu il sentit la vie s'affaiblir en lui. Comme notre maison était éloignée de la ville et avait toujours été fermée à tout le monde, il put continuer d'habiter avec nous sans nous compromettre. Quelques mois seulement après la mort de son épouse, une maladie contagieuse se déclara chez lui. Comme nos plaisirs avaient toujours été les mêmes, il fallut que nos infortunes fussent communes. Avant que la nature de son mal fut connue, il l'avait déjà communiqué à ma femme qui lui prodiguait ses soins. J'étais à la ville quand j'appris cette terrible nouvelle. Cette révélation tomba sur moi comme la foudre. Je courus tout égaré pour arracher ma femme du danger qui la menaçait. Je n'avais pas encore franchi le seuil de la porte que toi même, Carolle, tu accourais à moi avec l'expression la plus éplorée que pouvait prendre ta figure de trois ans. “ *Maman ! maman !* Et tu me trainais dans la chambre où je la trouvais gisant sur le parquet, et en proie aux mêmes tourmens sous lesquels je vis bientôt mourir mon ami....

“ Vous me pardonnerez, mes enfans, si ce souvenir mouille involontairement mes yeux... Je passe rapidement sur les détails de mon malheur... Le mal avait été beaucoup plus rapide chez elle. Une demi-heure après le premier accès, il avait atteint son dernier paroxysme. Ce fut en vain que la couvrant de baisers et de larmes, et la serrant dans mes bras, je tentais de sucer sur ses lèvres en feu, les principes de son mal. Le sort m'épargna, et me conserva à mes enfans. Elle luttait contre ma sensibilité, et cherchait à m'éloigner d'elle de toutes les forces que lui laissait le supplice atroce qu'elle endurait. Enfin après un effort encore vain, elle me prit la main et soupira en expirant : “ Adieu, mon ami, adieu... Nous nous retrouvons dans le ciel.”

L'époux infortuné laissait ses larmes couler complaisamment. Les deux enfans pleuraient aussi et s'oubliaient eux-mêmes pour confondre leurs regrets avec la douleur de leur père.

“ Essayons maintenant nos larmes, reprit ce dernier, car j'ai encore quelques mots à dire. Je ne sais s'ils provoqueront de nouveau vos pleurs ; mais leur importance excitera infailliblement votre attention.

“ Mon ami avait survécu de deux jours à ma femme. L'idée des malheurs qu'il avait causés vainquait pour ainsi dire les tortures du corps pour leur substituer celles bien plus atroces de l'esprit. Que n'aurait-il pas donné pour pouvoir au moins se jeter à mes genoux et me demander pardon de sa faute involontaire ! Mais la crainte d'entraîner de nouvelles infortunes était

encore plus impérieuse que ses désirs de justification. On l'avait transporté chez son père où il refusa absolument de me voir ; et quand il fut certain de l'inutilité des remèdes, il ferma sa porte à tout le monde. D'ailleurs la douleur et l'amitié n'avaient pas éteint chez moi la tendresse et l'anxieuse sollicitude du père. Je sentais que ma vie était encore nécessaire, et c'eût été folie de l'exposer inutilement.

—“ Comme la nuit tombait, j'entendis les premiers coups d'un glas funèbre, et on m'apporta à l'instant un billet à peine intelligible et conçu en ces termes :

—“ Toujours confiant en toi, j'ai osé te nommer mon exécuteur testamentaire. Dans un instant j'aurai rejoint nos deux amies... C'est en leur nom que je termine mes dernières volontés...”

—“ Je remets entre les mains de l'honneur et de l'amitié tout ce qui me reste de cher sur la terre... Mon enfant... Eliza... Adieu...”

Frappés de cette révélation inattendue, les deux enfans fléchirent mutuellement la tête sur les genoux de leur père, dans un sympathique évanouissement. Quand la surprise disparut pour mettre l'amour en ses droits, ils s'enlaçaient amoureusement, et leurs lèvres délicieusement unies exprimèrent tout ce que leur long silence avait fomenté d'amour et de doux sentiments...

—Oh ! rends moi la vie de l'amant, disait Carolle, car celle du frère, était trop malheureuse !...

Un éclair de joie sillonna tout-à-coup les traits encore jeunes de leur père.

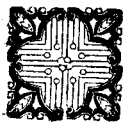
—Ils s'aimaient, s'écria-t-il ! Merci, mon Dieu, merci ! Je vous bénis mes enfants et vous unis au nom de Dieu et de votre mère...

Tous deux se jettèrent dans ses bras, le couvrirent de larmes, en s'écriant joyeusement : “ Oh ! quel remède contre la maladie des voyages, et toutes les peines ! ”

—Il est doux de retrouver un frère, disait la belle jeune fille, mais que parfois il est bien plus doux de le perdre ! Moi qui ne comprenait pas ce qu'il avait et ce que j'avais moi-même !... Oh ! comme on apprend vite à tes leçons, bon père ! Maintenant bonheur, joies, plaisirs pour la vie avec toi, toujours avec toi !...

Quelques minutes après une joyeuse cavalcade franchissait les dernières limites du bois, et à plusieurs années consécutives le couple heureux revit l'hermitage à la même époque, et associait à ses joies toutes les jeunes personnes des environs, qui pendant toute l'année parlaient du jour consacré “ au frère et à la sœur ” avec l'attente empressée des Juifs pour le Messie.

J. DOUTRE.



GEORGES CADOUAL.

(Avril 1803—Janv. 1804.)



La guerre avait rendu l'espérance à tous les exilés, princes et autres.—On disait les Jacobins exaspérés, on disait les généraux fort peu satisfaits d'avoir contribué à faire d'un égal un maître.—Il fallait de ces mécontents si divers créer un seul parti pour renverser le premier Consul,—une vaste conspiration fut donc ourdie sur ce plan : insurger la Vendée ne présentait plus guère de chance : au contraire, attaquer directement, au milieu de Paris, le gouvernement du premier Consul, paraissait un moyen prompt et sûr d'arriver au but. Un coup de poignard, une machine infernale, tout cela était d'un succès douteux.

Il restait un moyen jusqu'ici non essayé, à ce titre non discrédité encore : c'était de réunir une centaine d'hommes déterminés, l'intrépide Georges en tête ; d'assailir sur la route de Saint-Cloud ou de la Malmaison, la voiture du premier Consul ; d'attaquer sa garde, forte tout au plus de dix à douze cavaliers, de la disperser, et de le tuer ainsi dans une espèce de combat. De cette manière, on était certain de ne pas le manquer. Georges, qui était brave, qui avait des prétentions militaires, et ne voulait pas passer pour un assassin, exigeait qu'il y eût deux princes, un au moins, placés à ses côtés, et regagnant ainsi l'épée à la main la couronne de leurs ancêtres. Le croirait-on ? ces esprits, pervertis par l'émigration, s'imaginaient qu'en attaquant ainsi le premier Consul entouré de ses gardes, ils livraient une sorte de bataille, et qu'ils n'étaient pas des assassins ! Apparemment qu'ils étaient les égaux du noble archiduc Charles, combattant le général Bonaparte au Tagliamento ou à Wagram, et ne lui étaient inférieurs que par le nombre des soldats ! Déplorables sophismes, auxquels ne pouvaient croire qu'à moitié ceux qui les faisaient, et qui prouvent chez ces malheureux princes de Bourbon, non pas une perversité naturelle, mais une perversité acquise dans la guerre civile et dans l'exil ! Un seul entre tous ces hommes était bien dans son rôle : c'était Georges. Il était maître dans cet art des surprises ; il s'y était formé au milieu des forêts de la Bretagne ; et cette fois, en exerçant son art aux portes de Paris, il ne craignait pas d'être relégué au rang de ces instruments dont on se sert pour les répudier ensuite ; car il espérait avoir des princes pour complices. Il s'assurait ainsi toute la dignité compatible avec le rôle qu'il allait jouer, et par son attitude audacieuse devant la justice, il prouva bientôt que ce n'était pas lui qui s'était abaissé en cette funeste conjoncture.

Mais avant de recueillir après le combat le fruit de la victoire, il importait de conquérir l'armée. Les royalistes s'occupèrent d'abord à gagner Morcau, et Pichegru, échappé de Sinnamari, fut l'intermédiaire dont on se servit pour amener ce rival du premier Consul à la cause des Bourbons.

Le plan arrêté, on s'occupa de l'exécution.

Il fallait se rendre en France. Si Georges voulait y être suivi d'un ou de deux princes, il ne tenait pas cependant à les avoir immédiatement après lui. Il admettait qu'il fallait tout préparer avant de les faire venir, afin de ne pas les exposer inutilement à un séjour prolongé dans Paris, sous les yeux d'une police vigilante. Il se décida donc à partir le premier, et à se rendre à Paris, pour y composer la bande de chouans avec lesquels il devait attaquer la garde du premier Consul. Pendant ce temps, Pichegru était chargé de s'aboucher avec Moreau, d'abord par intermédiaire, puis directement, en se transportant lui-même à Paris. Enfin, quand on aurait tout préparé des deux côtés, quand on aurait à la fois les chouans pour livrer combat, et Moreau pour entraîner l'adhésion de l'armée, les princes viendraient les derniers, la veille, ou le jour de l'exécution.

Tout cela étant arrêté, Georges, avec une troupe de chouans, sur la résolution et la fidélité desquels il pouvait compter, quitta Londres pour se rendre en France. Ils étaient tous pourvus d'armes comme des malfaiteurs qui allaient courir les bois. Georges portait dans une ceinture un million en lettres de change. Ce n'était pas, bien entendu, les princes français, réduits aux derniers expédients pour vivre, qui avaient pu fournir les sommes qui circulaient entre ces entrepreneurs de complots. Elles venaient de la source commune, c'est-à-dire du trésor britannique.

Un officier de la marine royale anglaise, le capitaine Wright, marin intrépide, montant un léger navire, recevait à Deal ou Hastings les émigrés voyageurs, et venait les jeter, à leur choix, sur le point de la côte où ils voulaient aborder. Depuis que le premier Consul, bien averti des fréquentes descentes des chouans, avait fait garder avec plus de soin que jamais les côtes de Bretagne, ils avaient changé de direction, et ils passaient par la Normandie. Entre Dieppe et Tréport, le long d'une falaise escarpée, dite de Biville, se trouvait une issue mystérieuse, pratiquée dans une fente de rocher, et fréquentée par les contrebandiers seuls. Un câble, fortement attaché au sommet de la falaise, descendait dans cette fente de rocher, et venait toucher à la mer. A un cri qui servait de signal, les secrets gardiens du passage jetaient le câble, que le contrebandier saisissait, et à l'aide duquel il gravissait le précipice, haut de deux ou trois cents pieds, en portant un lourd fardeau sur les épaules. Les affidés de Georges avaient découvert cette voie, et avaient songé à s'en approprier l'usage, ce qui était facile avec l'argent dont ils disposaient. Pour compléter la communication avec Paris, ils avaient établi une suite de gîtes, soit dans des fermes isolées, soit dans des châteaux habités par des nobles normands, royalistes fidèles et discrets, sortant peu de leur retraite. On pouvait arriver ainsi du rivage de la Manche à Paris, sans passer par une grande route, sans toucher à une auberge. Enfin, pour ne pas compromettre cette voie en la fréquentant trop souvent, on la réservait aux personnages les plus importants du parti. L'argent abondamment répandu chez quelques-uns de ces royalistes, dont on empruntait la demeure, la fidélité chez les autres, mais surtout l'éloignement des lieux fréquentés, rendaient les indiscretions difficiles, et le secret certain, au moins pour quelque temps.

C'est par là que Georges pénétra en France. Embarqué sur le navire du capitaine Wright, il descendit au pied de la falaise de Biville, le 21 août (1803), au moment même où le premier Consul faisait l'inspection des côtes. Il franchit le pas des contrebandiers, et de gîte en gîte, parvint, avec quelques-uns de ses plus fidèles lieutenants, jusqu'à Chaillot, dans l'un des faubourgs de Paris. On lui avait préparé dans ce faubourg un petit logement, d'où il pouvait venir la nuit à Paris, y voir ses associés,

et préparer le coup de main pour lequel il s'était rendu en France.

Depuis le mois d'août 1803 jusqu'au mois de janvier 1804, les conspirateurs cherchèrent à développer leur plan par tous les moyens qui étaient en leur pouvoir—mais une foule de difficultés les arrêtait à chaque pas—Moreau et Pichegru ne s'entendirent jamais, et il fut évident pour tous les conjurés qu'ils s'étaient follement engagés dans un projet qui ne pouvait aboutir qu'à une catastrophe.—Elle était imminente, et déjà la police avait eu les premiers indices du complot.

Le premier Consul était toujours persuadé que les hommes qui avaient conçu le projet de la machine infernale, devaient à plus forte raison préparer quelque chose dans les circonstances présentes ; et, frappé de diverses arrestations exécutées à Paris, en Vendée, en Normandie, il dit à Murat, qui était alors gouverneur de Paris, et à M. Réal, qui dirigeait la police : “ Les émigrés sont certainement en travail. On a opéré plusieurs arrestations ; il faut choisir quelques-uns des individus arrêtés, les envoyer à une commission militaire, qui les condamnera, et ils parleront avant de se laisser fusiller.”—Ce que nous rapportons ici se passait du 25 au 30 janvier, pendant les entrevues de Pichegru avec Moreau, et alors que les conjurés commençaient à se livrer au découragement. Le premier Consul se fit apporter la liste des individus arrêtés. Parmi eux se trouvaient quelques-uns des agents de Georges, venus avant ou après lui, et dans ce nombre un ancien médecin des armées vendéennes, délarqué en août avec Georges lui-même. Après examen des circonstances particulières à chacun d'eux, le premier Consul en désigna cinq en disant : “ Ou je me trompe fort, ou il y a là quelques hommes informés, qui ne manqueront pas de faire des révélations.”— Depuis longtemps on n'avait pas appliqué les lois rendues antérieurement, et qui permettaient l'institution des tribunaux militaires. Le premier Consul, durant la paix, avait voulu les laisser tomber en désuétude ; mais, à la reprise de la guerre, il crut devoir en user, surtout pour les espions qui venaient observer ses préparatifs contre l'Angleterre. Il en avait fait arrêter, juger et fusiller quelques-uns. Les cinq individus par lui désignés furent mis en jugement. Deux obtinrent leur acquittement ; deux autres, convaincus par l'instruction, de crimes que la loi punissait de mort, furent condamnés, et se laissèrent fusiller sans rien avouer, mais en déclarant qu'ils étaient venus pour servir la cause du roi légitime, laquelle serait bientôt triomphante sur les ruines de la République. Ils préférèrent en outre d'affreuses menaces contre la personne du chef du gouvernement. Le cinquième, que le premier Consul avait particulièrement désigné comme celui qui devait tout dire, déclara, au moment de se rendre au supplice, qu'il avait de grands secrets à découvrir. On lui envoya sur-le-champ l'un des employés les plus habiles de la police. Il avoua tout, déclara qu'il avait débarqué dans le mois d'août à la côte de Biville avec Georges lui-même, qu'ils étaient venus, à travers les bois, de gîte en gîte, jusqu'à Paris, dans le but de tuer le premier Consul, en essayant une attaque de vive force sur son escorte. Il indiqua quelques-uns des lieux où logeaient les chouans aux ordres de Georges, et particulièrement plusieurs marchands de vin.

Cette déclaration fut un trait de lumière. La présence de Georges à Paris était significative au plus haut point. Ce n'était pas pour une tentative sans importance qu'un tel personnage avait pu séjourner six mois dans la capitale même, avec une bande de sicaires. On connaissait le point du débarquement à la falaise de Biville, l'existence d'une route d'étapes à travers les bois, et quelques-uns des logements obscurs où se cachaient les conjurés.

Un hasard des plus singuliers avait révélé un nom, qui mit sur la trace des circonstances les plus graves. A une époque antérieure, des chouans, débarquant à la même falaise de Biville, avaient échangé des coups de fusil avec les gendarmes, et le nom de *Troche* s'était trouvé sur un fragment de papier, qui avait servi de bourre. Ce *Troche* était horloger à Eu. Il avait un fils fort jeune, et employé justement à la correspondance. On le fit secrètement arrêter, et conduire à Paris. On l'interrogea ; il avoua tout ce qu'il savait. Il déclara que c'était lui qui allait recevoir les conjurés à la falaise de Biville, et qui les conduisait aux premières stations. Il raconta les trois débarquements dont on a vu l'histoire, celui de Georges en août, ceux de décembre et de janvier, où se trouvaient Pichegru, MM. de Rivière et de Polignac. Mais il ne connaissait pas le nom et la qualité des personnages auxquels il avait servi de guide. Seulement il savait que, dans les premiers jours de février, un quatrième débarquement devait avoir lieu à la falaise. Il était même chargé de recevoir les nouveaux débarqués.

Sur-le-champ, dans ces premiers jours de février, on se mit en recherche, et on fouilla, depuis Paris jusqu'à la côte, les lieux indiqués, afin de découvrir les gîtes qui servaient aux émigrés voyageurs. On fit bonne garde chez les marchands de vins dénoncés par l'agent de Georges, et, en peu de jours, on opéra diverses arrestations importantes, deux surtout qui jetèrent un grand jour sur toute l'affaire. On saisit d'abord un jeune homme, nommé *Picot*, domestique de Georges, chouan intrépide, qui, étant armé de pistolets et de poignards, fit feu sur les agents de la police, et ne se rendit qu'à la dernière extrémité, en déclarant qu'il voulait mourir pour le service de son roi. On saisit avec celui-là un nommé *Bouvet de Lozier*, principal officier de Georges, qui se laissa prendre sans provoquer le même tumulte, et en montrant plus de calme.

Ces hommes étaient armés comme des malfaiteurs prêts à commettre les plus grands crimes, et, outre les armes qu'ils portaient sur eux, ils avaient des sommes considérables en or et en argent. Au premier instant, ils paraissaient fort exaltés ; puis ils se calmaient, et finissaient par faire des aveux. C'est ce qui arriva pour le nommé *Picot*. Arrêté le 8 février (18 pluviôse), il ne voulut rien dire d'abord, et ensuite peu à peu il fut induit à parler. Il avoua qu'il était venu d'Angleterre avec Georges, qu'il se trouvait avec lui depuis six mois à Paris, et ne déguisa guère le motif de leur voyage en France. Ainsi, la présence de Georges à Paris pour un grand but, ne pouvait plus être mise en doute. Mais on n'en savait pas davantage. *Bouvet de Lozier* ne disait rien. C'était un personnage fort au-dessus de *Picot*, par l'éducation et par les manières. Dans la nuit du 13 au 14 février, ce *Bouvet de Lozier* appela tout à coup son geôlier. Il avait essayé de se pendre, et, n'y ayant pas réussi, livré à une sorte de délire, il demanda qu'on reçût les déclarations qu'il avait à faire. Alors ce malheureux raconta qu'avant de mourir pour la cause du roi légitime, il voulait démasquer le personnage perfide qui avait entraîné de braves gens dans un abîme, en les compromettant inutilement. Il fit ensuite à *M. Réal*, surpris et confondu, le plus étrange récit. Ils étaient, disait-il, à Londres autour des princes, quand *Moreau* avait envoyé à *Pichegru* un de ses officiers, pour offrir de se mettre à la tête d'un mouvement en faveur des Bourbons, promettant d'entraîner l'armée par son exemple. A cette nouvelle, ils étaient tous partis, avec Georges et *Pichegru* lui-même, pour coopérer à cette révolution. Arrivés à Paris, Georges et *Pichegru* étaient accourus chez *Moreau*, pour s'entendre, et celui-ci avait alors changé de langage, et avait demandé qu'on renversât le premier Consul à son profit, afin de

se faire dictateur lui-même. Georges, *Pichegru* et leurs amis avaient refusé une telle proposition, et c'est dans les funestes lenteurs amenées par les prétentions de *Moreau*, qu'ils avaient été livrés aux recherches de la police. Ce tragique déposant ajoutait, qu'il échappait aux ombres de la mort, pour venir venger lui et ses amis de l'homme qui les avait perdus tous.

Ainsi, du milieu d'un suicide interrompu, sortait contre *Moreau* une dénonciation terrible ; dénonciation fort exagérée par le désespoir, mais présentant cependant l'ensemble du complot. *M. Réal*, stupéfait, courut aux Tuileries. Il trouva, comme d'usage, le premier Consul s'arrachant de bonne heure au sommeil, pour se livrer au travail. Le premier Consul était encore dans les mains de son valet de chambre *Constant*, lorsqu'aux premiers mots de *M. Réal*, il lui mit la main sur la bouche, le fit taire, et s'enferma seul avec lui pour entendre son récit. Il ne parut point étonné. Cependant il refusa de croire entièrement à la déclaration qui concernait *Moreau*. Il comprenait très-bien ce projet de réunir tous les partis contre lui, d'employer *Pichegru* comme intermédiaire entre les royalistes et les républicains ; mais, pour croire à la culpabilité de *Moreau*, il voulait que la présence de *Pichegru* à Paris fût bien constatée. Si de nouvelles révélations levaient tous les doutes à cet égard, le lien entre les royalistes et *Moreau* se trouvait établi, et on pouvait aller droit à celui-ci. Du reste, il ne lui échappait aucun accent de colère ou de vengeance ; il paraissait plus curieux, plus méditatif qu'irrité.

On songea de nouveau à interroger *Picot*, le domestique de Georges, pour savoir s'il avait connaissance de la présence de *Pichegru* à Paris. On le questionna le même jour, et, en y mettant beaucoup de douceur, on finit par l'amener à s'ouvrir entièrement. Il déclara lui-même tout ce qui était relatif à *Pichegru* et à *Moreau*. Il en savait moins que *Bouvet de Lozier* ; mais ce qu'il savait était plus significatif peut-être, car il en résultait que le désespoir produit par la conduite de *Moreau* était descendu jusque dans les derniers rangs des conjurés. Quant à *Pichegru*, il déclara l'avoir vu très-positivement à Paris, et peu de jours auparavant ; il affirma même qu'il y était encore. Quant à *Moreau*, il raconta qu'il avait entendu les officiers de Georges exprimer le plus vif regret de s'être adressé à ce général, qui était prêt à tout faire manquer par ses prétentions ambitieuses.

Ces faits ayant été connus dans le courant de la journée du 14, le premier Consul convoqua sur-le-champ un conseil secret aux Tuileries, composé des deux consuls *Cambacérés* et *Lebrun*, des principaux ministres, et de *M. Fouché*, qui, bien que n'étant plus ministre, avait la plus grande part à cette information. Le conseil se tint dans la nuit du 14 au 15. La question méritait un sérieux examen. La conspiration était d'une évidence incontestable. Le projet d'assailir le premier Consul avec une troupe de chouans, Georges en tête, ne faisait pas de doute. Le concours de tous les partis, républicains ou royalistes, devenait certain aussi, par la présence de *Pichegru*, qui avait dû servir d'intermédiaire entre les uns et les autres. Quant à la culpabilité de *Moreau*, il était difficile d'en préciser l'étendue ; mais ni *Bouvet de Lozier* dans son désespoir, ni *Picot* dans sa naïveté subalterne, ne pouvaient avoir inventé cette singulière circonstance, du tort fait au parti royaliste par les vues personnelles de *Moreau*. Il était clair que, si l'on n'arrêtait pas ce général, l'instruction se poursuivant, on le trouverait dénoncé à chaque instant, que ces dénonciations s'ébruiteraient, et qu'alors on aurait tout à fait l'apparence ou de le calomnier perfidement, ou d'avoir peur de lui, et de ne pas oser poursuivre un criminel, parce que sous ce criminel se trouvait le second personnage de la République.

C'était là pour le premier Consul la considération décisive. Laisser mettre en question la fermeté de son gouvernement, était ce qui coûtait le plus à son orgueil et à sa politique. — "On dirait, s'écria-t-il, que j'ai peur de Moreau. Il n'en sera point ainsi. J'ai été le plus clément des hommes, mais je serai le plus terrible, quand il faudra l'être; et je frapperai Moreau comme un autre, puisqu'il entre dans des complots, odieux par leur but, honteux par les rapprochements qu'ils supposent." Il n'hésita donc pas un instant à décider l'arrestation de Moreau. Il y avait d'ailleurs une autre raison, et celle-là était pressante. Georges, Pichegru n'étaient pas arrêtés. On avait pris trois ou quatre de leurs complices; mais la bande des exécuteurs se trouvait tout entière hors des mains de la police, et il était possible que la crainte d'être découverts les portât à brusquer la tentative pour laquelle ils étaient venus en France. Il fallait pour ce motif précipiter l'instruction, et s'emparer de tous les chefs qu'on avait le moyen de saisir. On serait ainsi conduit inévitablement à d'autres découvertes. L'arrestation de Moreau fut donc immédiatement résolue; et avec la sienne celle de Lajolais et autres entremetteurs, dont le nom avait été révélé.

Dès le matin (15 février), on envoya un détachement de gendarmerie d'élite, avec des officiers de justice, à la demeure qu'habitait Moreau. On ne l'y trouva pas, et on partit pour Grosbois. On le rencontra au pont de Charenton, revenant à Paris. Il fut arrêté sans éclat, avec beaucoup d'égards, et conduit au Temple. En même temps que lui furent arrêtés Lajolais, et les employés des vivres, qui avaient servi d'intermédiaires.

Le bruit causé par ces arrestations fut très grand, et devait l'être. Le gros du public était fort disposé à s'indigner contre toute tentative, qui mettrait en péril les jours précieux du premier Consul; cependant on révoquait en doute la réalité du complot. Certes l'abominable machine infernale avait rendu tout croyable; mais le crime avait alors précédé l'instruction, et s'était produit d'ailleurs sous la forme du plus atroce attentat. Cette fois au contraire, on annonçait un projet d'assassinat, et, sur la simple annonce d'un projet, on commençait par arrêter l'un des hommes les plus illustres de la République, qui passait pour être l'objet de toute la jalousie du premier Consul. Les esprits méchants demandaient où était donc Georges, où était donc Pichegru? Ces deux personnages, à les entendre, n'étaient certainement pas à Paris; on ne les y trouverait pas, car tout cela n'était que fable maladroite et invention odieuse.

Tandis qu'on cherchait Georges et Pichegru avec le plus grand soin, on opéra de nouvelles arrestations, et on obtint de Picot et de Bouvet de Lozier des détails plus complets, et plus graves que tous ceux qu'on leur avait arrachés jusqu'ici. Ces hommes, ne voulant pas se donner pour des assassins, se hâtèrent de raconter qu'ils étaient venus à Paris dans la plus haute compagnie, qu'ils avaient avec eux les plus grands seigneurs de la cour des Bourbons, notamment MM. de Polignac et de Rivière; et enfin ils déclarèrent positivement qu'ils devaient avoir un Prince à leur tête. Ils l'attendaient, disaient-ils, à chaque instant; ils croyaient même que ce prince, tant attendu, devait faire partie du dernier débarquement, de celui qui était annoncé pour février. On répandait parmi eux que c'était le duc de Berry.

Les dépositions devinrent sur ce point on ne peut pas plus précises, plus concordantes, plus complètes. Le complot acquit aux yeux du premier Consul une funeste clarté. Il vit le comte d'Artois, le duc de Berry, entourés d'émigrés, affiliés par Pichegru aux républicains, ayant à leur service une troupe de sicaires, promettant même de se mettre à leur tête pour l'égorger dans un guet-apens, qu'ils appelaient un combat loyal, à armes égales. En proie

à une sorte de fureur, il n'eut plus qu'un désir, ce fut de s'emparer de ce prince qu'on devait envoyer à Paris par la falaise de Biville. Cette vivacité de langage à laquelle il se livrait, lors de la machine infernale, contre les jacobins, était maintenant tournée toute entière contre les princes et les grands seigneurs qui descendaient à un tel rôle. — "Les Bourbons croient, disait-il, qu'on peut verser mon sang, comme celui des plus vils animaux. Mon sang cependant vaut bien le leur. Je vais leur rendre la terreur qu'ils veulent m'inspirer. Je pardonne à Moreau sa faiblesse, et l'entraînement d'une sottise jalouse; mais je ferai impitoyablement fusiller le premier de ces princes qui tombera sous ma main, Je leur apprendrai à quel homme ils ont affaire." — Tel était le langage qu'il ne cessait de tenir pendant cette terrible procédure. Il était sombre, agité, menaçant, et, signe singulier chez lui, il travaillait beaucoup moins. Il semblait pour un moment avoir oublié Boulogne, Brest et le Texel.

Le premier Consul fit donc suivre l'affaire avec la dernière rigueur, et déploya la plus extrême activité pour saisir les coupables. Il songeait surtout à sauver l'honneur de son gouvernement, très gravement compromis, si on ne fournissait la preuve de la réalité du complot, par la double arrestation de Georges et de Pichegru. Sans cette arrestation, il passait pour un bas envieux, qui avait voulu compromettre et perdre le second général de la République.

Un officier qui avait été attaché à Pichegru trahit son secret, et le livra à la police. La nuit, pendant que le général dormait, entouré des armes dont il ne se séparait jamais, et des livres dont il faisait sa lecture accoutumée, la lampe étant éteinte, un détachement de la gendarmerie d'élite pénétra dans sa retraite, pour le saisir. Éveillé par le bruit, il voulut se jeter sur ses armes, n'en eut pas le temps, et se défendit quelques minutes avec une grande vigueur. Bientôt vaincu, il se rendit, et fut transporté au Temple, où devait finir de la manière la plus malheureuse une vie jadis si brillante.

A peine était-il arrêté que M. Armand de Polignac, après lui M. Jules de Polignac, et enfin M. de Rivière, poursuivis sans relâche, non pas dénoncés, mais bientôt aperçus en changeant d'asile, furent saisis à leur tour. Ces arrestations produisirent sur l'opinion un effet profond et général. La masse des gens honnêtes, dénuée d'esprit de parti, fut édifiée sur la réalité du complot. La présence de Pichegru, des amis personnels de M. le comte d'Artois, ne laissait plus de doute. Apparemment ils n'avaient pas été amenés en France par la police, cherchant à échafauder un complot. La gravité des dangers qu'avait courus et que courait encore le premier Consul, se révéla toute entière, et on éprouva plus vivement que jamais l'intérêt que devait inspirer une vie si précieuse. Ce n'était plus l'envieux rival de Moreau qui avait voulu perdre ce général, c'était le sauveur de la France exposé aux machinations incessantes des partis. Toutefois les malveillants, quoique un peu déconcertés, ne se taisaient pas. A les entendre, MM. de Polignac, de Rivière, étaient des imprudents, incapables de se tenir en repos, s'agitant sans cesse avec M. le comte d'Artois, et venus uniquement pour voir si les circonstances étaient favorables à leur parti. Mais il n'y avait là ni complot sérieux, ni péril menaçant, de nature à justifier l'intérêt qu'on cherchait à inspirer pour la personne du premier Consul.

Il fallait, pour fermer la bouche à ces discoureurs, pour les confondre, une arrestation de plus, celle de Georges. Alors il ne serait guère possible de dire, en trouvant ensemble MM. de Polignac, de Rivière, Pichegru et Georges, qu'ils étaient à Paris en simples observateurs. Cette dernière preuve devait être bientôt obtenue, grâce aux moyens terribles employés par le gouvernement.

Georges traqué par une multitude d'agents, obligé de changer de gîte tous les jours, ne pouvant sortir de Paris, qui était gardé

par terre et par eau, Georges devait finir par succomber. On était sur ses traces ; mais il est juste de reconnaître, à l'honneur du temps, que personne n'avait consenti à le livrer, bien que le vœu de son arrestation fût général. Ceux qui se hasardaient à le recevoir ne voulaient le cacher que pour un jour. Il fallait que tous les soirs il changeât de retraite. Le 9 mars, vers l'entrée de la nuit, plusieurs officiers de paix entourèrent une maison devenue suspecte par les allées et venues de gens de mauvaise apparence. Georges, qui l'avait occupée, essaya d'en sortir pour se procurer un asile ailleurs. Il partit vers sept heures du soir, et monta, près du Panthéon, dans un cabriolet conduit par un serviteur de confiance, jeune chouan déterminé. Les officiers de paix suivirent ce cabriolet en courant à perte d'haleine jusqu'au carrefour de Bussy, George pressait son compagnon de hâter le pas, lorsque l'un des agents de la police, arrivé le premier, se jeta sur la bride du cheval. Georges, d'un coup de pistolet, l'étendit roide mort à ses pieds. Il s'élança ensuite du cabriolet pour s'enfuir, et tira un second coup sur un autre agent qu'il blessa grièvement. Mais enveloppé par le peuple, arrêté malgré ses efforts, il fut livré à la force publique, accourue en toute hâte. On le reconnut sur-le-champ pour ce terrible Georges qu'on cherchait depuis si longtemps, et qu'on tenait enfin, ce qui produisit dans Paris une joie générale. On vivait, en effet, dans une sorte d'oppression dont on était maintenant soulagé. Avec Georges venait d'être arrêté le serviteur qui l'accompagnait et qui avait eu à peine le temps de faire quelques pas.

Georges fut conduit à la préfecture de police. La première émotion passée, ce chef des conjurés était redevenu parfaitement calme. Il était jeune et vigoureux ; il avait les épaules larges, le visage plein, plutôt ouvert et serein que sombre et méchant, comme son rôle aurait pu le faire croire. Il portait sur lui des pistolets, un poignard et une soixantaine de mille francs tant en or qu'en billets de banque. Interrogé immédiatement, il avoua, sans hésiter, son nom, et le motif de sa présence à Paris. Il était venu, disait-il, pour attaquer le premier Consul, non pas en s'introduisant avec quatre assassins dans son palais, mais en l'abordant ouvertement, en rase campagne, au milieu de sa garde consulaire. Il devait agir en compagnie d'un prince français, qui se proposait de venir en France, mais qui n'y était pas encore arrivé. George était presque fier de la nature toute nouvelle de ce complot, qu'il mettait beaucoup de soin à distinguer d'un assassinat. Cependant, lui disait-on, vous avez envoyé Saint-Réjant à Paris, pour y préparer la machine infernale.—Je l'ai envoyé, répondait Georges, mais je ne lui avais pas prescrit les moyens dont il devait se servir.—Mauvaise justification qui prouvait bien que Georges n'était pas étranger à cet horrible attentat ! Du reste, sur tout ce qui concernait d'autres que lui, ce hardi conjuré s'obstinait à se taire, répétant qu'il y avait assez de victimes, et qu'il n'en voulait pas augmenter le nombre.

Après l'arrestation de Georges et ses déclarations, le complot était avéré, le premier Consul justifié ; on ne pouvait plus répéter, comme on le faisait depuis un mois, que la police inventait les conspirations qu'elle prétendait découvrir ; on n'avait plus qu'à baisser les yeux, si on était du parti royaliste, en voyant un prince français promettre de se rendre en France avec une bande de chouans, pour livrer une soi-disant bataille sur la grande route. Il restait, à la vérité, l'excuse de dire qu'il n'y serait pas venu. C'est possible, même probable, mais mieux aurait valu tenir parole que de promettre en vain aux malheureux qui risquaient leur tête sur de telles assurances. Au surplus, ce n'était pas seulement Georges qui annonçait un prince ; les amis de M. le comte d'Artois, MM. de Rivière et de Polignac tenaient le même langage. Ils

confessaient la partie la plus importante du projet. Ils repoussaient loin d'eux l'idée d'avoir participé à un projet d'assassinat ; mais ils avouaient être venus en France pour quelque chose qu'ils ne définissaient pas, pour une espèce de mouvement, à la tête duquel devait figurer un prince français. Ils n'avaient fait que le devancer, pour s'assurer de leurs propres yeux, s'il était utile et convenable qu'il arrivât. Comme Georges, ces messieurs cherchaient à s'excuser d'être trouvés en si mauvaise compagnie, en répétant qu'un prince français devait être avec eux. Ce prince n'étant pas venu, ne se proposant plus de venir, ils étaient assurés de ne pas le mettre en péril, car il était couvert par toute la largeur de la Manche. Les imprudents ne se doutaient pas qu'il y en avait d'autres moins bien abrités, et qui paieraient peut-être de leur sang les projets conçus et préparés à Londres.

A. THIERS (1).

SANS-FEU-NI-LIEU.



TOUT le monde, à Paris, se souvient encore du brillant mariage de M. André J..., un des plus riches banquiers de la Chaussée-d'Antin, avec Mlle de V..., fille unique du marquis de V..., ancien ambassadeur et pair de France ; mariage célébré l'hiver dernier avec une si grande pompe à la chapelle du palais du Luxembourg et dans le magnifique hôtel de M. J... Mais tout le monde n'a pas su l'étrange et charmant épisode qui a marqué les fêtes de cet hymen aristocratique, et qui a fait au mari, dans les salons de la banque, une réputation d'originalité sans égale.

C'était le matin du mariage. Les équipages de M. André J... l'attendaient dans la cour, et lui-même attendait ses témoins dans un salon doré du haut en bas, lorsqu'un valet de chambre annonça : *les tailleurs de monsieur.*

Dix tailleurs entrèrent en effet, chacun portant un gros paquet sous le bras, et tous, comme les augures romains, ne pouvant se regarder sans rire.

Ces dix tailleurs apportaient cinquante costumes de ramoneurs savoyards, tailles variés de huit à quatorze ans, qu'ils déposèrent sur les brillants fauteuils du salon... M. J... examina en connaisseur cette collection de gilets, de vestes et de culottes de bure, se déclara satisfait et distribua deux mille francs aux tailleurs, qui se retirèrent avec un air stupéfait.

Après les tailleurs vinrent les chapeliers avec cinquante bonnets, puis les chemisiers avec cinquante chemises, puis les sabotiers avec cinquante paires de sabots, puis enfin les luthiers avec

(1) Extrait du 4e volume de l'*Histoire du Consulat de l'Empire.*

cinquante vieilles. Tous s'en allèrent grandement payés, mais plus ébahis les uns que les autres, et se demandant si c'était une gageure ou une mystification.

M. J... fit venir tous ses garçons de bureaux, et leur parla de la sorte :

— Vous allez vous répandre dans tous les quartiers de Paris. Vous inviterez à dîner chez moi tous les ramoneurs que vous rencontrerez. Vous promettez un louis à tous ceux qui accepteront, et quand vous en aurez cinquante, vous les amènerez ici. Vous trouverez dans ma salle de bain tout ce qu'il faudra pour les débarbouiller des pieds à la tête... Cette opération finie, vous leur ferez prendre ces costumes, chacun suivant sa taille, puis ils se mettront à table dans ce salon, tandis que nos autres convives dîneront dans la salle contiguë.

Les garçons de bureaux restèrent abasourdis, se firent répéter l'ordre pour s'assurer que ce n'était pas un rêve, et s'en allèrent l'exécuter sans y rien comprendre.

C'était une des matinées les plus rudes de l'hiver. La gelée avait succédé à la neige. Un pâle soleil éclairait le verglas sans le dissoudre... Il faisait un temps à mettre le feu à toutes les cheminées, en un mot un vrai temps de ramoneurs. Les messagers de M. J... n'eurent donc pas de peine à trouver nos savoyards criant à tue-tête :

Haut en bas ! haut en bas !
Ramenez-la, ramenez-la
La cheminée du haut en bas !

D'autres chantaient sur les toits les chansons de la cuisinière ou des *chin chous*. D'autres balayaient la neige en criant au moindre passant : " Un petit sou, mon colonel ! mon général ! mon prince ! mon empereur ! " etc., jusqu'à ce que le petit sou les fit taire ; car nul ne sait et n'exerce mieux que le Savoyard la puissance de l'importunité.

Figurez-vous donc la surprise de nos gamins lorsqu'au lieu de leur donner un sou on leur promettait un louis, à la seule condition de venir faire un diner de nocces... La bonne nouvelle courut de cheminée en cheminée, comme une dépêche télégraphique : en moins de deux heures, on eût à peine rencontré un Savoyard place Maubert ou rue Guérin-Boisseau. Toutes les cheminées qui comptaient sur eux ce jour-là furent menacées d'un incendie.

N'ayant que l'embarras du choix, les émissaires du banquier prirent bravement les plus noirs, les plus sales et les plus dégueuillés, et quand ils firent leur entrée dans le bel hôtel de M. J..., on eût dit le palais de Jupiter enlevé d'assaut par Vulcain. Le contraste fut d'autant plus frappant que nos mirmidons se rencontrèrent avec la file d'équipages qui ramenaient le cortège nuptial du Luxembourg. D'un côté, les livrées d'or et d'argent, les habits de soie et de velours, les dentelles et les bijoux, les dandys les plus élégants et les plus jolies femmes de Paris ; de l'autre, les visages couverts de suie et de fumée, les cheveux en broussailles, les hillons sur des corps demi-nus.

Pendant que les brillants convives détournaient les yeux en se demandant ce que cela signifiait, M. J... fixa sur les Savoyards un long regard mélancolique, et sembla se dire en lui-même : " Le bonheur est-il ici ou est-il là ? "

— Il est ici ! répondirent ses lèvres en se posant sur la main de sa charmante femme.

Et il l'introduisit comme une reine dans son palais, non sans faire signe à ses gens d'avoir soin des ramoneurs...

Une heure après, un ruisseau noir comme de l'encre traversait la cour et allait rejoindre l'égout de la rue... C'était le savonnage des cinquante Savoyards qui au même instant sortaient du bain, comme de la cuve d'Eson, d'autant plus blonds et plus blancs,

d'autant plus potelés et plus frais, qu'ils avaient fait littéralement peau neuve, et que celle-ci voyait pour la première fois l'air et le soleil. On eût dit une troupe d'affreux démons convertis en Chérubins ou en Amours.

Cependant l'heure du festin était venue. Mille feux, jaillissant de l'or et du bronze, éclairaient l'hôtel. Après avoir traversé les appartements des époux, enrichis de tous ce que peut rêver le goût d'un millionnaire, les convives venaient de se ranger autour d'une table servie par Chevet, et avaient parfaitement oublié l'apparition des ramoneurs.

Tout à coup, les deux battants d'une grande porte s'écartent. Le salon s'ouvre, illuminé comme la salle, garni comme elle d'un banquet splendide, et comme elle rempli d'une foule de joyeux convives... On eût dit une décoration de théâtre ou le coup de baguette d'une fête.

A la vue de cette double noce tout le monde poussa un cri de surprise, excepté M. André J... et sa femme, qui échangèrent un sourire d'intelligence. Mais il fallut bientôt en croire ses yeux en même temps que ses oreilles, et reconnaître les affreux petits Savoyards du matin changés en marmots les plus jolis du monde, tous en veste neuve, en sabots neufs, en bonnet neuf, tous dansant et chantant au son de leurs vieilles neuves, et s'appêtant ainsi à manger dans l'argent et à boire dans le cristal...

C'était comme une vision de la Savoie, telle que la représentent les poètes et les peintres... Il n'y manquait que les cabanes fumantes et les monts couronnés de neige... D'une main M. J... serra celle de sa femme, et de l'autre il cacha ses yeux remplis de larmes...

— Mes amis, dit-il à ses riches invités, pardonnez-moi cette fantaisie. Me trouvant aujourd'hui le plus heureux des hommes, j'ai voulu faire partager mon bonheur aux plus malheureux.

Cette noble explication fut applaudie par tous ; mais on soupçonna qu'elle ne soulevait qu'un coin du voile, et en attendant le dénouement de la scène, petits et grands convives dinèrent à qui mieux mieux. Les petits surtout se dédommagèrent en une heure de tous les jours de jeûne qui avaient déjà marqué leur courte vie... Les viandes succulentes, les fins gibiers, les ragôts exquis, les fruits exotiques, et même les vins de tous les crus trouvèrent à qui parler ! Surveillés toutefois par les valets, pas un n'abusa de l'abondance, et tous avaient à peu près leur raison... Quand M. André J... se leva au milieu du plus profond silence :

— Eh bien, mes enfants, demanda-t-il aux ramoneurs, ai-je atteint mon but ? êtes-vous heureux ?

Les enfants répondirent par des trépignements et des cris de joie qui ne pouvaient laisser aucun doute.

— Nous nous sommes amusés... pour toute notre vie, s'écria un des plus grands, qui ne croyait pas dire une chose aussi triste...

— Non pas pour toute votre vie ! reprit le banquier ; car vous pouvez aussi être heureux par vous-mêmes et faire à votre tour le bonheur des autres, si le bonheur est dans la richesse. Je vais vous le prouver en vous contant une histoire qui vous apprendra comment les ramoneurs deviennent millionnaires.

A ce mot électrique, les cent petites oreilles se dressèrent comme celles des jeunes chevaux prêts à courir au combat.

— Oui, mes amis, poursuivit M. André J..., il ne tient qu'à vous d'avoir aussi un grand hôtel, des salons dorés, de fringants équipages, et de dîner chaque jour comme vous venez de le faire... Ecoutez l'histoire d'un Savoyard que j'ai connu plus méprisable que vous tous. Cette leçon vaut bien un gala de nocces.

" C'était donc un petit ramoneur de votre âge. On le nommait Sans-feu-ni-lieu, parce qu'il n'avait plus de père, plus de mère, plus d'asile. Les gens

de son village lui donnèrent une râclette et des genouillères, une cage et un épervier, lui mirent un pain sous le bras et un bâton à la main, lui montrèrent la France à l'horizon et lui dirent : "Marche, à la grâce de Dieu !" Sans-feu-ni-lieu partit assez content, perdit de vue son clocher..., ménagea son pain, le partagea avec son oiseau..., mais en trouva bientôt la fin... Il vécut alors de village en village, chantant pour un sou, dansant pour deux, ramonant une cheminée pour un peu de soupe, et couchant avec les vaches..., ou à la belle étoile... Il avait fait ainsi plus de cent lieues, quand il fut surpris par la neige au milieu d'une grande forêt... Il eut beau marcher, marcher, tant qu'il eut de jambes..., il ne put arriver aux habitations. La neige s'amoncela devant lui; la faim se joignit à la fatigue... Il n'avait mangé depuis trois jours que quelques racines... Bref, il se crut abandonné de Dieu, il posa son émouchet à terre, se laissa tomber au pied d'un arbre, cacha ses mains gelées dans sa poitrine, et s'évanouit d'inanition... C'en était fait de Sans-feu-ni-lieu. La neige tombait toujours et commençait à l'ensevelir..., lorsqu'une douleur aiguë le réveilla un instant... C'était son épervier qui le mordait à l'oreille... Il croit que son oiseau veut le manger, et cette terreur le ranime...; mais quelle est sa surprise en voyant suspendu au bec de l'animal un quartier de lièvre rôti, tout fumant encore et tout doré !... L'émouchet, affamé, avait ouvert sa cage et s'en était allé dérober cette proie au festin de quelques charbonniers. Vous jugez du régal de l'enfant et de l'oiseau. Sans-feu-ni-lieu vit qu'il ne fallait jamais désespérer de la Providence : il la remercia à deux genoux, jura de s'aider comme Dieu l'aidait, et d'arriver à tout par la patience... Il arriva d'abord à la ville voisine, où il travailla si bien qu'il gagna une vielle. Avec cette vielle, il gagna un habit neuf et entra joyeusement à Lyon. Il y trouva un maître qui ne l'écorcha pas trop. Il mit de côté vingt francs avec lesquels il apprit à lire, à écrire et à compter. Or, un jour qu'il ramonait chez un bourgeois, il voit un garçon de seize ans pleurant à chaudes larmes, parce qu'il ne pouvait faire un grand calcul que lui avait demandé son père... Le ramoneur laisse là la râclette, fait le calcul en cinq minutes, et va chanter sur le toit. Mais en descendant, il trouve le bourgeois qui avait tout découvert. Celui-ci le regarde des pieds à la tête, et lui demande : "Combien gagnes-tu par mois ?"—"De dix à trente francs, sans compter la vielle.—Eh bien, "tu gagneras cent francs si tu veux travailler chez moi." Le lendemain, Sans-feu ni lieu avait un bel habit et une jolie chambre. Il entra chez le bourgeois qui était un grand mécanicien... Quand il eut dix-huit ans, ses appointements furent doublés. Bientôt il perfectionna une machine inventée par son maître, et celui-ci lui fit cadeau du brevet, qui lui rapporta cinquante mille francs. Puis à la mort du père il s'associa au fils, et tous deux réalisèrent cent mille écus. Vous enviez déjà le ramoneur, mes amis ? Eh bien, la faillite d'un confrère le ruina, et il se retrouva encore Sans-feu-ni-lieu... Savez-vous ce qu'il fit alors ? Il remonta à la source de sa fortune, il devint sans rougir ouvrier mécanicien, et si bon ouvrier qu'il redevenit maître, et qu'au lieu de cinq cent mille francs il gagna un million. C'est avec cette somme qu'il vint à Paris et passa de la mécanique à la finance... Il avait réfléchi que tant de machines ruinaient bien des ouvriers, et il avait juré de n'en plus faire, se souvenant de son premier état... Dieu l'a récompensé de cet honorable scrupule. Aujourd'hui il a décuplé son million, il est un des premiers banquiers de Paris...; mais il n'a oublié ni son origine ni ses malheurs..., et la preuve mes enfants, c'est qu'il vous a invités à sa noce pour vous raconter son histoire, car Sans-feu-ni-lieu s'appelle aujourd'hui M. André J...; il vient de mettre le comble à son bonheur en épousant la fille du marquis de V..."

—Et ce bonheur, il ne le doit encore qu'à lui-même, s'écria noblement Mlle de V..., qui tendit les deux mains à son mari.

Cette confiance publique, qui n'était point nouvelle pour l'épouse et pour les intimes de M. André, avait été faite par lui avec tant de dignité et de bon goût, que ses plus fiers convives se glorifièrent d'embrasser l'ancien ramoneur, et que la voix des pairs de France se confondit avec celle des Savoyards dans une même et commune exclamation.

—Et maintenant, mes amis, reprit le banquier, il faut que je vous montre, avant de vous congédier, les instruments de ma fortune; vous jugerez par vos yeux qu'ils sont à la portée de chacun de vous.

Tout le monde suivit M. J... dans son cabinet. Il ouvrit son grand coffre-fort de bronze, divisé en deux compartiments.

—Voici mes millions, dit-il, et voilà ce qui les a produits !...

On vit—dans le haut trente portefeuilles gonflés de billets de banque,—et dans le bas un pauvre costume de ramoneur, un

émouchet empaillé, une vielle et des sabots, puis des outils de mécanique, des limes, des marteaux, des compas, et des instruments de précision, tous rangés et entretenus soigneusement par M. André lui-même.

—Joignez à cela, mes amis, dit-il, deux autres outils admirables : la PERSEVERANCE, l'ECONOMIE, et vous élèverez comme moi votre fortune, dont voici la première pierre.

Il remit à chaque enfant un louis et un livret de cinq cents francs sur la caisse d'épargne; et après une nouvelle exécution des danses du pays, nos cinquante Savoyards se retirèrent en criant : "Vive M. André J.... !"

Depuis ce jour, tous se sont montrés dignes de leur bonne fortune... Les uns font un commerce, les autres ont un état; plusieurs enfin sont entrés garçons de bureaux chez le banquier, pour y apprendre de plus près comment les ramoneurs deviennent millionnaires. Le plus habile vient de gagner cinq mille francs, en négociant des actions du chemin de fer du nord.

PITRE-CHEVALIER.

(Musée des Familles.)

LA FAUVETTE DU DOCTEUR.

Nous avions pour hôte à la campagne, il y a quelques années, un vieux docteur que nous aimions, bien qu'il fût insupportable, parce qu'il avait du bon malgré ses manies. Entre autres

maussades habitudes, il fuyait la société des femmes.

On eût dit qu'il les haïssait, et pourtant la cause de leur émancipation avait en lui un défenseur opiniâtre. Il semblait qu'il se réservât pour le temps où elles seraient dignes d'être admises à l'égalité sociale,

car il ne voulut jamais se marier, et lorsque, pour le taquiner, on le lui conseillait, il répondait avec un sérieux admirable, "plus tard, plus tard : il n'est pas encore temps pour moi." Or, il avait quatre-vingt deux ans. Huit jours avant sa mort, il nous parut tout gai, tout rajeuni, et comme nous en faisons la remarque, il nous déclara, d'un air enjoué, qu'il avait enfin trouvé la compagnie de sa vic, et qu'il se sentait véritablement épris, d'autant plus qu'il se croyait parfaitement aimé. Comme rien dans sa vie de cénobite ne nous parut changé, nous primes cet excès de fatuité pour une des rares facéties qui déridaient, une ou deux fois par an, son front chagrin. Un matin, il ne vint pas déjeuner, nous allâmes le chercher, et nous le trouvâmes penché et comme assoupi sur ses livres. Un petit oiseau voltigeait dans sa chambre, dont la fenêtre ouverte laissait tomber sur son vieux crâne les rayons joyeux du soleil de juin. Il était mort.

En rangeant et en examinant ses papiers, nous trouvâmes les pages suivantes qui étaient restées éparpillées sur sa table.

24 juin 1837.—"Pauvre petite misérable fauvette, grosse

comme une mouche, pesante comme une plume, tombée de ton nid hier soir avant que tes ailes soient poussées, et déjà installée dans le creux de ma main, béquetant mes doigts, et te traînant vers mon sein quand je t'appelle, qui te donne cette confiance, et quel amour comptes-tu donc trouver en moi pour supporter et secourir ta faiblesse ? Ce pli de ma manche où tu te réfugies n'est pas ton nid. Tu ne peux pas te tromper si grossièrement ; tu n'as pas déjà perdu le souvenir de ta famille ; tu entends encore ta mère éplorée qui t'appelle et te cherche sur toutes les branches de l'arbre voisin. Si elle ôsait, elle volerait jusqu'à ma fenêtre ; si tu pouvais, tu irais la rejoindre : car, je le vois, tu reconnais ses cris ; ton bel œil noir semble prêt à répandre des larmes, ta petite tête, encore chauve, se tourne de tous côtés avec inquiétude, et de ton sein tremblant s'échappent de faibles plaintes. Pauvre enfant, créature si frêle que la nature semble s'être jouée d'elle en lui donnant l'être !

“ Il y a pourtant, dans cet atôme emplumé, une parcelle d'intelligence et d'amour... Il y a de la divinité en toi, fauvette de huit jours ! tu regrettes ta mère, et tes frères, et ton père et ton nid, et ton arbre, et une pâture plus agréable, mieux appropriée à ton organisation délicate que celle que je puis te donner. Tu regrettes, car tu es triste ; tu te souviens, car tu réponds à la voix de ta mère ; tu aimes, par conséquent !—Et pourtant, tu te soumetts ; ta faiblesse intelligente se réfugie dans ma bonté ; Tu acceptes mes soins et tu sais les solliciter par un air de confiance et d'abandon qui désarmerait le cœur le plus dur.

“ Tu n'es pas belle, hélas ! ta robe cendrée n'a ni éclat, ni variété. Ton duvet inégal, hérissé, les pennes de ta queue encore roulées dans un étui de pellicule te donnent une si pauvre apparence que le premier mouvement que tu provoques en t'approchant, c'est une chiquenaude. Mais la nature a voulu départir l'intelligence à ceux-ci, la beauté à ceux-là, Tandis que mon vanneau promène sans but et sans volonté, d'un air fier et stupide, sa robe d'émeraude et son noir panache, toi, avorton, quasi sans forme et sans couleur, tu sais donner à ton regard et à tes attitudes naïves une expression qui me fait deviner tes besoins et tes désirs.”

“ 26 juin.—Voici *le Docteur* amoureux pour tout de bon. Il était bien temps. Le voilà pris. Il n'a pas pu écrire trois lignes aujourd'hui. L'objet de son amour n'a fait que gambader sur son papier, sautiller sur sa plume et salir ses manuscrits. Le Docteur

s'est levé sept fois de son lit ce matin pour lui attrapper des mouches, et les lui faire avaler proprement. Enfin, il est stupide comme un vieillard amoureux. Pauvre docteur ! où diable as-tu été placer tes affections ? Ton idole ne pèse pas un gramme. Il ne faut qu'une antenne d'insecte un peu trop forte pour lui donner une indigestion et la faire descendre au tombeau, Une amante âgée de dix jours ! Ses plumes sont si rares et si courtes que si tu ne la tenais toute la nuit dans ton sein, elle serait morte de froid en plein été. Vieux cœur ! il te reste-donc encore assez de feu pour réchauffer une fauvette ?

“ Il y a longtemps que je ne m'étais attaché aux bêtes comme cela m'arrive cette année. Cela signifie quelque chose. Est-ce que j'aurais, pour la centième et dernière fois, déserté le culte de l'intelligence ? Est-ce que celui de la force me serait devenu si odieux que je voudrais irrévocablement retourner à la sollicitude pour les petits ?

“ Pourquoi cette bête menue te semble-t-elle si adorable ?—C'est qu'elle vient à ta voix se blottir dans ta main ; c'est qu'elle te connaît ; c'est qu'elle t'aime ; c'est qu'elle te sent bon, secourable et nécessaire... c'est que dix jours ont suffi pour qu'elle s'abandonnât sans retour et sans réserve.—C'est qu'elle ne connaît et n'aime que toi sur la terre aujourd'hui... De qui, docteur, pourrais-tu en dire autant ?

“ N'est-ce pas une chose sainte, une loi divine que cet amour de la faiblesse pour la force, et réciproquement de la force pour la faiblesse ? C'est ainsi que la compagne de l'homme chérit ses petits ; c'est ainsi que l'homme devrait chérir sa compagne... Mais il a imaginé de consacrer par des lois de servitude l'inévitable dépendance de la femme ; et dès-lors, adieu la douceur et la liberté de l'amour ! Quelle femme réclamerait exclusivement la vie de l'esprit, si on lui donnait celle du cœur ? Il est si bon d'être aimé ! Mais on les maltraite, on leur reproche l'idiotisme où on les plonge, on méprise leur ignorance, on raille leur savoir. En amour, on les traite comme des courtisanes ; en amitié conjugale, comme des servantes. On ne les aime pas, on s'en sert, on les exploite ; et on espère ainsi les assujétir à la loi de fidélité ! Quelle erreur ! Si je te maltraitais, ma fauvette, tu irais bientôt sur le plus haut des arbres du jardin, car dans huit jours tu auras de bonnes ailes et l'amour seul te retiendra près de moi.”

GEORGE SAND

A NOS LECTEURS.

Nous aussi, modestes et obscurs chroniqueurs, nous venons joindre notre tribut d'hommages à ceux qui arrivent de toutes parts, aux abonnés de journaux et de recueils périodiques, dans ces jours de fêtes et de réjouissances générales.

Nous avons cru ne pouvoir mieux exprimer notre gratitude envers nos patrons, pour toutes les faveurs que nous leur devons, qu'en leur offrant ce petit cadeau. S'il peut ajouter un quart-d'heure d'agrément aux plaisirs d'aujourd'hui, ou à ceux de demain, nous serons satisfaits. Nous leur souhaitons en même temps, une bonne Année, beaucoup de bonheur et de prospérité, et tout ce qu'on peut désirer dans la vie.

LE VERITABLE AMOUR.

Paroles de M^r. Gustave Lemoine.

Musique de M^{lle}. Loisa Puget.

Andantino.

Doux et Gracieux

f

PIANO.

The piano introduction consists of two staves. The right staff is in treble clef with a 6/8 time signature. It begins with a series of eighth notes, followed by a melodic line. The left staff is in bass clef with a 6/8 time signature, featuring a rhythmic accompaniment of eighth notes. Dynamics include *f* and *rf*.

Doux

The first line of the song features a vocal line and piano accompaniment. The vocal line is in treble clef with a 6/8 time signature. The lyrics are: "Tu de - man - dea, Ma - ri - - - e, Si l'a - mour". The piano accompaniment is in bass clef with a 6/8 time signature. Dynamics include *p* and *Morendo*.

est

men -

teur ;

Si

deux

fois

dans

la

The second line of the song features a vocal line and piano accompaniment. The vocal line is in treble clef with a 6/8 time signature. The lyrics are: "est men - teur ; Si deux fois dans la". The piano accompaniment is in bass clef with a 6/8 time signature. Dynamics include *p*.

rf

vi - e, On peut don - - ner son cœur ?....

p

§§ *très doux.*

Non, non mon an - - ge, non, non mon an - ge, ja-mais le cœur ne chan - - ge,

pp *pp* *p*

rall. *grasioso.* *In Tempo.*

l'a-mour d'un jour, l'a-mour d'un jour, Ce n'est pas de l'a-mour.

p *In Tempo.*

II.
 Celle qui, sur la terre,
 Seule a pu nous charmer,
 On l'aima la première,
 On doit toujours l'aimer.
 Crois-moi, mon ange, etc. §§

III,
 Mais l'amour pur rayonne ;
 Le temps le rejunit,
 Le malheur le couronne,
 Et le Ciel le bénit !....
 Oh ! non mon ange, etc. §§

III,
 Lorsque vient la mort même,
 Le cœur va, sans regret,
 Attendre ce qu'il aime !....
 Revoir ce qu'il pleurait !....
 Oui, dans le Ciel, dans le ciel même
 Toujours, toujours, on s'aime !
 Comme le Ciel, comme le Ciel,
 L'amour est éternel !

MA TANTE OPPORTUNE,

OU

LE MENAGE D'UNE VIEILLE FILLE.

Paroles de Mr. Gustave Lemoine.

Musique de Mlle. Loisa Puget.

Chanson Comique.

MA TANTE OPPORTUNE, Fille majeure, s'attachant facilement, ayant une passion désordonnée pour les Chats et les petits Oiseaux.

GRISGRIS, Matou impotent et Sexagenaire, autrefois intrigant de grenier, vagabond de gouttière, aujourd'hui établi à poste fixe sur l'épaule de sa maîtresse.

PETIT FILS, Canari mâle, } 12 ans seulement, mais leur existence est assurée par une rente viagère de 200f. inscrite au grand livre.
PETIT MIGNON, Canari femelle, }

MOI, seul et unique parent, demeurant sur le même carré, respectant les Chats, les Chiens et généralement tous les animaux orduriers.

Allegro.

Chant.

PIANO.

Ma vieil - le Tante Op - por -
tu - ne Ai - mait tant les a - ni - maux, Qu'ell' me lais - sa sans for - tu - ne, à la mort de ses Oi -

soux. N'a - yant qu'un Chat pour fa - mil - le, Deux vieux Se - rins ou - tre moi, Ah! di - sait la vieil - le

avec une sensibilité exquise.

fil - le, nous r'gar - dant a - vec é - moi: Moi, j'ai - me les bê - tes!.... Est-c' comm' ça qu'vous

ê - tes, ça fait tant de mal D'voir souf - frir un a - ni - mal!.... ça fait tant de

mal, Un pauvr' a - ni - mal!....

f § *al signo.*

II.

Un jour, son Chat rendait l'âme,
Je tâchais de m'attendrir ;
La vieille fille tombe et s'pâme
Mon Chat, mon Chat va mourir !....
Moi, je l'prends, mais l'matou crève....
Dans l'égar'ment d'sa douleur ;
Ma tant' qu'un tel coup achève,
M'chass' comm' un empoisonneur !....

(Parlé.)—*Mais c't'égal, pauv' femme faut pas lui en vouloir....*

Elle aimait les bêtes, etc.

III.

Oubliant dans sa colère,
De rentrer ses Canaris,
Pendant qu'ell' se désespère,
Ils meur' de froid, pauv' chéris !....
Seule alors, la vieille fille,
M'écrit vit : reviens chez moi ;
Au mond' n'ayant plus d'famille,
Je m'suis souvenu de toi,
Car j'aime les bêtes, etc.

IV.

Je n'comprends pas la morale t
Vous n'avez pas d'sentiment !....
Je ne vois qu'un Chat qui râle
Moi je vois un fait touchant :
Qu'une fille se marie,
Ou garde le célibat,....
Il faut aimer dans la vie,
Ou son époux ou.... son chat !..

(Parlé.)—*Mais faites mieux.*

N'aimez pas les bêtes,
Restez comm' vous êtes,
Ç'a fait trop de mal,
Quand on est sentimental !
Ça fait tant de mal,
D'êtr' sentimental !....



NOUVELLES MAZURKA

de Paris.

Moderato. §

PIANO.

1^{re} fois 2^e fois

1^{re} fois

2^{de} fois,

1^{re} fois. 2^{de} fois.

p

1re. fois. 2e. fois.

First system of musical notation, consisting of a grand staff with treble and bass clefs. The key signature has one sharp (F#). The system contains two measures of music, each with a first and second ending bracketed above the staff.

1re. fois.

Second system of musical notation, consisting of a grand staff with treble and bass clefs. The key signature has one sharp (F#). The system contains two measures of music, with a first ending bracketed above the staff.

2de. fois. TRIO. Sva.

Third system of musical notation, consisting of a grand staff with treble and bass clefs. The key signature has one sharp (F#). The system contains two measures of music. The first measure is marked "2de. fois." and "TRIO.". The second measure is marked "Sva." and contains a fermata over the notes.

loco. 1re. fois. 2e. fois.

Fourth system of musical notation, consisting of a grand staff with treble and bass clefs. The key signature has one sharp (F#). The system contains two measures of music. The first measure is marked "loco." and has a wavy line above it. Both measures have first and second ending brackets above the staff.

1re. fois. 2de. fois. Coda pour finir.

Fifth system of musical notation, consisting of a grand staff with treble and bass clefs. The key signature has one sharp (F#). The system contains two measures of music. The first measure has a first ending bracket above the staff. The second measure has a second ending bracket above the staff and is marked "Coda pour finir.". A fermata is placed over the notes in the second measure. A dynamic marking "f" is present below the staff.

1re. fois. 2de. fois. ff

Sixth system of musical notation, consisting of a grand staff with treble and bass clefs. The key signature has one sharp (F#). The system contains two measures of music. The first measure has a first ending bracket above the staff. The second measure has a second ending bracket above the staff and is marked "ff".

A musical score for piano, consisting of four systems of two staves each. The music is written in a key with one sharp (F#) and a common time signature. The first system features a treble staff with a melodic line and a bass staff with a rhythmic accompaniment. The second system includes a piano dynamic marking (*p*). The third system features a fortissimo dynamic marking (*ff*). The score concludes with a double bar line and repeat dots.

